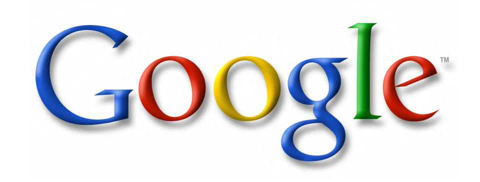
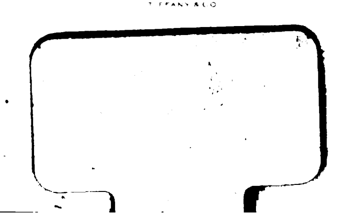



WIDENER LIBRARY
HX K2RY 4



JOURNAL LITTÉRAIRE

DÉDIÉ

AU ROI,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'ACADÉMICIENS.

ANNÉE 1776.

PARTIE III.

Mai & Juin.

Fructus enim ingenii & virtutis omnisque præstantiæ tum maximus accipitur, quum in proximum quemque confertur.

Cic. de Amic. §. 19.



À BERLIN.

Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

1776.

Je dis librement mon advis de toutes choses. . . Ce que j'en opine, c'est aussi pour déclarer la mesure de ma veue, non celle des choses.

Mont. Ess. Livr. II. Chap. 10.

Æquum est enim meminisse, & me, qui disseram, hominem esse, & vos, qui judicetis.

CIC.



JOURNAL LITTÉRAIRE.

ANNÉE 1776. PARTIE III.

LE DIX-HUITIEME SIECLE, SATYRE A MR. FRÉRON, Par Mr. GILBERT. A Paris, 1775.

Le jeune Auteur de cette satyre a pris pour épigraphe les deux vers connus de *Boileau* (Art poétique, chant II. v. 145. 146.)

> L'ardeur de se montrer, & non pas de médire,
> Arma la vérité du vers de la satyre.

Tout lecteur judicieux voit que c'est la vérité, non le poëte, qui veut se mon-

trer; que choisir cette épigraphe n'est pas avouer qu'on est vain, & qu'on se livre aux illusions de la renommée. L'ardeur de se montrer est pour la vérité une inspiration, un signe de vocation plus convenable que l'indignation qui dicte à *Juvenal* ses vers sanglants. Attribuer cette ardeur de se montrer au poëte, c'est tomber dans l'erreur, où la passion qui les aveugloit, entraîna jadis *Desmarets* & *Pradon*. „Ces deux Beaux-Esprits," (dit à cette occasion Mr. de *St. Marc*) „sont ici de mauvaise foi. Par quelle „autre espece de travers feroient-ils tomber sur la personne de Mr. *Despréaux*" (d'un poëte quelconque) „ce qu'il dit „très-clairement de la vérité? Sa pensée „est aussi nette qu'elle est juste. C'est tellement le propre de la vérité de vouloir se montrer, que, quoique nous „soyons tous menteurs, notre premier „mouvement, dans les occasions où nous „recourons au mensonge, est toujours de „dire vrai. Nous ne mentons que par „réflexion, quelque rapidement que cela

„se

„se fasse. Eh! quel autre but, suivant „les loix de la morale, la vérité peut-el„le avoir dans son *ardeur de se montrer*, „si non de *réprimer les vices*, qui ne sont „au fond que mensonge, & d'*exciter à* „*la vertu*, qui n'est que la vérité même „réduite en pratique? C'est donc pour „son propre intérêt que la vérité brûle de „se montrer: c'est pour la conservation „de ses droits, & non par la soif de mé„dire, dont elle ne peut être tourmentée, „que la vérité se montre *armée du vers* „*de la Satyre.*„

Après avoir parlé de l'épigraphe, traçons en peu de mots le plan que Mr. *Gilbert* s'est fait.

La critique est inutile où le vice domine; il faut que le mauvais goût regne avec lui,

Et la chûte des arts suit la perte des mœurs.

La fausse philosophie

Étouffe les talents & détruit la vertu.

Elle nous dégrade en nous refusant une ame, & en nous privant de Dieu. D'abord elle débitoit ses maximes en secret;

mais bientôt, fortifiée par ses intrigues & par ses cabales, elle s'assit sur les débris du trône & de l'autel, & voulut régner par-tout, même dans la littérature.

Mais, objecte un philosophe, l'homme doit penser. C'est déclamer que parler de corruption des mœurs, & de décadence des lettres: nos cœurs sont pleins d'humanité, & nos écrits sont estimés dans toute l'Europe.

Pour répondre à cette objection, il suffit de peindre le siecle où nous vivons: il n'en fut jamais de plus vicieux: on parle beaucoup de vertu, & on ne la pratique point. Quels grands hommes ont vu naître nos jours? Les François d'aujourd'hui ne valent pas les François d'autrefois. Portraits des Grands, de leurs Épouses, du tiers état. Désordre & corruption par-tout; & la cause en est, qu'on sait,

- - - - Grace aux Docteurs du moderne Évangile,
Q'envain le pauvre espere en un Dieu qui n'est pas,

Que

Que l'homme tout entier eſt promis au tré-
pas.

Erreur fatale qui a infecté même les eccléſiaſtiques.

Entends ce jeune Abbé: ſophiſte bel-eſprit,
Monſieur fait le procès au Dieu qui le nourrit:
Monſieur trouve plaiſants les feux du purgatoire,
Et pour mieux amuſer ſon galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ſes blaſphêmes charmants,
Lui prêche de l'amour les doux égarements,
Traite la piété d'aveugle fanatiſme,
Et donne, en ſe jouant, des leçons d'athéiſme.

— — — — — —

Mais, détournant les yeux d'un tableau ſi funeſte,
Éclairés par le goût, enviſageons les arts:
Quel déſordre nouveau ſe montre à nos regards!
De nos peres fameux les ombres inſultées;
Comme un joug importun, les regles rejetées;
Les genres oppoſés bizarrement unis;
La nature, le vrai de nos livres bannis;
Un deſir forcené d'inventer & d'inſtruire;

D'ignorants écrivains, jamais las de produire;
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux;
Le parnasse idolâtre adorant de faux Dieux;
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

La poésie n'a plus ni harmonie ni pinceaux: la tragédie n'offre que des catastrophes horribles (non terribles), des revenants, des combats, & sur-tout des maximes: la comédie n'a plus cette gaieté qu'elle doit avoir; elle ne peint plus les mœurs du temps; elle a même renoncé aux vers. L'Éloquence a usurpé les couleurs de la poésie, & en impose par la pompe des mots, sonores mais vuides de sens: l'Histoire est hérissée d'épigrammes: on méprise les anciens; cependant

Eux seuls, de la nature imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps.
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite.
Même en les surpassant il faut qu'on les imite.

L'Au-

L'Auteur finit par quelques portraits, dont nous ne dirons rien, parce qu'il en a nommé les originaux, comme autrefois les mauvais peintres avoient coutume de faire.

Mr. *Gilbert*, en parlant du dix-huitieme siecle, qui se glorifie du nom de philosophe, & qui a produit une infinité de ces faux sages, qui, sous prétexte d'attaquer les préjugés & de répandre la lumiere, renversent les vérités les plus sacrées, & portent le désordre par-tout, dit clairement qu'il parle de la fausse philosophie, non de la vraie. On auroit grand tort si l'on soupçonnoit cet Auteur, qui d'ailleurs montre par-tout beaucoup d'esprit & de sens, d'avoir répandu le mépris que mérite la fausse philosophie qui est à la mode, sur la lumiere qui a éclairé les hommes, qui a étendu la sphere de leurs connoissances, qui en a écarté les préjugés & les erreurs, qui avertit les hommes de leurs devoirs, & qui a toujours opposé un bouclier impénétrable au fanatisme & à la tyrannie;

effets qu'on ne ſauroit attribuer à la fauſſe philoſophie, qui ne nous préſente que des paradoxes, ou plutôt des erreurs palpables. Et ſi quelques particuliers ſe ſont récriés contre ces fauſſes & pernicieuſes doctrines, ces particuliers n'ont guere trouvé de lecteurs; ils ne font point de cabale; ils ſont en petit nombre: cinq ou ſix noms en completent la liſte, au lieu qu'on en pourroit faire une bien longue des écrivains qui ont écrit contre la religion & contre les gouvernements, & qui ſont lus de tout le monde. Celui qui diſtingue la vraie philoſophie de la fauſſe n'eſt pas un ſophiſte; ce ſont les philoſophes modernes qui ſe jettent volontairement dans un ſophiſme pitoyable: pour ſe défendre ils ne diſent pas un mot en faveur de leur philoſophie, & ne tariſſent point ſur les éloges de la vraie. Eh! Meſſieurs, ce n'eſt pas celle-là qui a beſoin d'apologie; c'eſt la vôtre. Écoutez ce jeune Poëte; faites voir par des paſſages clairs tirés de vos écrits, que les traits qu'il prête à ce monſtre que l'erreur

reur & l'orgueil ont nommé philosophie, ne sont pas ceux de cette doctrine que vous professez. Alors nous dirons que Mr. *Gilbert* s'est forgé une chimere pour avoir le plaisir de la combattre.

Par l'erreur & l'orgueil nommé philosophie,
Un monstre, chaque jour, croît & se fortifie,
Qui, d'honneurs usurpés parmi nous revêtu,
Étouffe les talents & détruit la vertu:
C'est en nous dégradant qu'il brigue nos louanges;
Précipité par lui du Ciel dépeuplé d'Anges,
Dieu n'est plus; l'ame expire; & Roi des animaux,
L'homme voit ses sujets devenir ses égaux:
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche.
D'abord, foible pigmée & novateur discret,
Pour mieux braver les loix caché dans le secret,
Il prêchoit, ignoré, ses maximes fatales:
Bientôt géant nourri d'intrigues, de cabales,

Il osa, du public affrontant les regards,
Marcher sur l'Hélicon, Juge & Dieu de nos Arts;
Fermer à ses rivaux le Temple de Mémoire
Ouvert aux seuls Auteurs apôtres de sa gloire;
Humilier les Rois, & tyran des mortels,
S'asseoir sur les débris du Trône & des Autels.

Jeune homme, il vous sied bien d'insulter la sagesse!
Attaquer ses enfants! quelle scélératesse!
Vous croyez donc en Dieu? De quel siecle êtes-vous?
Du moins, de votre honneur si vous êtes jaloux,
Gardez-vous de le dire, & respectez vos maîtres:
Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
Mais dans notre âge! allons; il faut vous corriger;
Éclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger;
Pensez: à vos progrès ce défaut seul s'oppose;
Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose:

Sur-

Sur-tout point de satyre; oh! c'est un genre affreux!
Qui vous a dit, parlez, *Zoïle* ténébreux,
Que des mœurs, parmi nous, la perte étoit certaine;
Que les beaux arts couroient vers leur chûte prochaine?
Par-tout, même en Russie, on vante nos auteurs:
Comme l'humanité regne dans tous les cœurs!
Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
Il cite au moins, par mois, un trait de bienfaisance.

De la philosophie illustre défenseur,
Ainsi, plaignant mon sort, *Damis*, profond penseur,
Éclaire humainement mon aveugle ignorance;
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence:
Et sans plus de raisons, si je replique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture;
De leur regne fameux retraçons la peinture;

Et, dussai-je mourir dans mon obscurité,
Du puits, sans m'effrayer, tirons la vérité.
Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile;
Quel siecle d'ignorance, en vertus plus stérile,
Que cet âge nommé siecle de la raison?
L'écrit le plus impie est un fort beau sermon:
Sur l'amour du prochain l'auteur crie avec zele,
Et l'on prêche les mœurs jusques dans la pucelle;
J'en conviens: mais, Ami, nos modestes aïeux
Parloient moins des vertus & les cultivoient mieux.

Faisons un petit commentaire sur ce texte. Les philosophes à la vieille mode croyoient à la religion & la pratiquoient; il prêchoient la vertu autant par leur exemple que par leurs écrits; ils respectoient le gouvernement; ils ne méprisoient point les anciens écrivains; ils les étudioient, non, comme nos gothiques aïeux, pour adopter aveuglement toutes leurs pensées, mais pour s'instruire, pour

pour embrasser le vrai & rejeter le faux; pour examiner comment ces grands modeles du goût avoient imité la nature, & répandu les charmes de l'éloquence & de la poésie, non seulement sur les ouvrages d'esprit, mais sur les écrits les plus sérieux. Tels étoient *Galilée*, *Bacon*, *Descartes*, *Gassendi*, *Newton*, *Leibnitz*, *Locke*, *Boerhave*, *s'Gravesande*, *Mac-Laurin*, *Hutcheson* &c. Nous ne voulons parler que des morts.

Les philosophes à la moderne pensent beaucoup faire s'ils croient en Dieu, & ne s'en cachent point; ils crient hautement que tous les prêtres sont des fripons, & tous les souverains des tyrans; ils méprisent toute érudition, au point de dénigrer les meilleurs auteurs du siecle passé, parce qu'ils commencent à être anciens; ils donnent au savoir & à l'érudition le nom de pédanterie. Quelques-uns, il est vrai, voudroient passer pour versés dans les langues savantes; mais il est facile de démontrer par leurs propres écrits qu'ils n'entendent pas seulement le

Latin.

Latin. Il eſt auſſi vrai que les uns font ſemblant de déſavouer les ouvrages dans leſquels ils enſeignent ouvertement l'athéiſme ; pendant que les autres, pour ſe cacher, préſentent dans une page un principe comme fourniſſant la ſeule bonne preuve de l'exiſtence de Dieu ; & peu de pages après ſoutiennent que ce principe ne peut point être prouvé. Enfin il eſt vrai que dans leurs écrits ils parlent beaucoup de vertu ; mais cette vertu qu'ils vantent, eſt un fantôme qui n'a chez eux aucune réalité. Si ſapper la religion, répandre l'athéiſme, prêcher le matérialiſme, n'eſt pas détruire la vertu & nous dégrader, qu'on me diſe ce qu'il faut entendre par ces mots. Si inſpirer le dégoût pour l'érudition, tâcher de rendre mépriſables les modeles que nous ont laiſſés Athenes & Rome, & ceux des modernes qui les ont imités, ſurpaſſés peut-être, n'eſt pas étouffer les talents, qu'on m'explique donc le ſens de cette derniere expreſſion.

Nous

Nous déclarons, & nous ſommes perſuadés que Mr. *Gilbert* ſouſcrit à notre déclaration, que quand nous parlons avec mépris ou avec indignation des *philoſophes modernes,* nous n'avons en vue que les partiſans de ces erreurs auſſi graves que pernicieuſes. Nous ſentons que le nom de *philoſophes modernes* n'explique pas bien le fond de la choſe. Tous les philoſophes actuellement vivants ſont *modernes;* tous ceux qui ont vécu depuis la renaiſſance des Lettres, le ſont relativement à ceux qui ont fleuri avant la chûte des Empires d'Occident & d'Orient. Ne pourroit-on pas, pour ôter toute équivoque, déſigner ces Meſſieurs par le nom de *Philomores,* & leur doctrine par celui de *Philomorie,* du nom de la Déeſſe qui a ſi bien fait ſon propre panégyrique par la bouche du fameux *Éraſme?*

Quoique il en ſoit, ceux qui ſeroient tentés d'élever leur voix contre les écrivains qui attaquent la fauſſe philoſophie, ſongeront, ſans doute, qu'ils ne peuvent ſuivre les mouvements de leur zele, ſans ſe

ſe condamner eux-mêmes, en ſe déclarant partiſans de l'ignorance & de l'irréligion, & ennemis de tout gouvernement. On n'attaque que ceux qui ſont coupables de ces excès.

Mr. *Gilbert* a donc raiſon de décrier la fauſſe philoſophie compriſe dans la définition que nous venons d'en donner. Mais nous ne trouvons pas la même juſteſſe dans les portraits qu'il trace pour confondre l'impoſture de ces ſages vains; nous croyons que ſes portraits ſont chargés, & que les vices qu'il reproche à notre ſiecle, ne ſont pas entiérement le fruit de cette dangereuſe doctrine.

Voici le portrait qu'il trace des Grands.

Suis les pas de nos Grands: énervés de molleſſe,
Ils ſe traînent à peine en leur vieille jeuneſſe.
Courbés avant le temps, conſumés de langueur,
Enfants efféminés de peres ſans vigueur;
Et cependant nourris des leçons de nos ſages,

Vous

Vous les voyez encore, amoureux & volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infames caprices,
Enrichir nos *Laïs* dont ils gagent les vices,
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié:
Destinés en naissant aux combats, aux alarmes,
Formés dans un serrail au dur métier des armes,
Qu'ils promettent d'exploits, tous ces héros futurs!
L'un sait, armé du fouet, conduire dans nos murs
Son char prompt & léger qu'un seul coursier promene;
L'autre, noble histrion, délirer sur la scene:
Sans doute c'est ainsi que *Turenne* & *Villars*
S'instruisoient dans la paix aux triomphes de *Mars*.

La plûpart, indigents au milieu des richesses,
Dégradent leur naissance à force de bassesses.

Sou-

Souvent, à pleines mains, d'*Orval* ſème l'argent ;
Par fois, faute de fonds, Monſeigneur eſt marchand ;
Et l'élegant *Médor*, pour éteindre ſes dettes,
Met ſa jeune tendreſſe aux gages des coquettes :
D'*Orimond*, pour ſuffire aux frais de ſon amour,
Adjuge au plus offrant les faveurs de la cour :
Que dirai-je d'*Arcas* ? quand ſa tête blanchie,
En tremblant ſur ſon ſein ſe panche appeſantie ;
Quand ſon corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux ſecrets dont il eſt obſédé ;
Sultan goutteux, *Arcas* a, dit-on, vingt maîtreſſes ;
C'eſt l'uſage : & pour prix de leurs fauſſes careſſes,
Cent louis qu'il emprunte, à chaque *Iris* portés,
Chez elle, tous les mois, arrivent bien comptés :
Mais tout ce peuple, ami, de créanciers antiques
Qui, le long du chemin répétant leurs ſupplіques,

Vont

Vont toujours voir *Arcas* qui n'eſt jamais chez lui,...
Arcas, pour s'acquitter, leur promet ſon appui.

Plus de foi; plus d'honneur. L'hymen n'eſt qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où, chaque époux brûlé de contraires deſirs,
Vit, ſous le même nom, libre dans ſes plaiſirs.

Vois-tu parmi ces Grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux même applaudies;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Oppoſer au mépris un front toujours ſerein;
Mêlant l'orgueil au vice, au faſte l'impudence,
Des plus viles *Phrinés* emprunter la licence.

Aſſiſe dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bailler en loge, à des prix différents,
Cloris n'eſt que parée, & *Cloris* ſe croit belle;
En vêtements legers l'or s'eſt changé pour elle;

Son

Son front luit, étoilé de mille diamants ;
Et mille autres encor, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles ;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux & sa fierté sévere,
Cloris, on le prétend, se montre populaire ;
Oui : déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame, en ses amours, déroge volontiers :
Indulgente beauté, *Sapho* la justifie.
Sapho qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusements,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amants ;
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode ; à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito ;

Pro-

Protege l'univers, & rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importants secretaires;
Lit tout; & même fait par nos auteurs moraux
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.
Parlerai-je d'*Iris?* chacun la prône & l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur.... c'est l'humanité même:
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
Là voilà qui se meurt de tendresse & d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes;
Il est vrai: mais aussi qu'à la mort condamné,
Lalli soit, en spectacle, à l'échaffaut traîné,
Elle ira, la premiere, à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.
Enfin dans les hauts rangs je cherche des vertus,
J'y cherche un cœur honnête & je n'en trouve plus.

Il se peut que chacun de ces portraits ait son original; mais nous sommes bien éloi-

éloignés de croire que chaque Grand ressemble à quelqu'un de ces tableaux, & que la corruption soit assez générale, pour qu'on puisse dire, même avec hyperbole,

> J'y cherche un cœur honnête, & je n'en
> trouve plus.

D'ailleurs il est certain qu'on trouvoit des exemples des désordres que notre Poëte trace ici, avant que le monstre

> Par l'erreur & l'orgueil nommé philosophie,

eût inondé la terre.

Il se pourroit même que la fausse philosophie soit née de cette corruption de mœurs qu'elle entretient & augmente aujourd'hui. Un cœur corrompu est toujours déchiré de remords. Pour soulager ses tourments sans abandonner ses vices, il examine les fondements de ses craintes; bientôt son intérêt lui fait illusion; il lui présente les vérités les mieux établies sous la forme de préjugés & d'erreurs, & transforme en arguments très-forts contre ces vérités quelques difficultés qui naissent de la foiblesse de notre esprit, &

de

de l'excès de notre curiosité. Nous n'avons que les lumieres qui nous sont nécessaires pour nous conduire, & nous voudrions pénétrer la nature des choses, & savoir le *pourquoi* & le *comment* de tout.

Les morceaux que nous avons transcrits, suffisent pour prouver que Mr. *Gilbert* a de grands talents; que sa diction est pure; que ses vers sont faciles; & que sa touche est ferme. Cependant nous trouvons dans cette piece quelques vers qui, à notre avis, auroient besoin d'être remis sur l'enclume, pour nous servir de l'expression d'*Horace*. En voici quelques exemples:

> Plus puissante renaît l'hydre des sots rimeurs:

cette transposition nous semble dure.

> Dieu n'est plus; l'ame expire; & Roi des animaux,
> L'homme voit ses sujets devenir ses égaux.

Nous croyons qu'*expire* n'est pas le terme propre, & que la précision exigeoit

& *l'homme, ce roi des animaux,* &c.
sujets offre d'abord un sens louche.

> Pensez: (à vos progrès ce défaut seul s'oppose)

L'Auteur veut parler du défaut *de ne pas penser*, & il parle du défaut *de penser.* Il est vrai qu'il ajoute immédiatement

> Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose.

Mais par ce bon vers il explique sa pensée; il ne corrige pas l'expression vicieuse qui vient de lui échapper.

> Du puits, sans m'effrayer, tirons la vérité.

Il faudroit, à notre avis, sans *nous* effrayer.

> Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile,
> Quel siecle d'ignorance en vertus plus stérile,
> Que cet âge nommé siecle de la raison?
> L'écrit le plus impie est un fort beau sermon.

Ou nous sommes bien trompés, ou tout lecteur, après les trois premiers vers, croira que le quatrieme signifie, on regarde

garde un livre impie comme un beau ſermon. Point du tout. L'Auteur veut dire „je conviens que l'écrit le plus im„pie eſt un fort beau ſermon dans lequel „on inculque l'amour du prochain & la „pureté des mœurs.„ C'eſt effectivement ce que l'on comprend, quand, après avoir lu les deux vers ſuivants, on en vient au troiſieme. Mais ce n'eſt pas à la ſuite à expliquer ce qui précede; c'eſt ce qui précede qui doit jeter du jour ſur ce qui ſuit.

Mais tout ce peuple, ami, de créanciers
antiques.

Le Poëte parle à Mr. *Fréron ;* il lui donne le titre d'ami; cependant ce vocatif a ici un air de cheville qui déplait. *Créanciers antiques*, eſt bien ſi l'Auteur a voulu dire que ces créanciers ſont fort avancés en âge; s'il veut dire qu'ils ſont créanciers depuis long-temps, il devoit mettre d'anciens créanciers.

Le front de *Cloris*

- - - Luit, étoilé de mille diamants,
Et mille autres encor, effrontés ornements,

Serpentent ſur ſon ſein, pendent à ſes oreilles :
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours,
Riches des ſeuls tréſors perdus pour ſes atours.

Qu'on appelle *effrontés ornements* les diamants qui ſerpentent ſur le ſein d'une femme, nous trouvons l'expreſſion bonne, pittoreſque même ; mais, par la conſtruction, cette épithete s'étend aux boucles d'oreilles, & elle ceſſe d'être juſte. *Sur ſon ſein* eſt un ſon déſagréable à nos oreilles.

Pour l'*embellir :*

Cloris n'eſt que parée, & *Cloris* ſe croit belle,

Venoit de dire l'Auteur ; ſes ornements ne l'embelliſſent donc pas ; il falloit dire, *les arts, pour la parer,*

Vingt familles &c. Le bijoutier, le metteur en œuvre, le lapidaire, le matelot, & juſqu'aux eſclaves qui dans le

Royaume de Golconde cherchent les diamants, ont profité des trésors employés pour les atours de *Cloris ;* ces trésors ne sont pas perdus. Cependant ces vers renferment un très-beau sens, mais, à notre avis, il est trop caché ; le voici. Si avec les trésors qu'on a dépensés pour les atours de *Cloris*, on avoit acheté des terres, & qu'on les eût distribuées à vingt pauvres familles, elles couleroient des jours heureux.

> Que l'homme tout entier est promis au trépas.

Promis ne nous semble pas le mot propre.

> Mêle aux tendres propos ses blasphêmes charmants,

Le sens demande mêle des tendres propos à ses blasphêmes.

> Et des vers sont charmants, si peu qu'ils soient moraux.

Nous trouvons ce vers dur & peu François.

Malgré ces légeres fautes, & quelques autres en petit nombre & encore moins importantes, que nous trouvons dans cette brochure, nous croyons pouvoir hardiment la mettre au nombre des meilleures pieces qui aient paru dans ce fiecle.

L.

HIS-

HISTOIRE LITTÉRAIRE DES TROUBADOURS, &c. Tome troisieme.

QUATRIEME EXTRAIT (*).

Nous allons pour ce troisieme & dernier Volume, suivre le plan que nous nous sommes tracé pour les deux autres; & tâcher de donner à nos lecteurs une sorte de table des auteurs, ne pouvant pas d'ailleurs extraire leurs poésies qui ne se trouvent dans cette histoire que par extraits. Si nous rencontrons quelque morceau propre à soulager nos lecteurs, nous nous y arrêterons volontiers, par le desir que nous avons de dédomma-

(*) Voyez le premier au Volume XVII. pag. 86 & suivantes; le second au Volume XVIII. pag. 3 & suivantes; & le troisieme au Volume XIX. de ce Journal, pag. 248 & suivantes.

ger un peu de l'ennui que cauſe toujours une nomenclature trop ſeche.

Gui d'Uiſel, chanoine de Brioude & de Montferrand, s'aſſocia avec ſes deux freres *Ebles* & *Pierre*, & leur couſin *Élias*. *Gui* devint amoureux de dame *Nugidas de Mondus*, niece de *Guillaume* comte de Montpellier, & couſine germaine de la reine d'Aragon, *Marie*, qui épouſa *Pierre* II. en 1204. Cet amour ne fut pas heureux; & *Gui d'Uiſel* en tomba dans une profonde mélancolie qui le fit renoncer aux vers & aux chanſons. Les chevaliers & les dames en étoient fâchés, ſur-tout madame *Marie de Ventadour*, qui avoit pour lui une eſtime particuliere. Afin de le tirer de cet état de langueur, elle imagina de lui propoſer une queſtion, propre à exciter la verve d'un troubadour. C'eſt le ſujet de la tenſon ſuivante.

Marie de Ventadour.

„*Gui* d'*Uiſel*, je ſuis affligée que „vous ne chantiez plus, & je voudrois „bien vous en faire reprendre l'uſage. „Voi-

„Voici une queſtion qui eſt de votre com-
„pétence. Une dame doit-elle, ſuivant
„les droites loix d'amour, autant faire
„pour un loyal amant, que l'amant pour
„elle?„

Gui.

„Madame *Marie*, je croyois avoir
„quitté à jamais les tenſons & tout le
„reſte. Mais je n'oſe réſiſter à une invi-
„tation telle que la vôtre. Je vous ré-
„pondrai que la dame ne doit pas moins
„faire pour ſon amant que l'amant pour
„elle. Tout doit être égal entre amis.„

Marie de Ventadour.

„Cependant c'eſt le devoir d'un amant
„de demander en toute humilité ce qu'il
„deſire, & la dame a droit de lui com-
„mander. L'amant doit exécuter les or-
„dres de ſa mie, comme de ſa ſouve-
„raine; au lieu que l'obligation de la
„dame eſt de traiter ſon amant avec les
„égards ordinaires, non avec le reſpect
„& la ſoumiſſion dûs à un ſeigneur & à
„un maître.„

Gui.

„Nous prétendons, nous, que la da-„me ne doit pas avoir moins de respect „pour l'amant, que l'amant en a pour „elle, supposé que l'amour soit égal en-„tre eux.„

Marie de Ventadour.

„Mais ce n'est pas ainsi que les amants „pensent eux-mêmes. Car, quand ils dé-„butent auprès d'une dame, ils la sup-„plient à genoux, & les mains jointes, „d'accepter leurs très-humbles services, „en protestant de vouloir être leurs es-„claves. A votre compte, ils seroient „donc de vrais traîtres, si après s'être „donnés pour esclaves, ils prétendoient „devenir nos égaux.„

Gui.

„C'est chose honteuse qu'une dame „refuse de regarder comme son égal un „amant, à qui elle s'est tellement unie, „que les deux cœurs n'en font plus qu'un. „Ou il vous faudra convenir, ce qui se-„roit bien mal-honnête, que l'amant

„doit

„doit aimer plus loyalement que la da„me ; ou vous m'accorderez qu'ils ſont „égaux l'un à l'autre, & que ſi l'amant „cede, c'eſt par pure politeſſe.„

L'opinion du poëte étoit certainement blaſphématoire dans les principes de la chevalerie, puiſque l'amant devoit rendre à ſa dame une ſorte de culte religieux. Peut-être n'étoit-elle pas moins fauſſe dans les principes de la nature raiſonnable, ſi le véritable amour, du côté de l'homme, eſt un hommage rendu à la beauté, aux graces, au ſentiment; & ſi la pudeur eſſentielle de la femme commande en quelque ſorte le reſpect à la tendreſſe de l'amant. *Uiſel* traite bien cavalierement cette matiere, dont on faiſoit la baſe de l'inſtruction.

Il fut cependant auſſi amoureux de deux dames, la comteſſe de *Montferrand* & la vicomteſſe d'*Aubuſſon*, qu'il ne manqua pas de célébrer dans ſes vers, avec toute l'humilité de la galanterie à la mode, ou avec tous les ſentiments de l'amour reſpectueux.

Il nous reſte ſeize pieces de *Gui*, & trois tenſons d'*Ebles: Élias* eſt interlocuteur dans pluſieurs tenſons de l'un & de l'autre. *Pierre* ſe borna vraiſemblablement à chanter les vers de ſes freres & de ſon couſin.

Guibert Amiels, chevalier Gaſcon, pauvre & courtois, excella dans les armes, fut bon troubadour, & fit des vers plus exacts & plus corrects qu'aucun autre.

Fréderic, roi de Sicile, & *le comte d'Empuries*. En 1285, le célebre *Boniface* VIII, qui commanda ſi ſouvent en maître du monde, fit conſentir *Jacques* à reſtituer la Sicile, à condition que *Charles de Valois* renonceroit aux droits que *Martin* IV lui avoit donnés ſur l'Aragon. La paix fut ſignée. *Jacques* parut inſenſible aux remontrances & aux prieres des Siciliens. Ils prirent leur parti avec courage, aſſemblerent les états généraux à Palerme, & proclamerent *Fréderic*.

Celui-ci fut bientôt foudroyé par *Boniface*. Son propre frere, le roi d'Aragon,

gon, se déclara contre lui en apparence; rappella de Sicile les soldats *Aragonois* & *Catalans*, dont très-peu obéirent; se rendit à Rome pour concerter avec le pape les moyens de détrôner *Fréderic*; accepta même le commandement de la guerre; en alla faire les préparatifs avec un éclat affecté; passa en Sicile avec une grande flotte; battit celle de son frere; & retourna dans son royaume après ces preuves de zele, qui n'empêcherent pas de croire, non sans beaucoup de raison, qu'il ne cherchoit qu'à tromper un pontife redoutable.

Dans cette situation critique, *Fréderic* III composa l'unique piece que nous ayons de lui. Il l'adressa au comte d'*Empurias*, seigneur Catalan, qui ayant accompagné *Jacques* II à Rome, avoit passé de là en Sicile, pour soutenir le même prince dont à Rome on avoit médité la ruine.

Arnaud Catalans est, selon *Crescimbéni*, le même que *Trémoleta Catalan*: du reste on ne le connoît que par six pie-

ces qui roulent ſur l'amour: il parle avec éloge de la comteſſe de Provence, *Béatrix* de Savoie, femme du dernier *Raimond - Bérenger*.

Guionet, inconnu d'ailleurs, a laiſſé deux tenſons ſur des queſtions d'amour.

Gui de Cavaillon, & *Bertrand d'Avignon*: *Gui* vicomte de Cavaillon fut un noble baron, homme gracieux & courtois, chevalier fort aimé des dames & de tout le monde, bon guerrier, qui fit de bonnes tenſons & des couplets d'amour & de joie; il vivoit vers la fin du 12me ſiecle. *Bertrand d'Avignon* répond a une de ſes pieces par des vers où il lui fait pluſieurs reproches.

Guillalmet, troubadour inconnu, nous a laiſſé une piece où il ſemble tourner en ridicule les moines intéreſſés, au ſujet des images dont ils cherchoient à tirer parti.

Tomiers & *Palazis* étoient chevaliers de Taraſcon, & compoſoient des ſirventes ſur les événements de leur pays: il nous en reſte deux.

Guil-

Guillaume de Baux, prince d'Orange, répondit en vers à plusieurs pieces de troubadours de son temps. Il fut la victime de sa haine contre les Albigeois: vers l'an 1218, les Avignonois le firent prisonnier, l'écorcherent vif, & couperent son corps en morceaux; vengeance atroce des atrocités de la croisade.

Arnaud de Comminges, dont nous n'avons qu'un sirvente où il invective contre les désordres du siecle.

Arnaud de Marsan, joignoit à l'éclat de la naissance le mérite des talents & celui de la chevalerie.

Raimond de Castelnau n'a de piece remarquable qu'une satyre contre les hommes de tout état, & en particulier contre le clergé & les moines: il vivoit vers le milieu du 13me siecle.

Richard de Barbésieu, chevalier, de Barbésieu en Saintonge, pauvre *vavasseur*, mais bon chevalier d'armes, & de belle figure, sachant bien composer sans savoir parler avec grace, extrêmement timide, toujours plus gêné à mesure

ſure que l'aſſemblée étoit plus nombreuſe. Sa vie, toute conſacrée à l'amour, eſt un vrai roman. On accuſe *Pétrarque* d'avoir beaucoup profité de ſes poéſies.

Guillaume de Montagnagout, chevalier de Provence, bon *trouveur* & fort amoureux, d'un caractere ſage, honnête, doux, & modeſte; on l'appelloit l'*heureux*, parce qu'il joignoit une grande fortune à une grande vertu. Ses pieces ſont au nombre de douze.

Deux ſirventes ſur la décadence des mœurs, contiennent des traits remarquables: on y voit en particulier une cenſure des gens d'égliſe, qu'ils devoient pardonner difficilement.

Après avoir dit, avec le ton de la ſatyre, que ſon ſiecle eſt ennemi de tout bien, & que l'argent ſeul y eſt compté pour quelque choſe, le poëte reproche aux prédicateurs de s'élever contre l'amour de la gloire.

„Quiconque fait peu de cas de la gloi„re, eſt mal inſpiré. Dieu veut la gloi„re & la louange; l'homme qu'il fit à

„ſon

„son image, doit avoir le même desir. „Les gens d'église ont mauvaise grace de „se rendre inquisiteurs pour juger des „choses à leur fantaisie. Qu'ils le soient, „j'y consens, pour ramener doucement à „la foi ceux qui s'en sont égarés, & pour „les admettre charitablement à la péni„tence. Ils disent que l'orfroi (étoffe „d'or) ne convient point aux femmes. „Ah! qu'elles ne fassent pas de plus grand „mal! avec la richesse des habits elles „conserveront les bonnes graces de Dieu. „Ce n'est point avec des robes noires ou „des frocs blancs qu'on les obtient, si „l'on n'a que ce mérite. Que les gens „d'église renoncent au monde, & son„gent uniquement à leur salut; qu'ils dé„pouillent la vanité & la convoitise; „qu'ils n'usurpent pas le bien d'autrui, „& on les croira. A les entendre, ils „ne veulent rien; mais à les voir, ils „prennent sans égard pour personne.„

Le sirvente est adressé au comte de Toulouse, pour le faire souvenir du mal que lui ont fait les gens d'église, & pour qu'il

qu'il ſe mette en garde contre eux à l'avenir.

Nous voyons à chaque inſtant combien l'affaire des Albigeois les avoit rendus odieux. Doit-on s'en étonner? Le zele devient plus que ſuſpect, quand il s'exerce en pillant, maſſacrant, brûlant, & que ſes travaux finiſſent par enlever les dépouilles de ceux qu'il a perſécutés. Alors naiſſent les haines, au lieu de converſions.

Voici le ſecond ſirvente, où ſe trouvent des leçons pour différentes claſſes d'hommes.

„Les clercs & les laïques vont par le „monde, ſe plaignant les uns des autres. „Les peuples ſe plaignent de l'injuſtice „de leurs ſeigneurs, & ceux-ci ſont mé„contents de leurs ſujets. Ainſi le monde „eſt rempli de haines. Mais il vient de „vers l'orient des Tartarins, qui, ſi Dieu „ne les arrête, les réduiront tous au mê„me état.„ (Il annonce un invaſion des Muſulmans, ſous un des noms qu'on donnoit aux hérétiques Albigeois.)

„Ce

„Ce malheur arrivera aux chrétiens, „pour tant de forfaits dont les clercs & „les laïques se sont rendus également „coupables; il arrivera infailliblement, „si Dieu ne prend pitié d'eux & ne fait „terminer leurs différents par le pape: „car si le pape les concilie, ils sont à l'a- „bri de l'infortune. (L'auteur semble parler des Guelfes & des Gibelins; mais le pape n'étoit rien moins que conciliateur entre ces partis; il étoit plutôt le chef de l'un, contre l'autre.)

„Pourquoi le clergé veut il de si beaux „habits, & vivre dans l'opulence; pour- „quoi le clergé veut-il de si belles mon- „tures; puisqu'il sait que Dieu vécut pau- „vre? Pourquoi veut-il s'emparer du „bien d'autrui; puisqu'il sait que tout ce „qu'il dépense au-delà du manger & du „vêtement le plus simple, est un vol qu'il „fait aux nécessiteux, *si l'écriture ne* „*ment*?

„Pourquoi les grands seigneurs ne „sont-ils pas attentifs à ne faire ni tort „ni violence à leurs sujets? Faire violen-

„ce

„ce aux ſiens eſt auſſi criminel qu'uſurper „les droits d'autrui. C'eſt même un dou„ble crime de les maltraiter, étant obligé „de les défendre. Ainſi on perd ſur eux „tous ſes droits.

„Les ſujets, de leur côté, ſont bien „coupables lorſqu'ils manquent à leurs „ſeigneurs. Car chacun doit aimer d'a„mour pur ſon bon ſeigneur, & le ſer„vir loyalement; comme le ſeigneur doit „aimer de bonne foi ſes ſujets. Loyauté „oblige les uns & les autres de s'aimer ſi „cordialement, qu'il n'y ait entre eux „aucune fauſſeté.

„Roi de Caſtille, l'empire vous attend. „Mais on dit ici que cette attente eſt cel„le des Bretons, (qui attendoient toujours leur *Arthur*, héros fabuleux.) Quand „un grand roi fait une grande entrepriſe, „il faut qu'il mette ſa tête à l'aventure.„

Alphonſe X, dont il s'agit, fut élu empereur en 1257, par un parti oppoſé au prince *Richard* d'Angleterre. Pour ſoutenir cette élection, il ſe montra peu digne du glorieux ſurnom de ſage, en ac-

ca-

cablant d'impôts ses sujets, sans pouvoir exécuter une entreprise si imprudente.

Nous avons une complainte de *Pons Saurel* de Toulouse, personnage inconnu, sur la mort de *Montagnagout*, qu'il loue comme un modele de sainteté, le chef & le pere des troubadours.

Guillaume de Mur, nous a laissé un sirvente & deux tensons.

Raimond de Tor ou *de la Tour de Marseille*, poëte inconnu, mais dont les poésies sont assez curieuses.

Guillaume de Saint-Didier ou *Saint-Leidier*, riche châtelain de Veillac ou Noaillac dans l'évêché du Pui-Sainte-Marie, homme considéré, bon chevalier d'armes, généreux, courtois, loyal amant, vécut bien avant dans le treizieme siecle; il nous a laissé quinze pieces.

Bernard Marti ou *Martin le Peintre*: on voit par ses pieces, au nombre de neuf, qu'il étoit dans l'indigence.

Paulet de Marseille, vivoit en 1270.

Pierre Durand, inconnu d'ailleurs, étoit bouffon, satyrique & licencieux.

Pier-

Pierre III. roi d'Aragon, composa deux pieces de vers, & protégea les troubadours plus qu'aucun autre prince de son temps.

Pierre de Bucignac, ou *Rosignac*, composa des sirventes contre les femmes, à qui sans doute il n'avoit pas le talent de plaire.

Le Moine de Montaudon, aussi libertin, & aussi peu décent que quelqu'autre troubadour que ce soit.

Né d'une famille noble d'Auvergne, dans un château nommé Vic, il se fit moine à l'abbaye d'Orlac voisine de ce château. L'abbé lui donna le prieuré de Montaudon. Au commencement, les prieurés étoient des maisons dépendantes de quelque abbaye, où l'on envoyoit un certain nombre de religieux, pour acquitter les fondations & administrer les biens. Ces établissements devinrent ensuite des bénéfices recherchés; & le supérieur, appellé modestement *prior fratrum*, (le premier des freres,) jouit d'un avantage temporel, dont on pouvoit être

être plus jaloux que des ſoucis du commandement. L'hiſtorien dit que le prieur eut une très-bonne conduite, & fit *beaucoup de bien à la maiſon ;* que cela ne l'empêchoit pas de faire des couplets & des ſirventes ſur les événements du pays; que les chevaliers & les barons ſe plaiſoient fort à l'entendre; qu'ils l'attiroient chez eux, le traitoient avec diſtinction, & lui donnoient tout ce qu'il demandoit. Il portoit leurs préſents à ſon prieuré; il en accrut & améliora ſon égliſe, ſans jamais quitter ſes habits de moine.

Selon toute apparence, la bonne conduite dont on le loue, conſiſtoit ſur-tout à faire *beaucoup de bien à la maiſon ;* car c'étoit la maniere commune d'en juger. La ſuite pourroit tenir lieu de preuves.

Le prieur de Montaudon, qui certainement ſavoit mieux enrichir un monaſtere que remplir les devoirs monaſtiques, ennuyé de la vie du cloître, alla trouver un jour l'abbé d'Orlac, lui expoſa tout le bien qu'il avoit fait à ſon prieuré, & lui demanda en grace la permiſſion de ſe

ren-

rendre à la cour du roi d'Aragon, pour y faire tout ce que ce prince ordonneroit. C'étoit demander la liberté de courir le monde en troubadour. Il avoit pris le goût d'une vie libre, en fréquentant les seigneurs, & recueillant leurs bienfaits.

Ayant obtenu sa demande, il fut bientôt à la cour où il cherchoit le plaisir & la fortune. Le roi d'Aragon, dit l'historien, lui ordonna de manger de la viande, de faire des vers galants, de composer & de chanter. Il obéit. Son talent le rendit si agréable, qu'il obtint la seigneurie de Pui-Sainte-Marie. L'ayant perdue, on ne sait comment, il parcourut l'Espagne, & reçut beaucoup d'honneur de tous les barons. Enfin, il se retira au prieuré de Villefranche en Roussillon, dépendant de l'abbaye d'Orlac. L'abbé lui donna ce bénéfice; il l'améliora, l'enrichit & y mourut.

Voici une de ses pieces, qui est d'un caractere si original qu'elle intéresse par la singularité.

„L'au-

„L'autre jour, je montai au ciel pour „aller parler à S. *Michel* qui m'avoit „mandé; & j'entendis une plainte dont „je fus bien aiſe. Or écoutez.

„S. *Julien* s'avance vers Dieu, & lui „dit: Dieu, je me plains à vous, com„me ayant été forcé & dépouillé de tout „mon fief.

„Car quiconque vouloit avoir bon gî„te, me prioit le matin de lui être favo„rable; mais avec les méchants ſeigneurs „qui vivent à préſent, je ne ſais quel „conſeil donner.

„Ils m'ont tellement dépouillé de ma „puiſſance, qu'on ne me prie ni le ma„tin ni le ſoir; & qu'on laiſſe partir à „jeun le matin ceux même à qui l'on a „donné à coucher. C'eſt un opprobre „pour moi.

„Je ne me plains pas autant des Tou„louſains, des Carcaſſonnois, & des Al„bigeois que des autres. Pour la Cata„logne, j'y conſerve tous mes droits, & „l'on m'y chérit.

„Jè suis également aimé dans le Li„mousin & le Périgord, quoiqu'ils aient „beaucoup à souffrir du roi & de leur „comte (*). Il y a encore dans le Querci „des personnes dont je suis content.

„Je n'ai pas trop à me plaindre ni à „me louer de ceux qui sont vers le Rouer„gue & le Gévaudan: il en reste encore „plusieurs qui sont assez ce que je veux.

„Dans l'Auvergne, vous pourrez trou„ver gîte sans qu'on vous accueille, & ar„river sans qu'on vous invite. On n'y „sait pas dire choses obligeantes, ni faire „offres de bonne grace; mais on n'est pas „fâché de vous voir.

„J'ai

(*) Le Périgord & le Limousin furent une des six sénéchaussées qui composerent le Languedoc, depuis l'an 1271, que *Philippe* le Hardi prit possession de cette province, jusqu'en 1360. Les seigneurs de *Talleyrand* resterent comtes particuliers du Périgord, avec peu d'autorité. Les peuples de ce pays avoient probablement à se plaindre des officiers royaux, qui poursuivoient avec rigueur les droits de la couronne.

Note de l'AUTEUR.

„J'ai encore des droits en Provence. „Je ne puis me plaindre ni me louer beau„coup des Provençaux & des Gascons.

„Jamais je ne me plaignis du Vivarais. „Si un étranger y est pressé de la faim ou „de la soif, on s'empresse de fournir à „tous ses besoins.„

L'hospitalité, compagne des mœurs simples, avoit été en grande recommandation. C'étoit la ressource des voyageurs. Les troubadours en particulier, voyageant de château en château, y jugeoient les hommes sur la réception qu'on leur faisoit. Les jugements que le moine de *Montaudon* fait ici, ont sans doute rapport à la maniere dont il avoit été lui-même traité. Il fait parler S. *Julien*, parce que c'étoit le patron que l'on invoquoit pour avoir de bons gîtes, & des aventures heureuses. Les croisades ayant ruiné la noblesse, & le nombre des aventuriers vagabonds augmentant toujours, il étoit tout simple que l'oraison de S. *Julien* parût moins efficace qu'autrefois.

Voici une autre piece, qui paroît liée à la premiere, quoique sur un sujet très-différent. Il s'agit du fard des femmes.

„Quand toutes ces plaintes furent fi-„nies, il s'éleva un autre procès où il y „eut bien du monde fâché. Les dames „& les moines se disputerent entre eux; „& les parties plaiderent en forme.

„Les moines disoient: Tout est perdu, „mesdames; vous nous faites grand tort „en nous enlevant les *peintures*. C'est „un péché de vous peindre si fort & de „vous déguiser de la sorte: car jamais „l'usage de la peinture ne fut inventé que „pour nous; & vous vous rougissez telle-„ment, que vous effacez les images qu'on „suspend dans nos chapelles.

„Les dames répondirent: La peinture „nous a été donnée bien avant qu'on eût „inventé les *ex voto*, pour les moines „grands & petits.

„Je ne vous ôte rien, dit une dame, „en peignant les rides qui sont au-dessous „de mes yeux, & en les effaçant de ma-

„niere

„niere à pouvoir traiter encore avec hau-„teur ceux qui s'affolent de moi.

„Dieu dit aux moines: *Si vous le „trouvez bon*, je donne vingt ans pour se „peindre aux femmes qui en ont moins de „vingt-cinq. Soyez plus généreux que „moi; donnez-leur en trente.

„Les moines répondirent: *Nous n'en „ferons rien.* Nous leur en donnerons „dix par complaisance pour vous; mais „sachez qu'après ce temps, nous voulons „être sûrs qu'elles nous laisseront en „paix.

„Alors vinrent S. *Pierre* & S. *Laurent*, „qui firent une bonne & ferme paix en-„tre les parties; l'un & l'autre ayant juré „de la maintenir. Ils retrancherent cinq „ans des vingt, & en ajouterent cinq „aux dix. Ainsi fut vuidé le procès, & „les parties demeurerent d'accord.

„Je vois le serment violé par celles qui „devroient le tenir: cela n'est point hon-„nête; & j'en vois peu qui ne faussent „leurs promesses.

„Elles se mettent tant de blanc & de „vermillon sur le visage, que jamais on „n'en vit plus aux *ex voto* dont les of„frandes sont accompagnées.

„Elles mêlent, avec du vif-argent, une „quantité de drogues, (du cafera, du „tifrignon, de l'angelot, du berruis,) & „s'en peignent sans mesure. Elles mê„lent, avec du lait de jument, des feves, „nourriture des anciens moines, & la seu„le chose qu'ils demandent par droit ou „par charité; de sorte qu'il ne leur en „reste plus rien.„ (Ils demandoient alors autre chose que des feves.)

„Quand elles ont rassemblé toutes leurs „pommades, vous y compteriez plus de „trois cents boëtes bien liées.

„Jamais S. *Pierre* & S. *Laurent*, dans „la paix qu'ils firent, n'eurent intention „de comprendre les vieilles, qui ont les „dents plus longues que celles du san„glier.

„Elles ont fait pis encore que tout ce „que vous venez d'entendre..... Elles „ont amassé provision de saffran, & l'ont „fait

„fait tellement enchérir, qu'on s'en plaint „outre mer, comme les pélerins nous „l'ont raconté. Mieux vaudroit-il qu'on „le mangeât en ragoûts & en sauces, que „de le perdre ainsi. Ou du moins il con„viendroit qu'elles prissent les étendards „& les armes des croisés, pour aller cher„cher outre mer le safran, qu'elles ont „tant d'envie d'avoir.„ (Le safran étoit fort en usage dans les cuisines, & se tiroit du Levant.)

On diroit que le moine troubadour a voulu tourner en ridicule Dieu & les saints, autant que le rouge des femmes. Mais gardons-nous de l'en accuser. Les idées religieuses des temps grossiers se prêtoient à de pareilles extravagances. Autrement, combien de dévots mêmes pourroient être soupçonnés d'irréligion?

Maître Bernard d'Auriac, vivoit après les vêpres Siciliennes: il n'est connu que par quatre pieces.

Albert de Sisteron, né dans la province de Gapençois.

Nostradamus le fait gentilhomme de Sisteron, & rapporte des circonstances remarquables. *Albert*, selon lui, aima la marquise de *Malaspina*, une des plus belles & des plus illustres dames de Provence. (Une branche de cette maison s'y étoit effectivement établie.) Il en fut aimé; & ils ne pouvoient plus vivre l'un sans l'autre. Leur union donna sujet aux discours des médisants. Enfin, la marquise le pria par lettre de s'éloigner; & lui envoya des habits, des chevaux, de l'argent. *Albert* obéit. On n'a pas su ce qu'il devint. Le moine des isles d'or, ajoute *Nostradamus*, dit qu'il étoit de la maison des marquis de *Malaspina*; qu'il mourut de douleur à Tarascon; qu'avant de mourir, il confia toutes ses chansons à son ami *Pierre de Valernes*, en le chargeant de les présenter à la marquise; mais que ce dépositaire infidelle les vendit à un troubadour d'Usez, nomme *Fabre*, qui se les appropria, & s'en fit honneur; qu'on les reconnut pour être d'*Albert*; que *Pierre de Valernes* le dé-

déclara lui-même; que *Fabre* fut arrêté, & condamné au fouet, selon les loix impériales, pour avoir usurpé le bien d'autrui; enfin, que *Hugues de Saint-Césaire* a prétendu qu'*Albert* étoit de Tarascon, & qu'il célébra dans ses chansons la comtesse de Provence, les marquises de Saluces & de *Malaspina*, dans le temps que *Philippe* le Bel céda la moitié d'Avignon à *Charles* II roi de Sicile & comte de Provence; c'est à dire, en 1290.

Raimond Gaucelm de Bésiers vivoit en 1270.

Amanieu des Escas vivoit à la fin du 13me siecle. Il se montre fort attaché à la maison d'Aragon, comme un sujet à ses souverains: d'ailleurs le nom *des Escas* paroît *Catalan*.

Bernard de Venzenac; on n'a rien de certain sur sa personne, & l'on ne trouve rien de remarquable dans ses vers.

Pierre de Corbian ou *de Corbiac*, poëte inconnu, mais qui nous a laissé une piece où il étale son érudition, & qui

montre, que les connoiſſances de ſon ſiecle étoient fort bornées.

Pierre de Maenzac, pauvre chevalier de la terre du Dauphin; il eut un frere nomme *Auſtois de Maenzac*, qui fut troubadour auſſi bien que lui: ils convinrent entr'eux qu'*Auſtois* auroit le château pour partage, & *Pierre* le profit de leurs compoſitions. Il ne nous reſte de *Pierre* que quelques chanſons médiocres.

Pierre Cardinal naquit au Pui en Velai de parents illuſtres, & fut élevé pour être chanoine: mais une vocation forcée ne réuſſit gueres que pour les ames foibles. *Pierre* abandonna le canonicat & exerça la profeſſion de troubadour. Il compoſa peu de chanſons, & excella dans les ſirventes qu'il remplit de bonne morale. Il a vécu au moins juſqu'à la fin du 13me ſiecle: il avoit environ cent ans quand il mourut. Il étoit le *Juvenal* de ſon temps, comme ſes ſirventes le prouvent.

Il ne pouvoit manquer de ſe faire des ennemis: on tâcha de le décrier; & ce fut

fut vraisemblablement à ce sujet qu'il composa la fable suivante..... „Il y eut „un jour je ne sais quelle ville, sur laquelle tomba une pluie qui rendit fous „tous ceux qui en furent mouillés. Et „tous le furent, à l'exception d'un seul „qui dormoit dans sa maison. A son ré„veil la pluie étoit cessée. Il sortit, „alla chez ses concitoyens, les trouva fai„sant toutes sortes d'extravagances. L'un „étoit habillé; l'autre nu; l'un crachoit „en l'air, l'autre jétoit des pierres; l'un „déchiroit ses habits, l'autre étoit paré „comme un roi, & se regardoit comme „tel. Celui qui étoit dans son bon sens, „fut étonné de voir qu'ils avoient tous „perdu la raison. Il chercha de tout cô„té un seul homme qui l'eût encore, & „chercha en vain. Autant il fut étonné „de leur folie, autant le furent-ils de „voir un maintien raisonnable. Ils ne „doutèrent pas qu'il n'eût perdu l'esprit, „parce qu'ils ne lui voyoient rien faire „de ce qu'ils faisoient. Ce fut donc à „qui lui donneroit le plus de coups. On

„le pousse, on le tiraille, on le secoue, „on l'accable. Tantôt culbuté, tantôt „relevé, il se sauve en courant chez lui, „couvert de boue & demi-mort; bien „heureux encore de s'être tiré de leurs „mains à si bon marché. Cette fable est „l'image du monde & de ceux qui le „composent. Le monde est la ville rem„plie d'un peuple furieux: la convoitise „est la pluie dont on est inondé: il s'y est „joint un orgueil & une méchanceté qui „ont enveloppé tous les hommes: si quel„qu'un en a été préservé par l'assistance „de Dieu, on le regarde comme un fou, „on le tourmente, on le persécute, parce „qu'il ne pense pas comme les autres.„

Rien ne paroît plus singulier dans le recueil de *Pierre Cardinal*, qu'un sirvente fait pour être présenté à Dieu au jour du jugement, en cas qu'il veuille le damner. C'est un plaidoyer qu'il se propose de débiter, au grand étonnement du paradis, pour obtenir miséricorde, eu égard aux invectives qu'il a faites toute sa vie contre les méchants.

Il

Il dira donc à Dieu, que *Dieu a grand tort* de perdre ce qu'il peut gagner, & de ne pas remplir son paradis autant qu'il le pourroit; à St. *Pierre*, qui en est le portier, que la porte d'une cour doit être ouverte à tout le monde; que lui-même a tort de ne pas dépouiller autant qu'il peut le diable son ennemi: d'autant plus qu'il est le maître de se donner l'absolution d'un tel vol, dont tout le monde seroit content. „Enfin, je ferois „à Dieu, ajoute-t-il, une proposition „fort honnête: *Renvoyez moi au lieu „d'où vous m'avez tiré. Vous me dam„nez pour des péchés que je n'eusse pas „commis si je n'avois été au monde; & „pour un plaisir que je me suis donné, „vous me faites souffrir mille maux.*„ En finissant, il prie la sainte vierge d'obtenir qu'il ne soit pas obligé d'en venir là avec son fils.

Cette priere ne permet pas de soupçonner que le troubadour fût un incrédule, quoique ses idées ressemblent fort à celles des déistes modernes. Peut-être

s'imaginoit-il que de pareilles raisons pouvoient fléchir la justice divine; comme un infinité de dévots simples ont cru la fléchir, ou par de vaines formules, ou par des pratiques extravagantes. En fait de religion, pour peu que l'imagination franchisse les bornes de la vérité, on raisonne, on parle, on agit souvent de très-bonne foi, d'une maniere propre à exciter ou les soupçons, ou le ridicule.

Guillaume Böyer de Nice, fut attaché au service du roi de Sicile *Charles* II. comte de Provence, & à celui de *Robert* son fils: il fut podesta de Nice. Ses ouvrages sont perdus.

Thibaut de Blinon, n'est connu que par deux pieces Françoises inintelligibles, & par une pastourelle.

Raimond Vidal de Bésaudun, mérite d'être connu, quoiqu'aucun auteur n'en ait fait mention. Il fut peut-être fils de *Pierre Vidal*, qui paroît avoir résidé à Bésaudun petite ville de Provence. Nous avons de *Raimond* deux nouvelles,

ou contes, dont le ſujet & le ſtyle ſont intéreſſants, quoiqu'elles concernent la galanterie, & qu'elles ſoient beaucoup trop longues.

Hugues de Penna, fils d'un marchand, n'a laiſſé que trois chanſons de galanterie, qui n'offrent rien de remarquable. *Noſtradamus* en fait un gentilhomme, qui, dit-il, épouſa *Mabille de Sinuane*, & mourut en 1280.

Pons de la Garda floriſſoit à la fin du douzieme ſiecle.

Rambaud, n'a laiſſé que deux tenſons.

Gerveri de Girone, n'eſt connu que par ſes pieces, où l'on voit qu'il a vécu ſous *Jacques* I, & ſous *Pierre* III, rois d'Aragon.

Naïbors ou *madame Tiberge*, dame du château de Seranon dans la Viguerie de Graſſe, ne nous a laiſſé qu'un couplet naïf & plein de tendreſſe.

„Beau doux ami, non je n'ai pas été „un moment ſans vous deſirer, depuis „que je vous ai reconnu pour amant ſin„cere,

„cere. Tous mes ſouhaits ont été de „vous voir ſouvent. Jamais je ne me „ſuis repentie de mon choix. Lorſqu'il „vous a fallu me quitter, il m'a été im„poſſible de goûter aucun plaiſir, que „vous ne fuſſiez revenu.„

Raimond de Salas, bourgeois de Marſeille, peu connu & peu eſtimé.

Pons de Montlaur. Un *Pons de Montlaur* du Vivarais fit ſes ſoumiſſions, après la bataille de Muret, au fameux *Simon* de *Montford*: c'eſt peut-être notre troubadour.

Giraud Riquier n'eſt connu que par ſes pieces, dont le recueil eſt conſidérable: il étoit de Narbonne, fort attaché au vicomte *Amauri*. *Alphonſe* X, roi de Caſtille fut ſon bienfaiteur: ſes pieces ſont datées, la premiere de 1254, & la derniere de 1294.

Arnaud de Tintignac, ou probablement *de Cotignac*, Gentilhomme de Provence, qui devint l'ami, & le confident de tous les grands du pays.

Jean

Jean Esteve de Béfiers, ou *Olivier de Béfiers*: il vivoit en 1289.

Après l'article de ce dernier troubadour, vient une autre liste d'auteurs qualifiés *inconnus*, *ou dont les articles sont peu importants*. Il nous paroît qu'on auroit pu y renvoyer près de la moitié de ceux qu'on a voulu faire mieux connoître. Quoiqu'il en soit, on y trouve les noms de *Aimar Jordans*, *Aimar de la Rocaficha*, *Aimeri Albert Cailla*, *Alegret*, *Alexandri*, *Almens de Castelnau* (c'est une dame), *Armand*, *Arnaud d'Argange*, *Arnaud de Brancaleo*, *Arnaud d'Entrevenas*, *Arnaud Plagues*, *Arnaud Sabota*, *Auret Figene*, *Austau de Segret*, l'Évêque *de Bazas*, *Bérenger de Puivert*, *Bernard*, *Bernard Alahan de Narbonne*, *Bernard de la Sola*, *Bernard Sicart de Marjevols*, *Bernard de Totlomon*, *Bernard Tortis*, *Bertrand*, *Bertrand du Pujet*, *Bistorts de Roussillon*, *Certan*, un comte *de* ***, le comte *de Rhodez*, *Diode de Carlus* ou *de Caylus*, *Durand de Carpentras*, *l'Écuyer*,

euyer de l'Isle, *Élias Fonsalada*, *Esperdut*, *Esquilha*, *Fabre*, *Fabre d'Usez*, *Faidit de Bélestar*, *Foumit de Perpignan*, *Fortaniey*, le Frere mineur ou le moine de *Foissar*, *Garin le Brun*, *Gaucelm Estuca*, *Giraud d'Espagna de Toulouse*, *Giraud du Luc*, *Giraud de Salagnac*, *Giraud de Tintignac*, *Gui Folqueis*, *Guigo de Cabanas & Esquileta*, *Guillaume*, *Guillaume Amelier de Toulouse*, *Guillaume de Briars*, *Guillaume Fabre*, *Guillaume Gasmar*, *Guillaume Godi*, *Guillaume Hue d'Albi*, *Guillaume d'Ieiras*, *Guillaume de Limoges*, *Guillaume Rémond*, *Guillaume de Salonie*, *Guillem d'Anduse*, *Guillem d'Avepolh*, *Guillem de Bésiers* (moine), *Guiraut*, *Hamens* ou *Amédée de la Broqueine*, *Henri*, *Henri* comte de *Rhodez*, *Hugues*, un autre *Hugues*, *Hugues de la Bacalaria*, *Hugues Catola*, *Hugues de Murel*, *Jean d'Aguilen*, *Jean Lag*, *Jordan Bonell* ou *Borneil*, *Josbert* ou *Goubert*, *Joyat de Toulouse*, maître *Issaut de Caprion*, (c'est une dame) *Izarn de*

Re-

Resols, *Izarn Marquis*, *Lamberti de Banazet*, *Lantelin*, *Lemozi*, maître *Ermengaud de Béfiers*, *Marcoat*, *Marquis*, *Montan*, *Nabierris de Roman*, *Nazemur le noir*, *Nicolet de Turin*, *Olivier de la mor*, *Olivier* le Templier, *l'Oste*, *Ozils de Cadarts*, *Palais*, *Paul Lanfranchi de Pistoye*, *Pierre Buse*, *Pierre de Bergerac*, *Pierre de Caravana*, *Pierre Camon* ou *Camo*, *Pierre de Cols d'Arles*, *Pierre de Durban & Pierre de Gavaret*, *Pierre del Villar*, *Pierre Ermengaud*, *Pierre Espagnol*, *Pierre Guilkem*, *Pierre Guillem de Luzernu*, *Pierre Imbert*, *Pierre Milon*, *Pierre Pélissier*, *Pierre Torat*, *Pierre de Valieres*, *Pistoléta*, *Pons d'Ortofies*, *Pons Saurel de Toulouse*, *Raimond*, *Raimond d'Arles*, *Raimond l'Écrivain*, *Raimond Menudet*, *Rambaud de Beaujeu*, *Rambaud d'Hiéres*, *Renaud & Geoffroi de Pon*, *Reforcat de Forcalquier*, *Richard de Tarascon*, *Rigaud*, *Rosin*, *Rostan de Marques*, *Saïl de Scola*, *Siffre* ou *Siffren*, *Taurel*, le Seigneur *Thomas*, *Torcafols*, le

trou-

troubadour *de Ville-Arnoux*, *Vincent.*

L'ouvrage finit par un petit nombre de pieces anonymes. Nous avons cru devoir, dans l'extrait que nous venons de donner, nous attacher sur-tout à recueillir les noms des troubadours, quoique la liste n'offre pas une lecture agréable: mais cette liste a un grand avantage pour les gens de lettres, qui peuvent au moins reconnoître les auteurs dont leurs études & leurs recherches peuvent leur présenter quelques traits. Nous finirons par deux observations; la premiere, c'est que nous croyons devoir avouer que la lecture plus réfléchie de ces trois volumes nous y a fait trouver plus de traits intéressants pour l'histoire, & sur-tout pour les mœurs, que nous ne l'avions pensé d'abord & à la premiere lecture: la seconde réflexion, c'est que, malgré cet aveu que nous accordons volontiers à la justice & à la franchise, l'ouvrage nous paroît trop étendu pour les lecteurs superficiels, tandis qu'il n'est pas tel qu'il

fau-

faudroit qu'il fût pour les gens de lettres: ceux-ci regretteront toujours de n'y pas trouver le langage même des troubadours. Nous persistons donc à croire qu'on auroit dû donner, comme on l'a fait, les écrits de ces auteurs par extraits, mais en ajoutant à la traduction le texte original, & au bout de l'ouvrage un petit dictionnaire des mots qui ne sont plus connus: cela auroit peut-être fait un volume de plus; & du moins les savants seroient contents.

T.

COM-

COMMENTAIRE SUR LA HENRIADE &c.

TROISIEME ET DERNIER EXTRAIT (*).

Chant IX.

» Argument. Ce Chant eſt, ſans con-
» tredit, le mieux écrit: ce qui me
» feroit croire, avec Mr. *le Batteux*, que
» Mr. *de Voltaire* étoit plus fait pour le
» gracieux que pour le grand. On y trou-
» ve des vers heureux: ils coulent aiſé-
» ment d'une veine féconde: *Liquidus,*
» *puroque ſimillimus amni.* Le Poëte a
» répandu, avec profuſion, l'agrément
» ſur cent tableaux charmants, quoique
» peu

(*) Voyez le premier au Volume XX. de ce Journal, pag. 263 & ſuivantes; & le ſecond à la Partie I. de cette année, pag. 260 & ſuivantes.

„peu variés: détaché de *la Henriade*, „ce Chant formeroit un poëme agréable, „ſur-tout ſi l'on mettoit quelque propor„tion entre ſes parties, en élaguant les „deſcriptions préliminaires. Mais qu'eſt„ce que l'agréable, le joli dans l'Épopée, „où tout doit être admirable & preſque „divin, où ces ſituations douces & froi„des qui amuſent, choquent bientôt, ſi „elles n'amenent ces ſituations terribles „qui étonnent? Ici c'eſt un épiſode, dont „une partie eſt une fiction très-amuſante, „& l'autre eſt une hiſtoriette plus que li„bre. On y deſireroit plus de décence & „même d'intérêt. Les connoiſſeurs y re„prennent bien d'autres défauts. 1°. C'eſt, „diſent-ils, mêler mal-à-propos le ſa„cré avec le profane, que d'employer, „dans un poëme chrétien, le ſyſtême „mythologique, au point d'en faire le „pivot ſur lequel roule tout un Chant. „L'Auteur a beau dire, dans une note, „qu'on ne doit pas regarder l'amour „comme fils de *Vénus* & comme un „Dieu de la fable. Quand on voit tous

„les

„les attributs de l'ancienne Mythologie, „la note s'oublie & l'impression demeure. „D'ailleurs, s'il n'a pas voulu mettre le „vieux *Cupidon* sur la scene, pourquoi „l'est-il allé chercher dans l'Idalie, où „l'on sait qu'il faisoit son séjour? Ce mer„veilleux payen est d'autant plus cho„quant, que Mr. de *Voltaire* est fort „avare de merveilleux. Il a trouvé ce„lui-ci tout fait depuis trois mille ans, „&, s'en saisissant, il s'est épargné la „peine d'en créer un convenable au sujet. „2°. Le héros est avili par cet épisode, „sans qu'il en résulte aucun avantage pour „l'intrigue, aucun obstacle pour le dé„nouement. En effet, supprimez ce Chant „du poëme, aucune partie n'en souffrira. „C'est une pure distraction sans cause & „sans suite. *Henri* abandonne un siege, „non pour obéir à son cœur, mais pour „satisfaire ses sens. Tandis que ses bra„ves Chevaliers se battent pour lui, *il* „*languit, il brûle dans les bras d'une* „*belle que le hazard lui procure.* On „peut pardonner les fautes que produit

„un

„un violent amour: mais a-t-on la mê-
„me indulgence pour celles que produit
„le goût des plaisirs? Si le héros étoit *si*
„*pressé de vivre*, pourquoi s'éloigner de
„Paris? N'avoit-il pas Montmartre à sa
„portée? Du moins il auroit pu donner,
„du lit de l'Abbesse, ses ordres pour le
„siege. Quel temps choisit-il pour fai-
„re cette belle équipée? Celui où il vient
„d'être transporté au troisieme ciel, &
„de recevoir sur son front, comme un
„autre *Moyse*, *l'empreinte* de la divinité.
„Comment Mr. de *Voltaire* ne s'est-il
„pas apperçu qu'un Roi décent, un fa-
„vori du ciel, ne devoit pas être ainsi
„travesti? 3°. C'est peu d'avoir dégradé
„le héros, il a dégradé l'Épopée même.
„L'amour est indigne du poëme héroïque,
„s'il n'est une passion. Ici l'amour n'est
„qu'un pur libertinage. A peine *Gabriel-*
„*le* a-t-elle vu *Henri*, qu'elle en est
„éprise. *Henri* jouit comme un *Hercule*,
„& part comme un page surpris par son
„Gouverneur. Au lieu de chanter les
„sentiments généreux & tendres de deux

„cœurs vertueux, le Poëte chante des „plaisirs de guinguette, & ses hymnes „se ressentent de la sainteté du lieu. Est-„ce ainsi que l'amour est traité dans l'*É-„néide?* Mais *Virgile* a voulu peindre „une passion, & Mr. *de Voltaire* décri-„re une jouissance. Qu'auroit dit *Ho-„race*, lui qui regardoit la force & la subli-„mité comme essentielles à l'Épopée, & „l'Épopée comme le chef-d'œuvre d'un „génie ardent & judicieux? *Forte epos „acer, ut nemo, Varius ducit.* 4°. Il „n'y a pas plus de dramatique dans ce „Chant que dans le reste du poëme: &, „ce qui est singulier, c'est que *Henri* & „*Gabrielle* se voient, s'aiment, se le „prouvent, se séparent, sans qu'ils se „soient dit un mot, sans que, par le ré-„cit même, on puisse juger qu'ils s'en „soient dit un seul. C'est la premiere „fois, je pense, qu'on a mis sur la sce-„ne deux amants muets. Cependant le „dramatique est l'ame de l'Épopée. Aussi „joue-t-on, avec succès, sur le théa-„tre de *St. Angelo* à Venise, les Chants

„de

„de la *Jérusalem délivrée:* & les ames „sensibles y trouvent le fond des plus „touchantes tragédies. *Aristote* loue „sur-tout *Homere* de ce que son poëme „est une suite de discours. La maniere „dramatique rend les faits & les héros „présents: les récits monotones & éter„nels de la *Henriade* ne m'offrent que „des morts que je n'entends point. *Vir„gile*, quoique moins dramatique qu'*Ho„mere*, paroît toujours pressé de céder „la parole à ses Héros: il met du drama„tique jusques dans ses comparaisons. „Observons néanmoins que Mr. *de Vol„taire* a gardé les convenances en repré„sentant *Henri* & *Gabrielle* muets: des „amants qui jouissent, ne disent rien, ou „disent des choses qu'on est peu curieux „de savoir.

„Pour revenir à l'*Énéide*, l'amour s'y „présente sous toutes les formes, & fait, „du Chant où il regne, le plus beau „morceau de poésie que nous ait laissé „l'antiquité. Dans la *Jérusalem déli„vrée*, il égaie la gravité du sujet, il en-

„chante le lecteur au point de le rendre „incapable d'appercevoir l'invraisemblan„ce des fictions, au point, s'il l'apper„çoit, de la lui faire aimer. Il pénetre „les amants des plus beaux feux de la „gloire; il rend le poëme aussi fécond „en héros d'opéra que *l'Iliade* même. „Dans le *Paradis Perdu*, il est simple „& pur: il fait regretter l'innocence du „premier âge: il se montre sous des traits „aussi divins que devoient l'être les sen„timents des deux premiers époux de l'U„nivers. Dans le *Télémaque*, il est „tantôt passion furieuse, tantôt vertu, „toujours objet propre à remuer l'ame, „à l'intéresser, à former les mœurs. Ce „n'est que dans *l'Achilléide* & dans *la* „*Henriade*, qu'il est une émotion passa„gere des sens. Encore *Déidamie* est„elle moins foible que *Gabrielle*: elle est „trompée, elle cede à la force: & *Ga*„*brielle* n'a pas même l'honneur d'être „séduite: elle se précipite dans les bras „du premier homme qui entre dans son „Château. Quel intérêt pouvoit résul-

„ter

„ter d'une telle ſituation? Ce n'eſt pas „ainſi que l'Auteur d'*Orléans délivré* a „manié ſon ſujet: *Agnès Sorel* ſuccom„be; mais il y a de la dignité dans ſa „chûte: elle fait oublier ſes malheurs à „ſon auguſte amant, & le rappelle aux „combats & à la gloire. Je rapporterai „dans les remarques quelques endroits de „ce poëme trop peu connu, & trop tôt „abandonné par ſon Auteur. Quoi qu'il „en ſoit, Mr. *de Voltaire* eſt le ſeul „poëte qui n'ait rien dit au cœur dans „l'Épopée. On dira peut-être: *Henri IV* „étant marié, le ſujet ne ſe prêtoit point „à une intrigue d'amour; dans nos mœurs, „on ne pouvoit donner au héros qu'une „foibleſſe paſſagere. Je réponds que Mr. „*de Voltaire* ne ſeroit point juſtifié par „là, & que nulle raiſon ne l'autoriſeroit „à mettre une amourette dans un poëme „épique. Mais il s'en faut bien que ſon „ſujet & ſon héros ſe refuſſaſſent à l'a„mour peint de la grande maniere. Qui „l'empêchoit de repréſenter *Henri* perſé„cuté par ſa femme même, dévouée à la

„Ligue, & qui fit tirer ſur ſes troupes le „canon du Château d'Uſſon? Il ne ré„pugnoit point à la religion du héros, il „ne répugne pas même à nos mœurs, „qu'un mari croie ne rien devoir à une „telle femme, qu'un Roi la regarde com„me déja répudiée. En effet, *Henri* la „répudia quelques années après. D'ail„leurs, un attachement férieux pour une „héroïne ſans foibleſſe, ne manque ni de „décence, ni de vraiſemblance.

„Je voudrois qu'au lieu d'une jouiſ„ſance, que Mr. *de Voltaire* n'a pas ſeu„lement pris la peine de coudre à ſon „ſujet, il eût fait de l'amour le princi„pal reſſort de ſon intrigue. L'hiſtoire „lui fourniſſoit la fable la plus intéreſ„ſante: elle lui apprenoit que les fem„mes avoient joué un rôle dans toutes „les tragédies de la Ligue. On ſait que „la Ducheſſe *de Montpenſier*, irritée des „mépris de *Henri* III pour ſes charmes, „avoit ſuſcité contre lui les *Guiſes*, ſes „freres: on ſait qu'après la victoire de „Coutras, *Henri* IV, au lieu de profi-

„ter

„ter de ſa victoire, courut en Béarn dé-
„poſer ſes lauriers aux pieds de *Coriſande*
„*d'Andoins*, Comteſſe de *Grammont*,
„dont le mari avoit été tué en 1580 au
„ſiege de la Fere. On ſait que cette
„femme généreuſe, que *Montaigne* a cé-
„lébrée, étoit l'ame du parti de *Henri*
„dans les provinces méridionales, &
„qu'elle lui envoya un ſecours de ſix mil-
„le Gaſcons, levés & ſoudoyés par elle:
„on ſait encore qu'elle aſpiroit à ſon lit
„& à ſon trône, & que *Henri* conſulta,
„ſur cette affaire, *Turenne* & *d'Aubi-*
„*gné*. Qui empêchoit donc Mr. *de Vol-*
„*taire* de feindre que la Ducheſſe de
„*Montpenſier*, épriſe du héros, affligée
„de ſon indifférence, enſuite furieuſe
„d'apprendre qu'elle a une rivale, ſoule-
„ve le Ciel & l'Enfer pour venger ſa paſ-
„ſion & ſa beauté mépriſées? la Comteſ-
„ſe de *Grammont* n'a beſoin que de con-
„ſulter ſon cœur pour ſervir ſon amant.
„Elle ſe met à la tête de ſes Vaſſaux: de
„ville en ville elle voit groſſir le nombre
„des Chevaliers qui marchent ſous ſa ban-

„niere. Après bien des fatigues & quel„ques combats, elle arrive à vingt lieues „de la Capitale. Un corps de Ligueurs „s'oppose à son passage. *Henri*, près „de s'emparer de la ville assiégée, trem„ble pour sa maîtresse, est entraîné par „son amour, s'éloigne de Paris avec une „troupe de soldats d'élite, vole au secours „de Madame de *Grammont*, taille en „piece les Ligueurs, mais, à son retour, „trouve son armée chassée des postes „avantageux, & Paris muni de provisions „de guerre & de bouche par le Duc de „Parme. L'amante est désolée, sa riva„le triomphe: le héros n'ose lever les „yeux sur ses braves Capitaines, qui de„puis tant d'années combattent pour lui; „il s'enferme dans sa tente & craint de „se montrer à ses soldats. Il ne peut ai„mer une victoire qui va lui coûter tant „de sang François: il ne peut détester „une faute qui a sauvé celle qu'il adore. „Quelle situation pour un Roi amant & „citoyen! *Mornai* vole au secours de „son ame abattue. *Henri* redoutoit ses

„re-

„regards séveres: il trouve un consola-„teur dans son stoïque ami. La Com-„tesse de *Grammont* est renvoyée. Quels „adieux! Qui ne seroit charmé de les „entendre? Qui ne seroit touché après „les avoir entendus? La Comtesse ap-„prend, dans sa route, que l'attaque des „fauxbourgs de Paris est fixée à la nuit „du jour suivant: elle brûle de partager „les périls de *Henri*, &, trompant son „escorte, elle revient sur ses pas par des „chemins détournés. L'Amazone quitte „tout ce qu'elle avoit conservé des paru-„res de son sexe & de son état. Habil-„lée en soldat, elle joint, à la faveur des „ombres, un escadron de Cavaliers. Les „fauxbourgs sont attaqués: la Comtesse „fait des prodiges de valeur. Dès que „l'aurore eut rendu le jour à l'univers & „des témoins aux grands exploits, *Henri* „apprend ceux d'un Chevalier inconnu. „Il se rend au lieu où se signale ce grand „cœur; il l'admire & le seconde. Mais „son cheval l'emporte dans un gros d'en-„nemis. L'inconnu vole pour le secou-

„rir & le dégager. Sa tête eſt ornée „d'un panache blanc, tel que *Henri* en „porte ſouvent dans les combats. A ce „ſigne, une partie des Ligueurs s'achar- „nent ſur lui & ſe flattent d'avoir le Roi „dans leurs mains. L'amant & l'aman- „te vont être faits priſonniers. Quel „moment! &, s'il étoit bien amené, quel „lecteur ne voleroit à leur défenſe? Ce- „pendant la main de l'inconnu écarte les „ennemis & pare tous les coups qu'on „porte à ſon Roi. Sa voix donne des ai- „les à cette intrépide nobleſſe, qui ac- „court en foule aux doux & fiers accents „de cette voix. *Henri* croit reconnoî- „tre ſa maîtreſſe: mais bientôt il prend „cette idée pour l'illuſion d'un cœur trop „rempli d'elle: le ſon de cette voix re- „tentit ſans ceſſe à ſes oreilles: il veut „l'interroger & ſouvent la parole expire ſur „ſes levres. Soudain elle ſe jette au mi- „lieu des Ligueurs qui s'attroupent au- „tour d'elle. Elle leur vend cher ſa li- „berté & donne aux *Sully*, aux *Cril-* „*lon*, aux *Turenne*, le temps de venir „ſe-

„secourir leur Prince & de le dégager. „Cependant la Duchesse de *Monpensier* „qui, du haut d'une tour, a vu le com„bat & admiré l'inconnu, demande que cet „illustre captif lui soit présenté. Il pa„roît devant elle. En le comblant d'é„loges, elle deploie toutes ses fureurs ja„louses, mais lui fait sentir qu'elle est „ravie qu'il ait sauvé l'ingrat, ce même „ingrat dont elle a canonné l'armée. Elle „lui annonce qu'il est libre. L'inconnu „jette son casque & montre à la Duches„se sa rivale. Quelle scene, si elle étoit „écrite, non par l'auteur de *la Henria„de*, mais par celui d'*Alzire! Henri*, „quoique désespéré de voir sa magnani„me maîtresse au pouvoir des Parisiens, „sent une secrete joie de lui devoir la „vie. Il se dit que l'Europe, en appre„nant ses foiblesses, saura du moins qu'il „brûle pour une héroïne capable de tout „oser. Quels efforts ne fait-il pas pour „la délivrer? Tantôt il porte la flamme „& le fer dans les fauxbourgs; tantôt il „s'empare de tous les passages & défend

»à la Seine de porter les aliments aux »assiégés. La Comtesse tourne son malheur au profit de son Roi; elle fortifie les partisans qu'il a dans Paris, elle »en augmente le nombre. La Duchesse »cabale avec les moines; la Comtesse »gagne les nobles & les soldats: l'une a »pour elle le Clergé, l'autre le Parlement. »La ville se partage en deux factions, qui »se livrent des combats dans toutes les »rues. Le peuple affamé, excité par les »fanatiques, demande à grands cris le »sang de Madame de *Grammont*: elle »est l'auteur de tant de calamités. On »consulte le nonce avant de la livrer à la »populace. L'Esprit Saint répond, par »la voix de *Bellarmin*, que Dieu ne peut »être appaisé que par ce sacrifice. *Potier* »résiste en vain à l'oracle du nouveau »*Calchas*. Le peuple s'obstine & demande la tête de la Comtesse, ou du »pain. Madame de *Grammont* envoie »un de ses confidents à *Henri*, non pour »l'avertir de son danger, mais pour le »détourner de rendre les aliments à la »vil-

„ville affamée: elle ne court aucun péril; „les deux enfants de la Duchesse, qui „vont être enlevés par ceux de son parti, „lui répondront de sa vie. Mais, quand „elle devroit périr, elle ne lui pardon„neroit jamais de l'avoir préférée à sa „gloire; c'est pour lui qu'elle a vécu, elle „saura mourir pour lui, &c.

„Par cette ébauche, assûrément faite „à la hâte, on voit combien il eût été „facile de placer dant ce poëme une in„trigue d'amour, qui, tirée du sujet, en „eût échauffé toute la masse. De quels „traits Mr. *de Voltaire* n'auroit-il pas „peint un Roi toujours brave, toujours „amoureux, s'il avoit daigné faire un „plan? On est surpris de ne pas trouver „dans *la Henriade* un de ces traits qui „caractérisent la nation & les guerres de „la Ligue. On n'y voit point d'intri„gues: cependant les passions du cœur „donnerent alors beaucoup d'activité aux „travers de l'esprit. On y voit même „très-peu d'actions militaires; cepen„dant le Poëte chante des temps où tout

„le corps du Royaume déploya ſes for„ces: *Toto certatum corpore Regni.*"

„Je dois obſerver qu'un des éleves, „un des panégyriſtes de Mr. *de Voltaire* „eſt revenu de cette admiration, qui l'a„vengloit au point de comparer ce même „Chant au quatrieme Livre de *l'Énéide*, „au chef-d'œuvre de l'Antiquité. Sa „*Poétique* eſt un déſaveu tacite & quel„quefois formel de cette *Préface* de *la* „*Henriade* (*), où la reconnoiſſance par„loit plutôt que le goût. Dans ſa *Poé*„*tique*, il veut que les ſituations & les in„cidents s'enchaînent dans l'Épopée com„me

(*) J'ai fait obſerver au commencement de ce *Commentaire*, que cette *Préface*, qui eſt ſous le nom de Mr. *Marmontel*, n'étoit pas de lui, qu'elle étoit de Mr. *de Voltaire*, ſi ſujet à s'admirer, à ſe louer, à s'exalter lui-même par procureur: mais, comme Mr *Marmontel* a eu la foibleſſe d'adopter la *Préface* en queſtion, & de permettre qu'elle parût avec ſon nom à la tête, il s'eſt cru ſans doute obligé, & le Public lui ſait gré du courage qu'il a eu de la déſavouer, en quelque ſorte, dans ſa *Poëtique*.

Note de L'AUTEUR.

„me dans la tragédie; que chaque ſcene „de l'Épopée concoure à l'intérêt géné„ral de l'action; que ce qui la ſuit en dé„pende, & qu'elle dépende de ce qui la „précede; que les morceaux dramatiques „y ſoient fréquents; que le poëte évite „les récits & multiplie les ſcenes; que le „pathétique anime toute l'action, *pag.* „166, 182, &c. N'eſt-ce point là frap„per à mort *la Henriade*, où tout eſt in„cohérent, d'où le dramatique eſt ban„ni, où le pathétique oſe à peine pa„roître.„

Chant X.

Ce n'eſt pas le peuple qui change à l'égard de *Henri* IV: „*Henri* ſeul chan„gea; & dans le vrai, la victoire reſte à „la Ligue, puiſque le héros, en abjurant, „ſubit la condition qu'elle exige. *Mayen„ne*, qui ne *change* pas, & qui ne *ſe* „*ſoumet* qu'après *le changement* de *Hen„ri*, eſt, en un ſens, le vrai héros du poë„me. *Il a pour lui l'honneur du dénoue„ment, & la vérité & St. Louis qui le* „*ſont.*

„*sont*. Quels hommes Mr. *de Voltaire* „a-t-il prétendu intéresser, en dénouant „son intrigue par la conversion de *Henri*? Les François? L'idée seroit petite. „Tous les êtres pensants ne forment qu'une „République; c'est le genre humain, ou „du moins l'Europe savante, qu'un grand „artiste doit avoir en vue. Mais, dans „l'Europe savante, combien d'excellents „Juges en Angleterre, en Allemagne, „dans le fond du Nord? Et un Roi qui „se fait catholique, pour entrer dans une „ville qu'il pouvoit *emporter d'assaut*, „peut-il intéresser tant de nations pro„testantes, que cette conversion scanda„lise, & tant d'autres à qui elle est sus„pecte? Il ne reste donc plus au poëte „que sa propre nation, l'Espagne & l'Ita„lie. Mais, dans sa nation, combien „de non-conformistes dont le jugement „n'est pas à dédaigner, & qui sont cho„qués de ce dénouement? Et, dans tout „le midi de l'Europe, en y joignant la „France, combien de politiques qui le „désapprouvent, comme n'étant pas né„cessai-

„ceſſaire? Car, enfin, Paris pouvoit être „réduit ſans ce changement de religion. „Combien de connoiſſeurs qui jugent que, „ſi ce changement étoit néceſſaire, il ne „l'étoit point dans le poëme, & que, „s'il l'étoit dans le poême, il eſt du moins „mal amené. Combien de dévots mê„mes qui ne trouvent point que les mo„tifs de cette converſion ſoient ſuffiſants! „Combien de philoſophes, qui, regar„dant cette converſion de *Henri* comme „une foibleſſe, ſe récrient de ce que, „parmi tant d'actions de ce Prince, le „poëte a choiſi la plus équivoque! Qu'eſt„ce donc que ce reſte à qui ce dénouement „peut plaire? La populace des lecteurs: „tous les autres jugent que le *Henri* de „Mr. *de Voltaire* eſt mépriſable ou odieux. „En effet, il ne faut pas être bien habile „pour dire: Le héros fait bien de chan„ger de religion pour régner paiſiblement, „ou il fait mal: s'il fait mal, il eſt digne „de mépris. S'il fait bien, pourquoi ne „l'a-t-il pas fait plutôt? Pourquoi a-t-il „verſé tant de ſang inutilement? L'obſta-

„cle

„cle que ce changement fait évanouir, „étoit donc légitime? Mais, s'il étoit „légitime, le nœud étoit donc mal for-„mé? Et le héros eſt digne à la fois de „mépris & de haine pour n'avoir pas fait „ceſſer plutôt cet obſtacle, ſur-tout après „tant d'avis céleſtes ſi propres à le ré-„veiller.

„De plus, quel beſoin le poëte avoit-„il de cette abjuration de *Henri*? Elle ne „lui ouvrit point la porte de la capitale: „Paris ne ſe rendit que huit mois après. „Dès que les ligueurs ſurent qu'il alloit „ſe convertir, les chefs jurerent ſur l'hoſtie, „entre les mains du Légat, de ne le re-„connoître jamais, quoique catholique. „Le lendemain de ſon abjuration, des „moines comploterent contre ſa vie: *Et „ils ſe diſent religieux*, s'écrioit *Hen-„ri IV! L'on m'avoit tant de fois dit „que, me faiſant catholique, toutes ces „mauvaiſes volontés ceſſeroient, & que „M. de Mayenne & ſes parents n'atten-„doient que cela pour me reconnoître: „je commence à lire dans leurs cœurs.*

„Mém.

„Mém. de *Sully*, *pag.* 137, Tom. 1.
„Ces faits, & tant d'autres, devoient en„gager Mr. *de Voltaire* à bannir cet„te abjuration de son poëme: car ce qui „contribua le plus à rendre *Henri* paisible „possesseur du trône, ce fut la division „qu'il fomenta parmi les ligueurs & les „traités particuliers qu'il fit avec les dif„férents chefs. Ainsi, qu'on ne dise „point que ce dénouement vicieux est dans „le sujet même: car, quand il appartien„droit au sujet, il falloit le supprimer. „J'en ai pour garant l'Académie, qui, „*dans ses sentiments sur le Cid*, dit très„bien: Si le poëte est obligé de traiter „une matiere historique, qui renferme „des vérités odieuses, c'est alors qu'il la „doit réduire aux termes de la bienséan„ce, sans avoir égard au vrai, & qu'il „la doit plutôt changer toute entiere, que „de lui laisser rien d'incompatible avec „les regles de son art, lequel, se propo„sant l'idée universelle des choses, les „épure des défauts & des irrégularités „particulieres, que l'histoire, par la sé-

„vé-

„vérité de ſes regles, eſt contrainte d'y „ſouffrir. Mais cette abjuration de *Hen*„*ri* eſt-elle une de ces vérités fâcheuſes „qui aviliſſent un héros? Oui; & j'en ai „pour garant Mr. *de Voltaire* lui-même, „qui dit, dans l'hiſtoire du parlement de „Paris: Des princes d'*Orange*, des *Guſ*„*tave Adolphe*, des *Charles* XII, n'au„roient pas pris le parti de raméner les „eſprits en changeant de religion: il y „auroit eu plus d'héroïſme à être infléxi„ble. Cette condeſcendance coûtoit à „ſon cœur.

„*Rome adopta Bourbon, Rome s'en* „*vit aimée.* Si le Poëte vouloit abſolu„ment parler de la réunion de *Henri* à „l'égliſe Romaine, il pouvoit ſe conten„ter de ce peu de mots, qu'il auroit mê„me dû placer, comme il le fait ici, dans „l'épilogue. Du reſte, nous avons très„peu de romans qui intéreſſent moins „que *la Henriade:* c'eſt que, comme a „très-bien dit le Roi de Pruſſe, dont „j'ai déja rapporté le mot qu'on ne ſau„roit trop répéter, c'eſt que le héros ne

„court

„court aucun péril & n'a que des fous „pour ennemis; c'eſt un bon Prince, „plein de bonnes intentions, mais d'un „caractere foible & d'une dignité factice: „ſon cœur eſt toujours froid. Il n'eſt „jamais dans ces ſituations qui excitent „la terreur, l'admiration, & la pitié. Il „eſt hérétique ſans motifs; il ſe conver„tit ſans néceſſité.

„Voilà pourtant le poëme, dont, s'il „en faut croire quelques enthouſiaſtes, la „France doit s'honorer! Mais, ſi nous „n'avons que *la Henriade* que nous puiſ„ſions oppoſer à l'*Iliade*, à l'*Odiſſée*, à „l'*Énéide*, à la *Pharſale* même, à la „*Jéruſalem délivrée*, au *Paradis Per„du*, &c. il faut prendre notre parti & „convenir, de bonne foi, qu'il n'exiſte „point encore de poëme épique dans no„tre langue. Eh! qui pourra ſe flatter „d'y réuſſir, puiſque Mr. *de Voltaire* y „a échoué, & que le plus beau ſujet qu'on „puiſſe traiter, ne lui a fourni, comme il „l'avoue confidemment à un ami, qu'*un „maigre poëme*, un *poëme* qui, ſelon „lui

„lui, *n'eſt que du fretin* (*): jugement „dont je laiſſe l'appel à quiconque oſera „ſe croire meilleur juge des ouvrages de „Mr. *de Voltaire* que Mr. *de Voltaire* „lui-même. Au reſte, il eſt bon qu'on „ſache que les prôneurs de ce poëte, & „ſur-tout ſes amis les philoſophes, con„viennent aſſez généralement aujourd'hui „que *la Henriade* eſt mal conçue, mal „exécutée, ſouvent mal écrite; qu'elle „eſt dépourvue d'action, de chaleur, de „pathétique, & même de poéſie pro„prement dite. Car, quelques tirades „éparſes çà & là, quelques portraits in„génieuſement tracés, quelques maximes „exprimées avec élégance, ne ſont pas „ce qu'on doit appeller de la vraie poé„ſie, qui conſiſte en grandes fictions, en „reſſorts puiſſants, en deſcriptions ma„gnifiques, en tableaux pleins d'énergie „ou d'agrément, en dramatique intéreſ„ſant. Les adorateurs les plus zélés de „leur *Pupa grand homme*, ont pris le „par-

(*) *Lettres Secretes de Mr. de Voltaire.*
Note de l'Auteur.

„parti d'abandonner sa *Henriade*; ils „n'osent plus la défendre; ils n'y trou-„vent, avec tout le monde, que de l'es-„prit & des morceaux, jamais d'ensemble „ni de génie. Enfin, ils avouent qu'il „n'y a pas de poëme plus aride & plus „ennuyeux.„

Quant à la critique des vers pris un à un, nous ne pourrions en rapporter des morceaux qu'en donnant en même temps des passages assez longs du poëme, ce qui nous feroit sortir des bornes d'un extrait. Cependant pour ne rien laisser à desirer au lecteur sur la maniere dont Mr. de la *Beaumelle* traite son auteur, nous citerons le commencement du récit de *Henri* IV à *Élisabeth*.

Reine, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée:
C'est la religion, dont le zele inhumain
Met à tous les François les armes à la main 1.

„1. *C'est la religion, dont le zele* „*inhumain met à tous les François*, &c. „Cela

„Cela eſt vrai des premieres guerres civi-„les, mais ne l'eſt point des guerres de „la Ligue. C'étoit le zele qui armoit les „ligueurs: c'étoit le ſoin de défendre la „couronne & les loix fontamentales, qui „armoit les royaliſtes & les proteſtants. „Mr. *de Voltaire* le reconnoît plus bas. „Il eſt aiſé de corriger cette contradic-„tion: il ne faut que changer *Met en* „*Mit*.

Je ne décide point entre Geneve & Rome 1:
De quelque nom divin que leur parti les
nomme,

„1. *Je ne décide point entre Geneve* „*& Rome*. *Éliſabeth* dut être bien ſur-„priſe de cette confidence. *Henri* avoit „toujours paſſé pour un proteſtant très-„décidé: il avoit cent fois expoſé ſa vie „pour la défenſe de cette religion; & il „n'en étoit pas! & il ſouffroit qu'un par-„ti l'exclût du trône, ſous prétexte qu'il „en étoit! *Éliſabeth* pouvoit lui dire, „ſans le fâcher, qu'il étoit fou de paſſer „la mer pour lui demander du ſecours „con-

„contre un ennemi dont il pouvoit triom„pher en professant le culte catholique „sans y croire, comme, sans y croire, il „professoit le culte protestant. Elle pou„voit ajouter: *Ah! vous ne deviez point „lâcher cette parole.* Eh! Mr. *de Voltai„re* dit: *J'ai peint* Henri, *d'après plu„sieurs historiens, flottant entre les deux „religions.* 1°. Si l'histoire vous avoit „fourni ce fait, il auroit fallu le rejeter „de votre fable: il n'est propre qu'à ren„dre votre héros odieux: car Paris assié„gé ne lui demandoit que des actes de „catholicité, qui ne devoient pas coûter „à un prince accoutumé à faire, sans per„suasion, des actes de protestantisme. „2°. Ce fait est de votre création. Vous „parlez d'historiens: on vous défie d'en „citer un seul qui représente *Henri flot„tant entre les deux religions.* En un „mot, ce vers est beau; mais il est mal „placé. Mettez-le, pour en bien juger, „dans la bouche du Duc *de Mayenne*, „implorant le secours de *Philippe* II, „pour la défense du parti catholique.

J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur 1:
Et, si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge,
L'un & l'autre parti, cruel également 2,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement 3.

„1. *J'ai vu des deux côtés la fourbe „& la fureur.* Distraction de *Henri.* „Devoit-il présenter son parti sous un „aspect aussi odieux que le parti opposé? „Etoit-il décent qu'un Prince, qui vou„loit intéresser *Elisabeth* aux malheurs de „la France, lui dit: *Nous autres Fran„çois, nous sommes tous de lâches co„quins?* Car voilà la traduction de ce „vers & des suivants.

„2. *L'un & l'autre parti, cruel éga„lement.* Apparemment à la journée de „*St. Barthelemi. Henri* ne pouvoit te„nir ce propos sans folie; *Elisabeth* ne „pouvoit l'entendre sans indignation; &, „pour combler la mesure, l'Auteur l'a

„mis

„mis à la tête d'un épisode, où la pro-„position contraire est démontrée.

„3. *Ainsi que dans le crime, est* „*dans l'aveuglement.* Mr. *de Voltaire* „croit avoir peint *Henri flottant entre* „*les deux religions;* dans ce vers il les „rejette toutes deux. Mais son héros, „pour être déiste, n'en sera pas plus in-„téressant: le déiste & le chrétien lui de-„manderont toujours compte de tant de „sang François qu'il fait répandre sans „nécessité.

Pour moi qui de l'état embrassant la défense.
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance.

„*Pour moi qui de l'état embras-*„*sant la défense.* Voilà donc un parti „armé pour l'état, & *Henri* en contra-„diction avec lui-même.

On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir.

„*On ne m'a jamais vu.* J'aimerois „mieux, *on ne me vit jamais*, à cause „de *laissai.*

Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et ſuivant un faux zele ou l'*intérêt* pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix, que par des homicides!
Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la loi,
Que la Cour des *Valois* eût penſé comme moi!

„*Et périſſe à jamais l'affreuſe politique*, &c. Malgré la particule „conjonctive *Et*, ce vers & les ſuivants „n'ont abſolument aucune liaiſon avec ce „qui précede: car un Prince peut s'éri„ger en Pontife, & néanmoins être to„lérant: temoin *Eliſabeth*, qui ſans dou„te portoit la main à l'encenſoir, puiſ„qu'elle étoit le chef de l'égliſe anglicane, „& qui pourtant ne fut jamais perſécu„trice.

Mais

Mais l'un & l'autre *Guise* ont eu moins de scrupule 1.
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leur *intérêt* de l'*intérêt* des Cieux,
Ont conduit dans le piege un peuple furieux 2,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos Citoyens s'égorger avec zele,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains arguments qu'ils ne comprenoient pas 3.

„1. *Ont eu moins de scrupule.* Le „mot *scrupule* est tout-à-fait impro„pre.

„2. *Ont conduit dans le piege un peu„ple furieux.* *Dans le piege* est trop „foible, & n'est point du ton du reste.

„3. *Pour de vains arguments qu'ils „ne comprenoient pas.* Que Mr. *Hume* „représente les guerres de religion com„me entreprises pour des syllogismes, on „lui pardonne ces travers philosophiques. „Mais que *Henri* tombe dans une telle

Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Étouffa dès long-temps ce mal 1 en sa naissance.
L'orage en vos états à peine étoit formé:
Vos soins l'avoient prévu, vos vertus l'ont calmé 2:
Vous régnez, Londre est libre 3 & vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que, sensible à ces tristes récits 4,
Vous me demanderez quelle étoit *Médicis*.

„1. *Étouffa ce mal.* J'aimerois mieux „*ce monstre.*

„2. *Vos soins l'avoient prévu, vos* „*vertus l'ont calmé.* Ce ne sont pas *les* „*soins qui prévoient: les soins calment.*

„3. *Vous régnez, Londre est libre.* „Le sens vouloit, *tranquille;* la mesure „a demandé *libre, & vos loix florissan-* „*tes; Est* ne peut se rapporter à *flo-* „*rissantes.*

„4. *Peut-être que, sensible à ces* „*tristes récits,* &c. Tous ces vers sont „sans

„ſans poéſie. De plus, tous les récits „de cet épiſode ſont ſans vraiſemblance. „Si *Henri* IV les avoit faits à *Éliſabeth:* „Au fait, lui auroit-elle dit en l'inter„rompant; vous me racontez là des cho„ſes que je ſais mieux que vous & avant „vous. Vous n'étiez qu'un enfant, lorſque „j'entrai dans ces querelles dont vous me „parlez, & que je pris la défenſe du parti „dont vous êtes devenu le Chef. Je con„nois à fond *Médicis:* quand, en qualité de Reine, je n'aurois pas été appli„quée à m'inſtruire du caractere de la ré„gente d'un Royaume ſi voiſin, la re„nommée me l'auroit-elle laiſſé ignorer? „Il n'y a que ſept lieues de Douvre à Ca„lais. D'ailleurs, tout ce que j'ai eu à „démêler avec cette Princeſſe, ne ſuf„fiſoit-il pas pour me la faire connoître? „Au lieu donc de perdre le temps à me „faire confidence de choſes publiques, „employez-le à m'inſtruire de celles qui „n'ont pu venir à ma connoiſſance, ou „que je ne ſais qu'imparfaitement. Il eſt „clair que *Henri* IV, ainſi redreſſé, au-

„roit tourné autrement son récit; il se „seroit attaché à prouver rapidement que „l'objet des *Guises* avoit été constamment „de s'emparer du trône. C'est à ce point „de vue qu'il auroit ramené tous les faits. „Par-là cet épisode seroit devenu inté„ressant & lié au sujet, qui est l'établis„sement des *Bourbons* sur le trône de „France, par l'extinction de la ligue & „des partis. La *St. Barthelemi* n'au„roit dû entrer dans ce tableau que pour „instruire *Élisabeth* des circonstances du „danger que le héros avoit couru. *Henri* „n'auroit détaillé que le fait particulier „& récent de sa réconciliation avec *Hen„ri* III.

Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue :
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue.
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la Cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas, vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connoître

Son

Son époux expirant à la fleur de ſes jours 1,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes enfants, nourri ſous ſa tutelle,
Devint ſon ennemi 2, dès qu'il regna ſans elle.
Ses mains autour du trône, avec confuſion,
Semoient la jalouſie & la diviſion:

„1. *Son époux expirant à la fleur de* „*ſes jours.* *Henri* II mourut à quarante-un ans: eſt-ce là ce qu'on appelle „*mourir à la fleur de ſes jours!*

„2. *Chacun de ſes enfants .... devint ſon ennemi.* Il y a là quelque „choſe de louche: car l'Auteur ſemble „dire que les enfants de *Médicis* devinrent ſes ennemis, au lieu qu'il a voulu „dire que *Médicis* devint l'ennemie de ſes „enfants. Je mettrois, *lui devint odieux.*

Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence 1,
Les *Guiſes* aux *Condés* 2 & la France à la France;
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêts, de rivaux, & d'amis 3:
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe 4,

„1. *Opposant sans relâche avec trop* „*de prudence.* 1°. *Opposant sans,* for„me un son désagréable: 2°. *sans relâ*„*che* est une expression prosaïque: 3°. „l'Auteur, par ces mots *avec trop de* „*prudence,* a voulu dire *avec une politi*„*que trop raffinée:* mais cette politique „étoit si peu prudente, qu'elle produisit „tous les malheurs de l'état.

„2. *Les Guises aux Condés.* Je vou„drois que *Henri* dît un mot du premier „outrage que les *Guises* firent aux *Bour*„*bons,* en faisant condamner par des „commissaires son oncle *Condé* à mourir „sur un échafaud. C'étoit un tableau in„téressant.

„3. *Et changeant d'intérêts, de ri*„*vaux, & d'amis.* J'aimerois mieux *A* „*changer,* parce qu'autrement il faut sous„entendre *toujours.* On dit bien *chan*„*ger d'amis:* mais que signifie *changer* „*de rivaux?*

„4. *Esclave des plaisirs, mais moins* „*qu'ambitieuse.* Ce mauvais vers rap„pelle

„pelle le ridicule portrait que le Cardi-„nal *de Retz* fait d'*Anne d'Autriche* „dans ses *Mémoires*.

Infidelle à sa secte, & superstitieuse 1,
Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus 2,
Les défauts de son Sexe 3, & peu de ses vertus,
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise 4:

„1. *Infidelle à sa secte, & supersti-„tieuse.* L'antithese n'est pas heureuse: „il est très-ordinaire de voir la même „personne *infidelle à sa secte & supersti-„tieuse.*

„2. *Possédant, en un mot, pour „n'en pas dire plus.* Voilà, ce me sem-„ble, un des plus mauvais vers qu'ait „faits Mr. *de Voltaire.*

„3. *Possédant, les défauts de son „sexe.* A-t-on jamais dit *posséder les „défauts?*

„4. *Ce mot m'est échappé, pardon-„nez ma franchise.* Cette expression n'est „ni noble, ni poétique.

Dans ce Sexe, après tout 1, vous n'êtes
point comprise.
L'Auguste *Élisabeth* n'en a que les appas 2.
Le ciel qui vous forma pour régir des états 3,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que
nous sommes 4,
Et l'Europe vous compte au rang 5 des plus
grands hommes.

„1. *Dans ce sexe, après tout*, &c.
„*Après tout* appartient à la conversation
„familiere.

„2. *L'Auguste Élisabeth n'en a que*
„*les appas.* Il n'y a qu'un moment que
„*Henri* étoit un peu petit-Maître, main-
„tenant le voilà courtisan doucereux.
„Ces compliments peuvent plaire à ceux
„qui aiment qu'on leur présente des hé-
„ros aussi petits qu'eux-mêmes; mais
„ils doivent paroître bien extraordinaires
„à ceux qui se rappellent qu'*Élisabeth*
„étoit alors séxagénaire.

„3. *Le ciel qui vous forma pour ré-*
„*gir des états.* Ce vers rime un peu avec
„lui-même.

Fuyez d'un double son le concours odieux.

„4. A

»4. *A tous tant que nous sommes,* »est à peine de la prose noble.

»5. *Et l'Europe vous compte au* »*rang.* J'aimerois mieux, *vous place* »*au rang.*

Déjà *François* second 1, par un sort imprévu 2,
Avoit rejoint son pere, au tombeau descendu:
Foible enfant, qui de *Guise* adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices 3.

»1. *Déjà François second.* Pour»quoi *second?* Apparamment de peur »qu'*Élisabeth* ne confondit ce *François* »avec *François* I. Je ne désespere pas »de voir dans nos poëmes *Louis quator*»*ze.* Mr. *de Voltaire* a déja mis dans »le sien *Louis douze*, & avoit hasardé »dans une édition *Henri quatre.* Ce n'est »pas le plus beau présent dont il ait en»richi la langue de notre poésie.

»2. *Par un sort imprévu.* C'est-à»dire, *par un mal d'oreilles qui l'em*»*porta brusquement.*

»3. *Et*

„3. *Et dont on ignoroit les vertus & „les vices.* L'Auteur entend que ce „Prince n'*eut le temps de montrer ni vi- „ces ni vertus.* La rime empéche trop „ſouvent de dire, non-ſeulement ce „qu'on devroit, mais ce qu'on voudroit „dire.

Charles, plus jeune encore, avoit le nom de Roi:
Médicis regnoit ſeule; on trembloit ſous ſa loi.
D'abord ſa politique aſſurant ſa puiſſance,
Sembloit d'un fils docile éterniſer l'enfance.
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats ſon empire nouveau:
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales.
Dreux, qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux *Montmorenci*, près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel, atteint par une main guerriere,
De cent ans de travaux termina la carriere.

Guiſe

Guise auprès d'Orléans mourut assassiné 1.
Mon pere malheureux, à la cour enchaîné,
Trop foible, & malgré lui servant toujours la Reine,
Traînant dans les affronts sa fortune incertaine,
Et toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs 2.

„1. *Guise auprès d'Orleans mourut* „*assassiné*. Au lieu de ce fait trop sé„chement présenté, il falloit dire en trois „ou quatre vers, que *Guise*, près d'a„néantir les espérances des réformés par „la prise d'Orléans, fut tué par *Poltrot*, „non *auprès*, mais *devant* cette ville, „& que son sang fut la semence de hai„nes encore plus vives.

„2. *Mon pere ... combattit & mou*„*rut pour ses persécuteurs*.. Le bon fils „que *Henri!* Ce caractere est vrai: mais „est-il décent de mettre la satyre du pe„re dans la bouche du fils? Est-ce gar„der les convenances? Il semble que Mr.

„*de*

„*tomber sous la furie.* C'est une re-„marque de Mr. l'Abbé *Lenglet.* Mr. *de* „*Voltaire* s'écrie: *Il n'y a donc point* „*de poësie.* Je lui réponds que nous n'en „connoissons pas de cette espece.

Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon foible bras,
Ne put ni prévenir ni venger son trépas.
Le ciel, qui de mes ans protégeoit la foiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.

„*Ne put ni prévenir ni venger son* „*trépas.* Jusqu'ici cet épisode n'est qu'un „nécrologe: on y voit la mort de *Hen-*„*ri* II, celle de son fils, celle de *Mont-*„*morency*, celle d'*Antoine de Bourbon*, „celle *de Guise*, celle *de Condé.* La „suite n'a pas plus de liaison avec ces „morts, que ces morts n'en ont entr'el-„les. L'épisode doit être un, comme „le poëme; *sit quodvis, simplex dun-*„*taxat & unum.* Ici l'épisode est un „amas de faits isolés, qui, loin d'avoir „un point commun de réunion, n'ont ni „commencement ni fin.

Coligni,

Coligni, de *Condé* le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur 1.
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue 2:
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,

„1. *De moi, de mon parti devint le* „*défenſeur.* Peut-être eſt-ce de ma „part un excès de délicateſſe; mais je „n'aime point *Coligni devint le défenſeur* „*de moi.*

„2. *Je lui dois tout, Madame, il* „*faut que je l'avoue.* Ce vers manque „de nobleſſe. *il faut que je l'avoue* eſt „proſaïque, & ſent l'orgueilleux qui s'hu„milie.

Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſois ſous ſes yeux: & mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentiſſage.
Il m'inſtruiſoit d'exemple au grand art des héros.
Je voyois ce guerrier, blanchi dans les travaux,

Sou-

Soutenant tout le poids 1 de la cause commune,
Et contre *Médicis* & contre la fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites 2,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que *Dunois* ni *Gaston* ne l'ont jamais été 3
Dans le cours triomphant de leur prospérité,

„1. *Soutenant tout le poids.* Il semble que le mot *seul* manque à ce dernier „vers: je le changerois ainsi: *Portant „seul tout le poids.*

„2. *Savant dans les combats, savant „dans les retraites.* La répétition du mot „*savant* ralentit la marche du vers. J'ai„merois mieux *hardi* dans les combats. „Cette épithete caractérise *Coligni;* il en„gagea, sans canon, la bataille de Dreux, „s'empara de ceux de l'armée ennemie, „& les tourna contr'elle.

„3. *Que Dunois ni Gaston ne l'ont „jamais été.* *Dunois* est fort connu; „mais

„mais *Gaſton* ne l'eſt gueres: c'eſt appa„remment *Gaſton de Foix;* il falloit une „note, & pour *Éliſabeth* & pour le lec„teur.

Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis, qui voyoit nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avoit cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.
La cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix! juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte!
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
Ciel faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins!

„*Voulut, ſans plus tenter des ef*„*forts inutiles*. N'y a-t-il pas dans ce „vers

„vers une faute contre la langue? Ne fau-
„droit-il pas *d'efforts*, au lieu *des ef-*
„*forts*? *Sans* fait le même office que la
„négation, & je ne vois pas que le mot
„*plus* y change rien. Cependant je ne
„décide point: c'eſt un doute que je pro-
„poſe.

AR-

ARTICLE TIRÉ DU DICTIONNAIRE DE MR. SULZER.

Connoisseur.

En fait de beaux arts ce titre est dû à celui qui est en état de juger du mérite intrinseque de l'ouvrage de l'art, & d'apprécier ses différents degrés de perfection. Le connoisseur tient le milieu entre l'artiste & l'amateur. Celui-là doit posséder le méchanisme de l'art, & savoir en adapter les productions au but qu'il se propose. Celui-ci ne fait que sentir l'effet de cette production, qui lui plait, & excite en lui le desir d'en jouir. L'artiste, le connoisseur, & l'amateur jugent tous trois de l'ouvrage de l'art, mais d'une maniere bien différente. L'artiste, s'il n'est pas connoisseur, & il ne l'est pas toujours, ne voit dans son art que le méchanisme, & n'imagine rien

rien au delà; il juge si un autre a rendu bien ou mal, heureusement ou malheureusement ce qu'il vouloit rendre, & jusqu'à quel point il a observé les regles de son art. Le connoisseur juge même de ce qui est hors de l'art; du goût de l'artiste dans le choix des choses; de son discernement sur le mérite de la chose; de son génie pour l'invention: il compare l'ouvrage tel qu'il est, avec ce qu'il devroit être, pour décider jusqu'à quel point il approche de la perfection; il connoît ce qui est bien, & ce qui est défectueux; & il sait démontrer la justesse de son jugement sur tous ces points. L'amateur juge simplement sur l'impression qu'il reçoit: il se laisse aller au sentiment qu'il éprouve; loue ce qui lui plait; condamne ce qui lui déplait, sans pouvoir rendre raison de son jugement. L'amateur est promptement & vivement affecté par les productions de l'art; le connoisseur ne l'est qu'après avoir épuré son goût par l'étude & par un long exercice, & après

avoir

avoir examiné dans la nature les objets que l'art lui retrace; mais l'exercice ſeul enſeigne l'art à l'artiſte.

Pour mériter le titre de connoiſſeur, il ne faut pas moins que les qualités que nous venons de décrire. Il eſt vrai qu'on le donne à ceux qui ont une connoiſſance hiſtorique aſſez étendue de l'art & de ce qu'il a produit; qui connoiſſent la maniere des maîtres; qui ſavent l'hiſtoire de tous les chefs-d'œuvre; qui parlent des regles d'un art dans les termes qui lui ſont propres. Mais tout cela n'eſt pas encore l'eſſentiel de la ſcience du connoiſſeur. Elle ſe fonde ſur une intelligence juſte de l'eſſence, & ſur-tout du but de l'art; outre cela, le connoiſſeur juge du mérite d'une invention, il voit juſqu'à quel point elle peut-être précieuſe & utile, & ſi elle convient au temps & au lieu; il ne regarde aucun ouvrage comme l'objet d'un goût paſſager, mais comme une choſe qui doit tendre à un certain but, & il juge de là, juſqu'où elle peut & doit produire ſon effet. Il connoît le goût

des temps & des peuples différents, les divers degrés de leurs progrès, & il y distingue au juste ce qui appartient au sentiment commun & naturel, & ce qui vient des mœurs anciennes & des changements arrivés dans la façon de penser. Par conséquent il doit connoître les hommes & les mœurs. Son goût est sûr & réfléchi; c'est pourquoi il saisit tant de différentes sortes de beautés & leurs divers degrés; il ne les juge pas toutes de la même maniere; il ne nomme pas laid ce qu'il trouve de moins beau; si la destination d'un ouvrage veut que ce qu'il doit avoir de beau, conserve un air brut, il ne le rejette pas, parce qu'il n'a pas ce fini & ce poli qu'exige l'amateur. Les fautes contre le méchanisme de l'art lui paroissent des imperfections; mais elles ne lui font pas dédaigner le plus grand mérite de l'ouvrage. Il ne pense pas qu'il suffise, pour produire un chef-d'œuvre, de suivre servilement les regles du méchanisme, parce qu'il fait plus d'attention au génie & à la force de l'imagina-

nation. Ses jugements font toujours positifs, parce qu'il ne loue ni ne blâme l'effet en général, mais qu'il diftingue en particulier chaque genre de perfections ou de défauts.

On demande ici jufqu'à quel point l'artifte, le connoiffeur, & l'amateur peuvent juger des productions de l'art; & fur-tout lequel des trois en eft le juge le plus compétent.

Il paroît naturel & raifonnable de penfer, qu'à tous égards, l'artifte doit l'emporter; & cependant celà fouffre une reftriction confidérable. Celui qui s'eft fouvent entretenu avec les artiftes, aura fûrement obfervé qu'ils font rarement exempts de certains prejugés qui les rendent juges partiaux. On peut appliquer aux autres artiftes, l'obfervation que *Webb* a faite fur les peintres. „J'ai „rarement rencontré de peintre, dit-il, „qui ne fût l'admirateur fecret d'un „école particuliere, & qui n'eût un „goût de préférence pour une maniere „plutôt que pour une autre. Rarement

„parviennent-ils, comme l'amateur & le „connoiſſeur, à s'attacher à la beauté „naturelle, ſans aucune prédilection pour „la main d'œuvre, & à ſe défaire de tout „préjugé. Car les difficultés qu'ils trou„vent dans la pratique de l'art, les at„tachent au méchaniſme; & l'amour „propre les porte à admirer ſur-tout les „coups de pinceaux qui approchent le „plus de leur maniere." (*)

Il faut tant de choſes pour arriver à la perfection par la pratique, qu'un artiſte eſt obligé d'y apporter toute ſon attention, s'il n'eſt pas doué d'un génie heureux & vaſte. Cette grande attention épuiſe ſes forces; il ne lui en reſte pas aſſez pour méditer, comme le connoiſſeur, ſur ce beau qui n'eſt pas dans l'art, ou qui en eſt indépendant. Comme chaqu'un, pour juger d'une choſe, s'attache principalement à ce qui eſt le plus à ſa por-

(*) *Webb's* Inquiry into the Beauties of Painting. Dial. II. a la fin.

Note de l'AUTEUR.

portée, de même un artiste, pour juger d'un chef-d'œuvre, regarde principalement à ce qui est art, & souvent il s'en tient à une seule partie de l'art. Ainsi on voit des peintres qui jugent du prix d'un portrait sur le coloris, d'autres sur le dessein; des compositeurs qui n'écoutent que l'harmonie & d'autres qui ne sont attentifs qu'à la beauté du chant. De là vient que parmi les poëtes, les uns donnent le prix à la poésie la plus harmonieuse, & d'autres à celle où il regne le plus de génie.

Ces observations sont justes, & puisées dans l'expérience; elles prouvent clairement, qu'un bon artiste n'est pas toujours un bon juge d'un chef-d'œuvre. Un ouvrage peut être parfait dans une partie de l'art, & n'être pas d'un grand prix. De là vient la diversité de jugement parmi les artistes.

Il est certain qu'un ouvrage n'est jamais parfait lorsqu'un artiste habile lui trouve des défauts, cependant il peut être d'un grand prix, & il peut-être sans

mérite, quoique tous les artistes ensemble, en qualité d'artistes, n'y trouvent rien à redire. On voit des tableaux qui plaisent à tous ceux qui n'ont que peu de goût, quoique celui qui a raffiné sur les proportions & sur la peinture, s'apperçoive que le dessein & le coloris sont très-défectueux; on voit des poëmes qui ne sont lus que des poëtes, parce qu'ils n'ont d'autre mérite que celui de l'art; souvent encore on voit des compositeurs écouter avec ravissement une musique qui ne touche qu'eux seuls (*).

Si nous recevons comme certain ce qui a été prouvé ailleurs, c'est à dire, que

(*) Cette remarque est très-juste; mais elle convient sur-tout à la musique, parce que peu à peu on l'a, dirai-je remplie ou défigurée par des beautés de convention, plus que les autres beaux arts. Les Musiciens qui passoient par Padoue, s'empressoient de se faire entendre au célebre *Tartini*, qui leur disoit souvent „cela „est beau, mais cela ne dit rien là"; & il se touchoit le cœur.

Note du Journaliste.

que ce qui fait proprement le mérite des ouvrages de l'art, est hors de l'art, nous pouvons assurer que lorsque l'artiste n'a pas les connoissances du connoisseur, il n'est pas un juge compétent des chefs-d'œuvre de son art.

Voulez-vous savoir si un ouvrage est fait selon les regles? Adressez-vous à l'artiste. Voulez-vous savoir si un ouvrage destiné à un usage public ou particulier est estimable & répond au but de l'art? Demandez-le au connoisseur; mais n'interrogez jamais personne pour savoir si un ouvrage doit vous plaire ou vous déplaire; jugez-en d'après l'impression qu'il fait sur vous.

La question, jusqu'où chacun est en droit & en état de juger des productions de l'art est ancienne, & *Cicéron* en parle en plusieurs endroits. On sait jusqu'où *Apelles* permit à un homme du commun de juger de son tableau La chose se réduit à des axiomes fort simples, & on peut la décider entiérement.

Pour cet effet il faut reprendre le raisonnement d'un peu loin; mais on le peut sans beaucoup de difficulté. Chaque objet distinct qui fixe notre attention, affecte notre sensibilité, ou occupe notre imagination. Le premier effet s'opere d'une maniere machinale, qui nous est ordinairement inconnue: nous sentons une impression agréable ou désagréable. Le second s'apperçoit de deux façons différentes: ou nous tâchons de concevoir la chose clairement, ou nous en jugeons. Tous ces effets sont souvent produits à la fois, en sorte que nous ne les distinguons pas. C'est pourquoi il arrive souvent que nous parlons d'une maniere indéterminée des objets qui se présentent, & que nous exprimons les sensations comme les jugements. Au lieu de dire qu'une chose nous plait ou nous déplait, nous disons qu'elle est belle, parfaite, bonne, ou qu'elle est imparfaite ou laide. Souvent une chose nous plait ou nous déplait, non par elle-même, mais plutôt par la peine qu'on s'est donnée, avec ou sans succès, pour la con-

connoître; cette peine cause toujours quelque plaisir ou quelque déplaisir. Nous attribuons même souvent cet effet à l'objet, tandis que la source en est en nous-mêmes.

Ainsi il faut nécessairement qu'il regne une grande confusion dans nos discours & dans nos jugements. Mais la critique ne manque pas de chemins pour sortir de ce labyrinthe. Il faut seulement bien distinguer trois choses. 1. L'impression du plaisir ou du déplaisir que nous éprouvons sans que, de notre côté, nous y mettions ni peine ni effort. 2. La sensation agréable ou désagréable qui vient du succès ou de l'inutilité des efforts que nous avons faits, pour acquérir une idée claire de l'objet. 3. Le jugement sur la maniere dont la chose existe, sur ses perfections ou ses défauts, sur son utilité ou son inutilité. La premiere, comme on l'a déjà remarqué, est tout à fait machinale, comme le goût dans le manger; cette impression vient de la chose, eu égard à la maniere dont notre

imagination nous la repréſente, ſoit que nous la connoiſſions ou ne la connoiſſions pas. La ſeconde impreſſion eſt produite par les efforts que nous faiſons pour connoître la choſe, parce que cet effet eſt le fruit de ces efforts. Le jugement n'eſt que la comparaiſon d'un objet avec l'idée que nous en avons, par laquelle nous découvrons s'il eſt au deſſus ou au deſſous de cette idée.

Si l'on nous demande quel eſt le meilleur juge du mérite des productions du goût ou des beaux arts, pour ſuivre l'idée que cette queſtion renferme, il faut la diviſer en trois autres. 1. Doit-on plus ſe fier à celui qui approuve ou condamne une choſe ſur l'impreſſion machinale qu'il en reçoit? 2. Doit-on faire plus de cas du jugement de celui qui prononce ſur le mérite d'un objet d'après la ſeconde eſpece d'impreſſion? 3. Qui eſt le juge le plus ſûr des perfections ou des défauts d'un ouvrage, quand il faut prononcer ſur la comparaiſon qu'on en fait avec l'image, ou le modele idéal qu'on s'en forme?

On

On répond à la premiere de ces questions: tout homme qui a donné une attention convenable à un ouvrage, & qui a assez de jugement pour être sûr de ses propres sensations, doit être écouté. Si nous n'accusons pas la nature d'une inconstance dont elle n'est certainement pas coupable, nous devons concevoir que les sensations ne varient point chez les personnes qui sont encore telles que la nature les a formées, & qui, par l'habitude & les mœurs, n'ont encore contracté aucun goût de préférence; tout leurs jugements (si l'on peut appeller jugement une impression qui nous affecte d'une maniere agréable ou désagréable) sont justes: mais la coutume, & les mœurs font bien changer les choses. Les sens d'un homme sont encore simples & peu exercés; un autre a déjà fortifié sa faculté de sentir par un long exercice. Le second trouve agréable ce qui ne fait aucune impression sur le premier; & ce qui paroit bien à celui-ci, est encore brut & dur aux yeux de l'autre. Ce n'est pas

que la ſource de leurs ſenſations ſoit différente; car le plus fin connoiſſeur eût, avant d'avoir acquis des lumieres, jugé tout comme celui dont le goût n'eſt pas encore exercé; mais c'eſt que chacun trouve agréable ce qui eſt à ſa portée.

On peut donc demander ici, non qui juge le mieux, mais qui a le goût le plus fin. L'homme du commun, peu délicat dans ſes plaiſirs, applaudit une comédie où il trouve des plaiſanteries & des plaiſirs groſſiers: le meilleur connoiſſeur les louoit auſſi autrefois, mais, ſon goût s'étant épuré, il s'attend à des plaiſanteries plus délicates & à des plaiſirs plus décents. L'un a donc raiſon de louer la bonne comédie, & l'autre celle qui eſt moins épurée. Mais le juge de l'art doit avoir égard au ſpectateur. Il peut louer la plus groſſiere comédie, quand elle eſt faite pour des ſpectateurs groſſiers, & la bonne, lorſqu'elle eſt deſtinée à des ſpectateurs d'un goût délicat. Quoique la ſenſation du plaiſir dont on parle ici, ſoit machinale, le jugement

du

du connoiſſeur doit être réfléchi; ce n'eſt pas ce qui lui plaît ou déplaît machinalement, qu'il doit louer; mais ce qui eſt à la portée du tact de ceux pour qui l'ouvrage eſt fait.

Nous autres Européens dirons-nous que l'Aſiatique ne ſent rien, parce que nous trouvons ſa muſique ſans harmonie & barbare? Point du tout; nous devons croire ſur ſa parole qu'elle lui plaît; elle feroit la même impreſſion ſur nous, ſi notre goût n'étoit pas plus exercé que celui des peuples d'Aſie. Mais nous pourrions nous moquer de celui qui prétendroit nous amuſer avec une muſique dans laquelle on n'auroit obſervé aucune regle de l'harmonie; comme nous aurions raiſon de dire que celui qui voudroit toucher un peuple ignorant avec une muſique bien compoſée & bien harmonieuſe, auroit perdu le jugement.

La ſeconde queſtion regarde le plaiſir que l'on goûte quand, après une certaine application d'eſprit, on connoît clairement ce qui étoit auparavant obſ

cur

cur pour nous, & dont nous n'avions qu'une idée confuſe. Le but immédiat des beaux arts n'eſt pas de donner des connoiſſances claires; mais ces connoiſſances étant une jouiſſance agréable, elles ſont auſſi un objet peu éloigné des beaux arts. Bien ſouvent une grande partie du plaiſir que nous procurent les productions de l'art, vient des efforts que nous avons faits pour connoître ce qui étoit obſcur pour nous. Nous louons l'orateur qui nous parle avec clarté d'une choſe embrouillée, & le poëte qui développe clairement un ſujet embarraſſé, & qui fait que chaque cauſe produit enfin ſon effet naturel. On trouve dans les arts une foule de beautés de cette eſpece. On voit donc encore ici qui eſt celui qui peut juger le mieux.

Il y a, peut-être, des hommes qui ne connoiſſent pas ce plaiſir, parce qu'ils ne ſentent point la peine qu'il faut prendre pour parvenir à cette connoiſſance éclairée; ils ne peuvent donc pas être juges ſur ce point. On peut dire ſur-

tout

tout que les plus grands génies s'efforcent pour la plûpart de voir les choses clairement. Ces efforts sont autant la suite d'une impulsion innée, que de la longue application que les personnes douées de beaucoup de génie donnent aux sciences. Un génie vaste & philosophique, quoique son goût ne soit pas encore bien exercé dans la connoissance des beaux arts, peut très-bien juger s'il régne dans un ouvrage un ordre qui répande sur le total un certain degré de clarté; si un sujet embarrassé est bien développé; si un fait est raconté clairement; si une description est bien arrangée & précise; si un portrait, une comparaison, une métaphore est juste & présentée d'une maniere satisfaisante; si un discours est solide; il répondra encore comme il faut à plusieurs autres questions de cette nature.

Mais il n'appartient qu'à l'artiste & au connoisseur de jouir dans toute son étendue de la satisfaction attachée à la connoissance claire, & à la faculté de juger

du

du mérite d'un ouvrage: le plaisir qui résulte de cette connoissance claire, dépend de la considération des regles de l'art. L'étude approfondie de chaque art suppose une science qui met le juge en état de distinguer, sans se tromper, la perfection d'un ouvrage. Le compositeur remarque, en écoutant de la musique, jusqu'à quel point on a observé chaque regle de l'art dans la composition de l'harmonie; un peintre qui possede la théorie de son art, en considérant dans un tableau un paysage très-bien exécuté, a devant les yeux tout à la fois toutes les regles de la perspective dans leurs différents rapports, & il voit si elles s'accordent avec l'ouvrage. Ce plaisir est bien souvent le seul que l'art procure à l'artiste, & au juge. Souvent ils goûtent des productions qui manquent du côté du génie & de l'intérieur. S'il suffit de savoir raisonner sur ce genre de perfections, ils sont les seuls juges.

Il reste encore la troisieme question, qui regarde autant le jugement sur tous

les

les genres d'ouvrages que sur une partie. Dans presque toutes les productions des arts, le principal consiste à bien peindre & retracer la nature. La poésie peint le caractere de l'homme, ses vertus & ses vices; la parole exprime les passions & les sensations; c'est aussi ce que fait la musique; tout l'art du dessein est d'imiter. Il paroît que ces imitations seroient parfaites si on pouvoit les prendre pour la nature même. Qui doit être juge en cela? La réponse est facile. Celui seulement qui se fait une juste & vive idée des modeles; & qui comprend bien en même temps les impressions que chaqu'art peut produire. La connoissance de l'art n'entre presque pour rien là dedans. Sans connoître une note, sans savoir une seule regle de l'harmonie, il est facile de juger si ce qu'on entend, rend au naturel le langage d'une passion. Et sans savoir dessiner, celui qui a une idée vive des physionomies, des figures, & des visages parlants, est sans contredit un juge compétent des personnages représentés dans les ta-

tableaux d'hiſtoire: ainſi celui qui connoit les hommes, eſt un bon juge de la poéſie; du moins de la partie qui peint les hommes & ce qui tient à l'humanité. Les meilleurs juges en ce point ſont les cerveaux dans leſquels regne la lumiere la plus pure. Ce n'eſt pas toujours le cas des artiſtes, qui fort ſouvent ſont aveuglés par un trop grand éclat. Leurs peintures ſont très-vives; mais elles ne ſont pas toujours juſtes & claires.

Il eſt eſſentiel de s'appliquer à chaque art en particulier; car ils ont chacun une expreſſion propre. On peut avoir une idée claire & poſitive de tout ce qui appartient à l'humanité, & n'être pas en état de juger un poëte, ſi l'on n'eſt pas bien familiariſé avec ſa maniere de parler, avec les expreſſions qui lui ſont propres, avec ſon ton, & avec la tournure de ſes ouvrages. Il faut obſerver la même choſe à l'égard des autres arts: celui qui n'a point remarqué comment on deſſine, & qui n'a jamais exercé ſes yeux ſur le deſſein & la peinture, ne peut

pas

pas bien parler de l'art de dessiner & de peindre. Pour juger en toute sûreté de la partie d'un ouvrage dont le modele est dans notre imagination, il faut joindre aux qualités dont on a déjà parlé, une connoissance suffisante de l'art; & cette connoissance s'acquiert par l'examen fréquent des ouvrages de l'art. Quoique chaque homme de génie puisse être un bon juge en ce point, le connoisseur philosophe doit être préféré.

Peut-être reste-t-il encore à satisfaire à la question la plus importante. Quest-ce qu'il faut pour juger du mérite, ou de la valeur intrinseque & de la perfection de tout un ouvrage? D'abord il faut poser le fondement sur lequel ce jugement doit être appuyé; on en a parlé dans un autre article (*). On fera attention ici que chaque ouvrage de l'art doit avoir un but. Il faut que ce but paroisse dans la maniere dont l'ouvrage est exécuté. Si cela est, on a le plan sur

(*) V. Ouvrage de l'art.

Note de l'Auteur.

fur lequel il faut juger du tout; celui qui jugera le mieux, sera celui qui aura le mieux compris le plan & l'ouvrage même. Si le plan nous manque, nous ne pouvons en général point assigner de place à l'ouvrage. Quel est l'homme de bon sens qui voudroit décider si un certain instrument est bon, tandis qu'il en ignore l'usage? Si nous voyions un bâtiment d'une espece absolument inconnue, en général nous pourrions juger s'il est exécuté avec habileté & bon goût, si les parties sont bien liées, si l'ensemble présente un coup-d'œil agréable, s'il a de la solidité; mais nous ne pourrions sûrement pas dire si, eu égard à la destination & à l'ordonnance, l'architecte s'est conduit en habile homme ou en ignorant. Nous ne savons pas quel bâtiment il a construit.

Il y a quantité d'amateurs qui perdent tout à fait de vue ce principe simple & clair. Il arrive de là qu'ils louent ou condamnent au hazard, ou qu'ils se trouvent dans l'inutile embarras de chercher quel-

quelqu'un qui guide leur jugement; comme s'il falloit une ſcience particuliere pour juger du mérite des ouvrages de l'art. Cette idée fait que, quand ces amateurs parlent d'après quelqu'un à qui ils donnent mal à propos le titre de connoiſſeur, ils approuvent ou critiquent d'une maniere decidée, mais ſans aucun fondement. C'eſt à quoi il faut attribuer la bonne ou mauvaiſe réputation ſi peu méritée de tant d'artiſtes.

Il n'eſt pas difficile de ſavoir dans chaque art, ce que chaque eſpece d'ouvrage doit être. Eſt-il difficile de comprendre qu'un tableau hiſtorique doit repréſenter des hommes qui agiſſent dans un ſujet intéreſſant, ou qui ſont raſſemblés par un événement remarquable: que le devoir du peintre eſt de faire en ſorte que le viſage, la ſituation, l'attitude de chaque perſonnage du tableau, ſoient bons, animés & expreſſifs? Si on a l'idée d'un tel ſujet, notre imagination nous repréſente l'effet des paſſions ſur la phyſionomie, l'attitude, la ſituation; il n'en faut

faut pas d'avantage pour juger ſainement de l'ouvrage. Ne ſentons-nous pas aiſément que chaque piece de muſique doit, par le moyen des ſons, exciter dans notre cœur quelque paſſion, ou pénétrer notre ame d'un certain ſentiment?

Il n'eſt même pas difficile de juger des ouvrages dramatiques, dont les juges de l'art parlent d'un ton ſi myſtérieux. Qu'on ſe diſe ſeulement d'abord qu'une piece de théatre doit repréſenter une action intéreſſante, & nous montrer, auſſi au naturel que ſi la choſe étoit réelle, la ſituation des perſonnages qui y ont part; & que les acteurs doivent paroître, non des gens qui jouent un rôle étudié, mais des perſonnes qui agiſſent réellement. Quel homme de bon ſens craindra de dire ſi un ſpectacle lui a effectivement montré ce qu'il vouloit voir? Quelle ſcience faut-il avoir pour décider ſi une action eſt intéreſſante & naturelle; ſi cet homme qu'on nous dépeint comme un glorieux, ou comme un fripon, ou comme un jaloux, eſt réellement tel?

Il

Il n'eſt donc pas d'une néceſſité abſolue que l'amateur ſe fatigue à étudier les regles de l'art, mais il eſt indiſpenſable qu'il acquiere une connoiſſance juſte & nette de la nature, & du but qu'on ſe propoſe dans chaque eſpece d'ouvrage. Avec cette connoiſſance, il peut, ſans poſſéder la théorie de l'art, juger du mérite eſſentiel de ſes productions. *Rouſſeau* poſe un principe tout à fait ſimple, par lequel on peut juger facilement des livres deſtinés à la culture de l'eſprit, & qu'on peut appliquer aux ouvrages de l'art qui ont pour but l'utilité publique. „De „mon côté, fait-il dire à quelqu'un, je „n'ai point d'autre regle pour juger d'un „ouvrage, que de faire attention à l'ef„fet que ſa lecture produit dans mon eſ„prit; & je ne peux concevoir quel mé„rite peut avoir un livre qui ne porte „pas le lecteur au bien (*)„ Sur ce principe

(*) Nouvelle *Héloïſe* T. I. Lett. 18.

Note de l'Auteur.

cipe il eſt aiſé de juger ſolidement d'un livre.

Il ſeroit auſſi facile de juger des productions des arts, ſi ceux qui en ſont juges, & ceux qui publient des écrits périodiques, dans la vue d'indiquer aux lecteurs le vrai chemin qui peut les conduire à juger par eux-mêmes, inféroient de temps en temps dans leurs feuilles les jugements portés ſur les ouvrages de goût, au lieu de s'arrêter à des détails myſtérieux des regles de l'art, incompréhenſibles au commun des lecteurs. Il ſuffiroit d'expoſer à chaque occaſion la vraie & ſimple théorie de l'art en général, & de chacune de ſes branches en particulier, d'en juger, de préſenter la critique dans toute ſa ſimplicité, & de la borner aux connoiſſances populaires.

On laiſſeroit aux artiſtes & aux juges des arts à juger des myſteres & des regles de l'art, & on s'en tiendroit à l'effet que produiſent ſes productions ſur les eſprits raiſonnables & éclairés. Qu'importe de ſavoir ſi un habit eſt fait dans les

les regles, lorſqu'il eſt commode & qu'il va bien; ou la maniere dont un plat eſt apprêté, lorſqu'on le trouve bon & qu'il eſt facile à digérer? On s'appliqueroit d'abord en général à prendre une idée juſte & claire, & on ſe garderoit de prononcer ſur les qualités d'une choſe avant de ſavoir ce qu'elle doit être poſitivément. Quand l'amateur a une fois ſaiſi l'idée fondamentale de l'ouvrage de l'art, il s'exerce avec application par la jouiſſance. Par là ſon goût s'épure de plus en plus, & celui qui n'étoit que ſimple amateur, devient enfin connoiſſeur. On ſuppoſe qu'on introduiſe un ſpectacle dramatique chez un peuple encore agreſte, & qu'un connoiſſeur entreprenne en même temps de former peu à peu le goût de ce peuple à ce genre de ſpectacle. Si ce connoiſſeur eſt aſſez habile, il ſe contentera d'abord de rendre ce peuple attentif aux premieres idées de l'art dramatique. Il leur dira qu'il faut juger des perſonnages qui repréſentent ſur la ſcene, de l'action qu'ils re-

présentent & de leur situation, comme l'on juge des hommes, des actions, & des circonstances qu'on voit dans la nature; que dans ces fictions on doit blâmer les caracteres & les manieres d'agir qui sont contre nature, ceux qui parlent d'une maniere révoltante, & agissent comme aucun homme n'agit. Il n'a pas besoin d'examiner si les mœurs sont délicates, si la plaisanterie est spirituelle, si les sentiments sont encore grossiers, ou déjà épurés; ni de faire d'autres remarques semblables. Peu à peu cela viendra de soi-même. Dès que l'homme est une fois sur le vrai chemin du bon goût & du discernement, il va plus loin sans secours; mais quand par son fort attachement à des regles dictées par les préjugés, ils s'est écarté du bon chemin, ou qu'il s'est rendu ce chemin difficile par la lecture d'une foule d'écrits incompréhensibles, il lui est très-difficile de retourner en arriere, & de parvenir à son but.

THREE TREATISES; THE FIRST CONCERNING ART; THE SECOND CONCERNING MUSIC, PAINTING, AND POETRY; THE THIRD CONCERNING HAPPINESS. By JAMES HARRIS ESQ. The third edition revised and corrected. London, printed for JOHN NOURSE and PAUL VAILLANT, 1772.

C'est à dire:

TROIS TRAITÉS; LE PREMIER SUR L'ART; LE SECOND SUR LA MUSIQUE, LA PEINTURE, ET LA POÉSIE; ET LE TROISIEME SUR LE BONHEUR. Par JACQUES HARRIS, Écuyer. Troisieme édition revue & corrigée. A Londres, chez J. NOURSE & P. VAILLANT, 1772. Un Volume in 8vo de 377 pages, sans la table des matieres.

Un temps a été, & ce temps n'a que trop duré pour les progrès des sciences, où l'on regardoit les moindres

 mots

mots des anciens comme des oracles infaillibles. On étudioit avec ſoin les auteurs qui avoient fait la gloire d'Athenes & de Rome; on apprenoit par cœur leurs penſées, & on ne penſoit point. *Galilée* en Italie, *Deſcartes* en France, *Bacon* en Angleterre montrerent qu'on pouvoit découvrir des vérités importantes que les anciens avoient ignorées, & bientôt les hommes, oubliant le

medio tutiſſimus ibis,

condamnerent, au moins dans quelques pays, les écrits de la docte antiquité à pourrir dans la pouſſiere des bibliotheques, ſe piquerent d'être penſeurs, & ſe firent un point d'honneur d'être ignorants. Envain *Malebranche*, qui exhortoit avec tant de force les hommes à faire uſage de leur eſprit, à penſer par eux mêmes, les avertiſſoit-il „qu'il eſt très„utile de lire, quand on médite ce qu'on „lit; quand on tâche de trouver par quel„que effort d'eſprit la réſolution des queſ„tions que l'on voit dans les titres des „chapitres, avant même que de commen-

„cer

„cer à les lire; quand on arrange & quand „on confere les idées des choses les unes „avec les autres:„ Envain *Leibnitz*, qui avoue tenir des anciens presque toute sa Philosophie, montra par son exemple aux beaux esprits de son temps qu'on pouvoit & qu'on devoit réunir l'érudition & le talent de l'invention; presque tous les gens de lettres continuerent, non à vouloir passer pour ignorants, comme quelques Orateurs dont parle *Cicéron*, mais à l'être effectivement. Enfin on commence à revenir à ce milieu dont on n'auroit jamais dû se départir. On commence à sentir qu'un seul homme ne peut pas tout inventer; qu'il est ridicule d'imaginer soi-même péniblement ce qu'on peut aisément apprendre d'un autre; & plus encore de s'exposer à donner de bonne foi pour nouvellement inventé ce qui est connu depuis long-temps, & de se mettre dans le cas de dire avec un Littérateur du siecle passé; *pereant qui ante nos nostra dixerunt.* On recommence donc à étudier les anciens, non pour

adopter toutes leurs pensées, mais pour embrasser les vérités qu'ils ont apperçues, & pour éviter les erreurs dans lesquelles ils sont tombés.

Parmi les savants qui ont pris ce sage parti, un des plus distingués est sans contredit Mr. *Harris*. Il nous a donné trois ouvrages différents qui ne sont pas aussi connus en deçà de la mer qu'ils le méritent. C'est pourquoi nous nous proposons d'en rendre un compte détaillé, en attendant que quelque Libraire veuille en publier la traduction que prépare sous nos yeux un homme de lettres capable à tous égards de la bien exécuter.

Nous commençons par celui dont nous venons de donner le titre, parce qu'il est le premier que son Auteur ait publié, & qu'il le cite dans les productions dont il a depuis enrichi la république des lettres.

Le premier & le dernier de ces traités sont des dialogues dans le goût des dialogues de *Socrate* & de *Platon*: le second est un discours. Tous trois sont enrichis de notes savantes, dans lesquelles

Mr.

Mr. *Harris* semble n'avoir eu pour but que de rendre à chacun ce qui lui est dû, & de faire voir que le bon sens est de tous les temps. Mr. *Harris* dit lui-même dans un court avertissement, qu'il a eu dessein de donner quelque poids à ses assertions par l'autorité des anciens, & sur-tout de réveiller la curiosité de ses lecteurs & de les engager à examiner plus attentivement les précieux restes de l'ancienne littérature. Si j'atteints ce but, dit-il, je croirai mon travail bien récompensé. D'ailleurs le choix de ces notes montre d'abord qu'elles coulent de source; que l'Auteur possede à fond les écrits des anciens; & qu'il n'a pas eu besoin de mendier les passages qu'il cite. A la tête est un court avertissement qui fait voir la liaison de ces trois traités, qui consiste en ce que le premier parle de l'art en général; le second de trois especes d'art bien connues par leur beauté & par leur élégance; & le troisieme de l'art le plus important pour notre conduite, si, ajoute l'Auteur, il peut ef-

fectivement nous mener au but que nous nous propoſons.

Nous ne ſaurions tranſporter dans un extrait l'art & la fineſſe des dialogues. Voici la ſubſtance du premier. Mr. *Harris*, qui prend modeſtement le rôle de diſciple, demande à un ami, qu'il ne nomme point, la ſignification du mot *Art*. Ce mot, dit-il, eſt dans la bouche de tout le monde; mais quelle eſt préciſément l'idée qu'on y attache? C'eſt, peut-être, encore un myſtere. Il en eſt de même de mille termes auſſi communs & familiers, mais auſſi vagues & indéterminés que celui-là.

Il eſt, ſans doute difficile, répond l'Ami, de donner une définition préciſe de l'art. Il me ſemble que la meilleure méthode de la trouver, eſt d'examiner ſéparément les différentes choſes auxquelles on donne ce nom. Il n'eſt guere probable que la Muſique, la Peinture, la Médecine, la Poéſie, l'Agriculture &c., *aient le même nom, ſans avoir chacune quelque choſe de commun avec toutes les au-*

autres. — C'eſt ce qui me ſemble. — Qu'eſt-ce donc? Comme j'héſitois, courage, reprit-il; la choſe n'eſt, peut-être, pas déſeſpérée. Permettez que je vous interroge. La Médecine eſt-elle cauſe de quelque effet? — Oui, de la ſanté....

Ainſi d'interrogation en interrogation, de principe en principe, ce nouveau *Socrate* fait accoucher ſon Auditeur de la définition propoſée, & de la réponſe à quelques queſtions qui la concernent. C'eſt ce que l'Auteur nous explique lui-même à peu près en ces termes.

A la demande; *qu'eſt ce que l'art?* On peut répondre; *c'eſt, dans l'homme, le pouvoir habituel de devenir la cauſe de quelque effet, ſuivant un ſyſtême de divers préceptes approuvés.*

A la demande; *ſur quel ſujet opere l'art?* On répondra; *ſur un ſujet contingent que les hommes peuvent modifier.*

A la demande; *pour quel motif, dans quelle vue* eſt-ce que l'art agit? On répondra; *dans la vue d'obtenir quelque*

bien relatif à la vie, & à portée de l'homme, mais au dessus de ses facultés naturelles, c'est à dire, non encore perfectionnées par l'exercice & par l'instruction.

Enfin, à la demande; *à quoi aboutissent* les opérations de l'art? On répondra, *à quelque* ouvrage *ou à quelque* énergie.

L'Auteur appelle *énergie* tout effet composé de parties successives, comme l'exécution d'un concert ou d'une danse; & il observe que dans les *énergies*, la perfection de l'art brille tant qu'elles durent.

Il nomme *ouvrage* tout effet composé de parties coexistantes, comme une statue, un tableau, un poëme. Mr. *Harris* remarque que la perfection de l'art éclate dans les *ouvrages*, quand ils sont achevés. La beauté d'une statue paroît quand elle est faite, & non pendant que le sculpteur y travaille. De plus, l'*énergie* périt avec l'artiste, & l'*ouvrage* peut lui survivre.

Ainsi,

Ainſi, à notre avis, par rapport au muſicien qui joue une ſonate, & au danſeur qui exécute une danſe, cette ſonate & cette danſe ſont des *énergies*. Par rapport au compoſiteur qui les imagine & les tranſmet aux autres par les moyen des notes de la muſique, & des caracteres de la choréographie, ce ſont des *ouvrages*. En effet, dans le premier cas, leurs parties conſtituantes ſont ſucceſſives; on admire la ſonate, la danſe, & leur exécution tant que celle-ci dure, & l'adreſſe de l'artiſte périt avec lui: dans le ſecond cas les parties conſtituantes coexiſtent; la perfection de l'art & de l'artiſte ne ſe montre que lorſque la piece eſt achevée; & l'ouvrage reſte après la mort du compoſiteur.

Ce dialogue eſt éclairci & confirmé par nombre de notes ſavantes, qu'on trouve immédiatement après la fin de l'ouvrage. Il n'eſt pas poſſible d'en faire l'analyſe; nous renvoyons aux notes mêmes tout lecteur qui a du goût & du jugement; & nous oſons aſſurer qu'il

les lira avec autant de plaisir que de fruit.

Le second traité est un *discours sur la Musique, la Peinture, & la Poésie.* Il est divisé en six chapitres, que nous allons parcourir, aussi bien que les notes, qui sont au bas des pages.

Chap. I. *Introduction: but & plan de l'ouvrage: préparation pour les chapitres suivants.*

Les arts fournissent à l'homme le *nécessaire* ou l'*agrément.* Il semble que les arts nécessaires ont été inventés les premiers. On songe à vivre avant de penser à rendre la vie agréable. En effet, les peuples les plus grossiers ont quelque principe des arts nécessaires, qui prétendent au premier rang comme plus anciens. Les arts agréables demandent de leur côté le premier pas, parce que l'homme est fait pour quelque chose de mieux que la simple existence, qui est bien peu de chose sans le bien-être.

Le but de ce discours est de traiter de la Musique, de la Peinture, & de la Poésie,

fie, d'examiner en quoi ces arts conviennent; & en quoi ils different, & de déterminer à qui est due la préférence.

Les sens nous font connoître les objets matériels & les autres esprits par le moyen de leurs actions sensibles. Les beaux arts se servent des mêmes organes pour imiter, & pour présenter leurs imitations. Mais nous acquérons la connoissance de la nature par tous les sens; & les beaux arts ne font usage que de la vue & de l'ouïe. Ainsi les objets sensibles, ou moyens, dont les arts se servent pour imiter, se réduisent au mouvement, aux sons, aux couleurs, & à la figure, qui seuls frappent les yeux & les oreilles.

Cet article est accompagné de deux notes. Dans la premiere Mr. *Harris* observe que notre esprit tire les idées dont il s'enrichit, des sensations qu'il reçoit, & des opérations qu'il fait *sur les sensations, & en conséquence des sensations.* Et que plusieurs esprits chargés

d'i-

d'idées, aſſignant, par une ſorte d'*accord*, à chaque idée le ſon qui devoit l'exprimer, inventent le langage. Ici l'Auteur renvoie à ſon ſecond ouvrage intitulé *Hermes*, livre III. chap. 3. 4.

Nous remarquons 1°, que les ſenſations, les opérations que l'eſprit fait ſur les ſenſations, & celles qu'il exécute en conſéquence des ſenſations, ſeroient inconteſtablement les trois ſeules ſources de nos idées, s'il étoit prouvé, comme le penſent quelques philoſophes célebres, qu'il n'y a aucun eſprit créé ſans organes corporels, ou que notre eſprit, au moins tant qu'il eſt uni au corps, ne peut agir ſans le ſecours des organes.

2°. Mr. *Court de Gebelin* n'accordera pas, ſans quelque explication, que la ſignification des mots ſoit l'effet d'une eſpece de convention. Paſſons à la ſeconde note.

Les objets ſenſibles par leſquels on imite, ſont toujours relatifs au ſens qui fait connoître à l'eſprit l'imitation; le ſujet imité peut être étranger à ce ſens.

Les

Les couleurs ſont l'objet dont ſe ſert la Peinture; elle imite des paſſions & des actions qui ne ſont ni des couleurs, ni des figures; ce qui ſera mieux expliqué dans la ſuite.

L'organe auquel ſe rapporte la peinture, eſt l'œil; elle ne peut donc imiter que les objets viſibles. Son imitation n'a point de mouvement; ainſi il ne reſte à la Peinture que les couleurs & la figure.

La Muſique paſſe à l'eſprit par l'oreille; elle ne peut imiter que par les ſons & par le mouvement.

Il en eſt de même de la Poéſie, tant qu'on ne conſidere les mots que comme des ſons. Mais, comme il y a des ſons qui repréſentent les idées, la Poéſie imite tout ce que le langage peut exprimer.

Ces arts donc conviennent en ce qu'ils ſont imitateurs; ils different dans les moyens dont ils ſe ſervent pour imiter. Ceux qu'emploient la Peinture & la Muſique ſont naturels; & ceux dont fait uſage la Poéſie ſont artificiels. Les imita-

tations du Peintre ou du Muſicien ſont entendues de tout le monde; les imitations du Poëte ne le ſont que de ceux qui entendent ſa langue.

De ces arts le plus excellent eſt celui qui imite le plus exactement, & qui s'attache aux ſujets les plus eſtimables.

Chap. II. *Des objets imités 1°. par la Peinture; 2°. par la Muſique: comparaiſon de ces deux arts.*

Les ſujets les plus convenables pour la Peinture ſont ceux qui ſont particuliérement caractériſés par la figure & par la couleur. Ajoutons-y les mouvements, les ſons, les actions, les paſſions, qui ſont accompagnés d'une configuration frappante & généralement connue; tel que le vol d'un oiſeau, le galop d'un cheval, le rugiſſement d'un lion, le chant d'un coq, le cri de l'homme, ſon rire, ſa douleur, ſa joie, &c. en un mot, tout ce que les traits & les couleurs peuvent faire aiſément connoître; car l'imitation n'exiſte point pour celui qui ne la comprend pas.

Les

Les ſujets les plus convenables pour la Muſique ſont ceux que le mouvement & les ſons caractériſent bien. On comprend que le mouvement ici n'eſt que la maniere dont ſe ſuccedent les ſons, le degré de vîteſſe ou de lenteur que donne à la Muſique le caractere de la piece qu'on exécute.

L'imitation muſicale eſt fort au deſſous de celle du Peintre; parce qu'il eſt peu de mouvements & de ſons propres à une eſpece, & il n'en eſt preſque point de propres à un individu: parce que la Muſique ne peut imiter qu'imparfaitement les mouvements & les ſons, puiſque les premiers ſont déterminés dans la Muſique, & indéterminés dans la nature, & que les ſeconds ſont dans la Muſique produits par des vibrations égales, & dans la nature par des vibrations inégales. Auſſi la Muſique prétend, tout au plus, exciter des idées *ſemblables*. Dans la Peinture, la figure, les poſtures, les couleurs caracteriſent les individus, & même ſouvent ſes propriétés & ſes paſſions,

au

au point de faire naître les mêmes idées que l'original.

Chap. III. *Des objets que la Poésie imite par des simples sons : comparaison de la Poésie, d'abord avec la Peinture, ensuite avec la Musique.*

La Poésie imite tout ce que peuvent imiter la Peinture & la Musique : ses matériaux sont les mots, qui expriment toutes les idées.

De plus, quelques mots peuvent être prononcés plus rapidement, d'autres plus lentement ; ils different aussi par les diverses combinaisons des voyelles & des consonnes, muettes ou liquides, qui les composent, en sorte qu'outre leur rapport conventionnel, ils en ont un naturel avec tout ce qui naturellement leur ressemble en quelque maniere : ainsi tous les sons durs & désagréables se ressemblent. Voilà le fondement de la Poésie imitative qui a sa base dans la nature. Mais cettte imitation est fort bornée, & feroit peu sensible sans la signification conventionnelle des mots.

Ainsi

Ainsi l'imitation poétique, en tant qu'elle est fondée uniquement sur la ressemblance naturelle, est fort au dessous de l'imitation de la Peinture; parce que la ressemblance des objets imités par la Poésie n'a d'autres sources que les sons & les mouvements; parce que ces sources lui manquent souvent, puisque souvent les mots ne ressemblent point aux idées; parce que les sons & les mouvements des objets imités de cette maniere par la Poésie, sont eux-mêmes des accidents vagues & indéterminés des sujets auxquels ils appartiennent; enfin parce que les sons & les mouvements de la Poésie ne rendent qu'imparfaitement ceux de la nature.

L'imitation poétique & la musicale sont presque égales. Ces deux arts imitent par les sons & par les mouvements; mais la Musique imite mieux par les mouvements & la Poésie par les sons. Celle-ci n'a que des syllabes longues & des breves; & celle-là, dans l'usage ordinaire, a cinq différentes valeurs de notes,

tes, à commencer par la ſemi-breve, & ces valeurs peuvent être combinées d'une infinité de manieres dans chaque meſure; ainſi la Muſique peut varier ſes mouvements plus que la Poéſie. Les ſons des mots s'approchent plus de la nature, parce que les mots ſont produits par des vibrations inégales, comme les ſons naturels. D'ailleurs le nombre des mots eſt beaucoup plus grand que celui des ſons de la Muſique.

Chap. IV. *On ſuppoſe que la Poéſie imite par des mots ſignificatifs les ſujets les plus convenables aux deux autres arts; & l'on compare la Poéſie d'abord avec la Peinture, enſuite avec la Muſique.*

La Poéſie brille de tout ſon éclat lorſqu'elle imite par des ſons ſignificatifs. Il n'y a point d'idée que les mots n'expriment; ainſi la poéſie peut imiter tant les ſujets de l'imitation de la Peinture, que ceux de l'imitation muſicale. Conſidérons d'abord ceux qui conviennent parfaitement à chacun de ces deux arts.

Ce

Ce que la Peinture imite le mieux, ce sont les sujets que la couleur, la figure, & la posture caractérisent parfaitement; dont on se forme une idée nette & complete sans une longue suite d'événements; & qui admettent une grande variété de circonstances qui ont lieu dans le même instant, & qui se rapportent à une seule action principale.

A cet égard la Peinture l'emporte de beaucoup sur la Poésie; parce que celle-ci se sert de moyens conventionnels, & celle-là de moyens naturels; parce que l'une est entendue de tout le monde, & l'autre seulement de ceux qui possedent une certaine langue; parce que le Peintre perfectionne nos idées par les siennes, & que le Poëte ne nous éleve point au dessus des idées que nous avons; parce que le premier montre clairemement, & du même coup d'œil, toutes les circonstances qui ont lieu dans un instant, tandis que le dernier doit entrer dans un détail successif; parce que, si ce détail est clair, il devient fastidieux, & que, s'il n'est

pas

pas fastidieux, il devient obscur; enfin parce que l'imitation la plus ressemblante, la plus immédiate, & la plus intelligible est préférable à celle qui l'est moins.

Mr. *Harris* a bien senti que la troisieme raison; (*Le Peintre perfectionne nos idées par les siennes; & le Poëte ne nous éleve pas au dessus des idées que nous avons*,) ne seroit pas également comprise de tout le monde. Il l'explique dans une note, dont voici la substance.

Milton dit d'*Eve* que „la grace étoit „dans sa démarche, le ciel dans ses yeux, „la dignité & l'amour dans chacun de ses „gestes.„ Celui qui lit se passage, imagine non l'*Eve* que concevoit *Milton*, mais l'*Eve* que son génie lui représente; il ne sort pas des idées qu'il a. Celui qui voit une *Eve* peinte par un *Titien* ou par un *Raphael*, a devant les yeux ce que l'habile artiste a conçu de mieux; & cela va ordinairement bien au delà des idées du spectateur.

Dans le Chap. II on a comparé la Poésie & la Musique. Il en résulte que la

Poé-

Poésie surpasse la Musique, même dans l'imitation des sujets qui conviennent le mieux au dernier de ces arts; parce que l'imitation musicale, quoique naturelle, se borne à exciter des idées semblables & analogues, & que l'imitation poëtique, quoique artificielle, réveille les mêmes idées; & parce que ce qui est déterminé est préférable à ce qui est indéterminé, sur-tout dans l'imitation, où le principal plaisir consiste à reconnoître le sujet imité;

> D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
> Du plus affreux objet fait un objet aimable.
>
> *Boil. Art. Poét. Chant III. vers 3. 4.*

La raison en est que le plaisir consiste dans l'exercice modéré de nos facultés, &, qu'en comparant la copie avec l'original, nous exerçons notre entendement.

Chap. V. *Des sujets qui ne conviennent pas aux autres arts, & que la Poésie imite par des mots: de la nature de ces sujets: de la faculté qu'a la Poésie de les imiter: comparaison de la Poésie, premiérement avec la Peinture, secon-*

dement avec la Musique, relativement à ces sujets.

Les sujets qui conviennent à la Poésie & non à la Peinture, sont 1° les actions d'une longue durée, qui ne fournissent dans leur totalité aucun instant bon à être peint; qui n'ont ni un commencement propre à nous instruire de ce qui suivra, ni une fin propre à nous montrer ce qui est arrivé, ni un milieu propre à nous indiquer l'un & l'autre. 2°. Les sujets qui regardent la constitution intérieure des hommes, & nous découvrent leurs caracteres, leurs manieres, leurs passions, & leurs opinions. Cependant ces sujets sont très-capables de nous affecter & de nous perfectionner; & ce sont ceux que nous saisissons le mieux.

De nous affecter: plus un sujet nous touche de près, plus nous nous intéressons à ce qui le regarde; & ici il s'agit de l'homme.

De nous perfectionner: rien ne peut mieux nous conduire à l'importante connoissance de nous-mêmes qu'une représen-

ſentation convenable des manieres & des ſentiments des hommes. D'ailleurs, l'épopée, la tragédie, & la comédie tendent à arracher de notre cœur la crainte & la pitié, c'eſt à dire, cette conſternation efféminée & inſenſée qui ſaiſit les eſprits foibles à la vue d'un déſaſtre inattendu, qui nous jette dans des convulſions & dans des évanouiſſements, & nous met hors d'état de faire du bien aux malheureux. C'eſt la pitié dont parle *Ariſtote*, & dont on ſe guérit en aſſiſtant, non pas de temps en temps, mais continuellement aux ſpectacles, comme par la vue fréquente des dangers, des bleſſures, des maladies, les ſoldats, les médecins, les chirurgiens deviennent inſenſibles à l'aſpect de ces maux.

Ce ſont ceux que nous ſaiſiſſons le mieux: outre l'évidence des ſens qui nous inſtruiſent de ces ſujets, nous avons celle de la conſcience qui nous rappelle qu'il y a quelque choſe de ſemblable dans les replis de notre cœur, dans ce qui conſtitue le *moi*.

La Poéſie imite ces ſujets par les moyens que la nature emploie pour les mettre au jour. C'eſt par des mots que nous connoiſſons les ſentiments des hommes, ce qu'ils ſoutiennent, ce qu'ils réfutent, les paſſions qu'ils veulent exprimer ou exciter &c. Les caracteres, les mœurs, & les paſſions inſpirent aux hommes les diſcours qu'ils tiennent.

Il eſt vrai que la Peinture peut exprimer les caracteres juſqu'à un certain point. Un Peintre peut donner à *Enée* des traits qui nous découvrent ſa douceur, ſon humanité, & ſon courage. Mais ces traits ne font que montrer en gros que le héros étoit bon. On n'y verra pas l'aſſemblage des qualités caractériſtiques d'*Enée ;* &, ſi quelque phyſionomiſte ſubtil les y voit, la plus grande partie des hommes ne les y apperçoit pas. Il faut une ſuite d'actions différentes, mais qui ne ſe démentent point, pour tracer exactement un caractere.

A cet égard donc la Poéſie eſt fort au deſſus de la Peinture, par les raiſons

que

que nous venons d'alléguer, & parce qu'elle charme par sa cadence, & peut s'allier à la Musique, comme on va le montrer; avantages dont la Peinture est entiérement privée.

A plus forte raison la Poésie surpasse la Musique dans l'imitation des sujets qui ne conviennent pas à ce dernier art.

En général la Poésie est de beaucoup préférable aux deux autres arts imitateurs, puisqu'elle les égale dans l'exactitude de l'imitation, & qu'elle imite des sujets plus utiles & plus nobles que ceux qu'imitent les autres arts.

Chap. VI. *De la Musique considérée, non comme imitation, mais comme tirant sa force d'une autre source; de son union avec la Poésie: réponse à une objection: avantages que la Musique & la Poésie tirent de cette union.*

La Musique peut exciter diverses passions. Nos passions & nos idées ont une influence réciproque les unes sur les autres, en sorte que certaines idées tendent à faire naître certaines passions & au

contraire. Ainſi les idées de funérailles, de tortures, de meurtres &c. attriſtent naturellement; & la triſteſſe qu'on a d'ailleurs, produit naturellement ces funeſtes idées. De là vient que les idées occaſionnées par des cauſes extérieures font, dans des temps différents, des effets différents ſur la même perſonne. Si ces idées s'accordent avec la diſpoſition où l'on eſt, elles font l'impreſſion la plus forte & la plus durable. Si donc la Muſique a déjà mis un homme dans la diſpoſition qui s'accorde avec l'effet que doit naturellement produire un poëme, cet effet ſera très-ſenſible.

Voilà la ſource des charmes de la Muque, & des merveilles qu'elle fait entre les mains d'un grand artiſte. Il eſt peu de cœurs aſſez inſenſibles pour ne pas ſentir la force d'une bonne poéſie bien adaptée à une bonne muſique. Cette force eſt irréſiſtible pour un ami des muſes, & pénetre les replis les plus ſecrets du cœur. C'eſt à cauſe de cette force, non à cauſe de ſon pouvoir imitatif, que la Muſique

fiqüe mérite principalement d'être cultivée.

Cette réflexion fournit la réponse à l'objection qu'on fait contre le chant dans les Opéra, dans les Oratorio &c.; ce chant, dit-on, n'eſt ni naturel ni vraiſemblable. Cette objection peut paroître forte à un homme qui n'a pas l'oreille muſicale; elle peut même embarraſſer un amateur de la Muſique dans quelque moment d'indifférence. Mais quand il ſent les charmes de la Poéſie unie à la Muſique, qu'il ſe fâche, s'il le peut, contre ce qui l'intéreſſe ſi vivement, ſoutient ſon attention, & renforce les penſées du poëme. Alors l'amateur avouera qu'il gagne en perdant une petite vraiſemblance pour ſentir doubler ſon activité & ſa jouiſſance.

Cette réflexion eſt préciſément celle qu'a faite Mr. *Sulzer* dans ſon article *Opéra* (*). Nous croyons que l'accord

 de

(*) Dans ſon Dictionnaire des Beaux-Arts. Voyez auſſi notre Journal Volume XVIII. pag. 73.

Note du Journaliſte.

de deux savants aussi distingués que Mr. *Harris* & Mr. *Sulzer*, entraînera tous les suffrages, & que ces deux Messieurs, qui sûrement ne se sont pas copiés, seront charmés de se trouver du même avis.

A la fin des notes il en est une qui se rapporte à ce qu'est dit dans ce discours, que les arts nécessaires ont été inventés les premiers. Cette note contient un long passage tiré d'un manuscrit de *Philoponus*, accompagné de quelques judicieuses remarques de Mr. *Harris*. C'est à regret que nous sacrifions cette note à la briéveté que demande un extrait. Les savants verront avec reconnoissance l'attention qu'a notre Auteur de leur faire connoître ce manuscrit, aussi intéressant par son mérite intrinseque que par sa rareté, & un autre d'un égal prix, qui contient un commentaire de *Proclus* sur le premier *Alcibiade* de *Platon*.

Quoique l'extrait du troisieme traité soit court, nous sommes forcés de le renvoyer au Journal suivant. L.

EX-

EXPERIMENTS AND OBSERVATIONS ON DIFFERENT KINDS OF AIR, &c.

QUATRIEME ET DERNIER EXTRAIT. (*)

Section VIII. *Questions, conjectures, vues.* Cette section commence par un préambule tendant à justifier la hardiesse des pensées qu'on va publier. Le §. 1. contient des *pensées sur les principes qui constituent les différentes sortes d'air; sur la constitution & l'origine de l'athmosphere &c.* Les especes d'air essentiellement différentes sont l'*air fixe*, l'*air acide*, & l'*air alkalin*.

(*) Voyez le premier dans le XIX. Volume de ce Journal, pag. 65 & suivantes; le second dans le XX, pag. 46 & suivantes; & le troisieme dans la Partie I. de cette année, pag. 191 & suivantes.

Il paroît que le phlogiſtique eſt une partie conſtituante de toutes les ſortes d'air connues.

Le phlogiſtique forme, avec l'air acide, tantôt l'air inflammable, & tantôt un air qui éteint la flamme; probablement parce que l'air eſt alors ſi chargé de phlogiſtique, qu'il ne peut pas recevoir celui qui ſort de la chandelle.

L'air inflammable perd ſon inflammabilité, & redevient ſalubre, lorſqu'on l'agite dans l'eau, parce que l'eau abſorbe une partie du phlogiſtique dont cet air eſt ſurchargé; ou parce qu'elle change la combinaiſon du phlogiſtique & de l'acide.

L'eau ayant, comme l'Auteur le penſe, de l'affinité avec le phlogiſtique, elle en contient toujours une certaine quantité; mais cette affinité étant moindre que celle du phlogiſtique avec l'air acide, qui eſt, peut-être, la baſe de l'air commun, il s'enſuit que l'air commun, à force d'être agité dans l'eau, peut aſſez ſe charger de phlogiſtique pour éteindre une chandelle.

L'air

L'air acide & le phlogiſtique forment l'air inflammable qui peut être rendu propre à la reſpiration; donc, probablement, l'air commun eſt ſur-tout composé de phlogiſtique & d'acide.

La grande quantité d'air inflammable qui ſe dégage lorſqu'on brûle du bois ou du charbon de terre, peut faire penſer que c'eſt aux volcans que l'athmoſphere doit ſon origine.

Le phlogiſtique ſuperflu dont l'air étoit chargé en ſortant des volcans, peut avoir été abſorbé en partie par les plantes, ou par les eaux de la mer, qui probablement couvroient originairement toute la ſurface de la terre; l'autre partie peut s'être unie aux vapeurs acides qui s'exhaloient des mers & avoir augmenté la maſſe commune de l'athmoſphere.

L'air fixe qui en fait une partie, n'eſt pas abſorbé par l'eau des mers; c'eſt ce que l'Auteur attribue à l'union que cet air contracte avec le phlogiſtique, qui lui ôte ſa miſcibilité avec l'eau.

Le phlogiſtique ayant plus d'affinité avec l'air acide qui, ſelon l'Auteur, eſt la baſe de l'air commun, qu'avec l'air fixe, il n'eſt pas étonnant que, quand on ſurcharge l'air commun de phlogiſtique, il s'uniſſe plutôt à l'air acide qu'à l'air fixe, & que ce dernier ſoit par conſéquent précipité.

L'air fixe ainſi précipité ou abſorbé par l'eau peut être remplacé par celui que fourniſſent les volcans, les matieres calcaires contenues dans le ſein de la terre, & la fermentation des végétaux.

L'Auteur croit qu'il n'eſt pas facile de déterminer ſi la maſſe totale de l'athmoſphere augmente ou diminue; il eſt cependant tenté de croire qu'elle augmente.

Mr. *Prieſtley* n'eſt pas du ſentiment de Mr. *Newton*, qui croyoit que la partie la plus permanente de l'athmoſphere venoit des parties qui ſe détachent continuellement de la ſurface des corps ſolides, même des métaux.

Indépendamment de la précipitation de l'air fixe, le phlogiſtique diminue encore

core l'air commun. La recherche exacte de la gravité spécifique de l'air dans ces différents cas, pourroit donner des éclaircissements à cet égard.

L'air salubre qui ne contient pas d'air fixe (comme par exemple l'air inflammable auquel on a ôté les qualités nuisibles) n'est pas autant diminué par l'air nitreux que l'air commun, qui contient toujours une certaine quantité d'air fixe; & cependant cet air inflammable racommodé est tout aussi propre à la respiration que l'air commun.

Cette différence vient de ce que l'air inflammable ne peut-être diminué que par la contraction, tandis que l'air commun est diminué, tant parce qu'il est contracté, que parce que l'air fixe qu'il contenoit, a été précipité.

La végétation des plantes qui couvrent la surface de la terre & l'agitation des eaux est suffisante pour rendre à l'athmosphere la salubrité qu'elle perd, tant par la respiration des animaux, que par la

pourriture & la fermentation des substances animales & végétales.

Newton regarde la flamme comme de la fumée brûlante; mais l'Auteur distingue deux sortes de fumée: l'une est principalement composée de vapeurs aqueuses, & par conséquent incapable de s'enflammer; & l'autre est composée d'air inflammable: c'est celle qui produit la flamme.

Il est remarquable que la poudre à canon, & toutes les substances qui contiennent du nitre, brûlent dans toutes sortes d'air; peut-être celà vient-il de ce que l'acide nitreux s'empare du phlogistique qui est mis en liberté dans l'acte de l'ignition.

L'air nitreux semble être composé d'acide nitreux & de phlogistique, tout comme l'air inflammable est composé d'acide vitriolique & de phlogistique.

L'air commun décompose l'air nitreux; donc l'acide marin, que l'Auteur regarde comme la base de l'air commun,

a plus d'affinité avec le phlogiſtique que l'acide nitreux.

La grande diminution de l'air par le phlogiſtique n'eſt pas facile à expliquer, à moins qu'on ne ſuppoſe que l'acide ſurabondant de cet air s'unit plus intimément avec le phlogiſtique, & forme une eſpece de ſoufre.

L'Auteur regarde comme très-probable que les vapeurs de l'eſprit de nitre pourroient paroître en forme d'air, s'il y avoit un fluide capable de les renfermer; mais il a trouvé que ces vapeurs s'uniſſent au mercure auſſi bien qu'à l'eau.

Le ſecond paragraphe de cette ſection contient des conjectures tirées de la reſſemblance qui eſt entre le fluide électrique & le phlogiſtique.

Le choc que communique l'anguille tremblante de Surinam, l'électricité des plumes de perroquet, le mouvement & la contraction des muſcles occaſionnée par les étincelles électriques, ſemblent conduire à penſer que le principe des mouvements muſculaires vient du phlogiſti-

que

que modifié d'une certaine maniere qui le rend semblable au fluide électrique; plusieurs autres observations semblent confirmer cette idée. Par exemple, on trouve plus ou moins de phlogistique dans toutes les nourritures propres à soutenir le corps; on en trouve beaucoup dans les liqueurs vineuses & spiritueuses, qui tendent & mettent en action tout le système nerveux & musculaire.

La respiration des animaux & la pourriture affectent l'air commun de la même maniere que tous les autres procédés par lesquels on le diminue & on le rend nuisible. Cette observation semble prouver qu'après que le phlogistique a produit ses effets sur le corps, le reste en est chassé par les poumons.

C'est, selon l'Auteur, dans le cerveau que le phlogistique contenu dans nos aliments est changé en matiere électrique; c'est de là qu'il est distribué dans les nerfs & les muscles.

L'Auteur croit qu'il n'y a que l'anguille tremblante & les animaux d'une

parcil-

pareille ſtructure qui puiſſent tranſmettre leur électricité hors d'eux, & affecter d'autres corps à une certaine diſtance.

Mr. *Prieſtley* penſe que la lumiere que répandent quelques animaux lorſqu'ils pourſuivent leur proie dans l'obſcurité, peut ne pas venir ſimplement du frottement de leur poil, mais encore du mouvement violent de leurs muſcles.

Les ſubſtances qui contiennent du phlogiſtique ſont ſeules capables de s'allumer, & par conſéquent de devenir lumineuſes; donc la lumiere n'eſt que le phlogiſtique modifié d'une certaine maniere.

La chaleur n'a proprement aucune connexion avec le phlogiſtique. Probablement la chaleur des corps conſiſte dans un ſubtil mouvement vibratoire de leurs parties. La lumiere eſt, par ſa viteſſe, capable d'entretenir & d'augmenter les vibrations des parties des corps avec leſquels le phlogiſtique n'eſt pas étroitement uni. Dans les corps inflammables, la vibration occaſionnée par l'émiſſion de leur phlogiſtique, ſuffit pour en dé-

myrrhe qu'il chauffa jusqu'à la faire bouillir; mais l'eau de chaux contenue dans l'autre vase ne se troubla pas; d'où il suit qu'il ne se dégagea pas d'air fixe de la teinture de myrrhe; il répéta la même expérience avec d'autres antiseptiques, & les résultats furent les mêmes.

Après cet article vient l'extrait d'une lettre de Mr. *Falconer* Docteur en Médecine à Bath à Mr. *Priestley.*

Dans la vue de s'assurer si le sang se coaguloit dans l'air fixe, l'Auteur eut soin de l'exposer aussi peu qu'il put à l'air commun avant de le mettre dans l'air fixe; au bout de 20 minutes le sang ne donnoit aucun signe de coagulation; ensuite ce sang tiré de l'air fixe & exposé à l'air commun, se coagula aussi vîte que du sang frais.

L'observation de Mr. *Priestley* que l'air inflammable est composé d'acide uni au phlogistique rappella à Mr. *Falconer* que, suivant la remarque du Docteur *Cullen*, l'huile séparée du savon par un acide est beaucoup plus inflammable

qu'elle

qu'elle ne l'étoit auparavant, qu'elle ressemble alors aux huiles essentielles, & est dissoluble dans l'esprit de vin.

Le Doct. *Falconer* fit usage de l'air fixe comme d'un antiseptique & le fit inspirer; dans un cas il trouva qu'il rendit de bons services; dans deux cas il ne produisit aucun effet; & dans un autre il fut nuisible & excita la toux.

L'extrait de cette lettre est suivi de celui d'une lettre de Mr. *William Bewley*, qui contient des expériences sur l'air nitreux.

L'air nitreux ne communique d'acidité sensible à l'eau que lorsqu'il est mêlé avec l'air commun.

L'air nitreux n'est, selon lui, que de l'acide nitreux changé en une vapeur que le froid ne condense pas, & qui redevient liqueur lorsqu'elle se mêle avec l'air commun.

Ici nous remarquons que ce n'est pas tout l'air nitreux qui redevient liquide en se mêlant avec l'air commun; c'est seule-

lement ſa partie acide que ce mélange ſépare du reſte qui demeure ſec.

Après vient une lettre de Mr. *Franklin;* elle contient les circonſtances d'une expérience faite en Amérique ſur la flamme qui paroît à la ſurface de quelques eaux.

Enfin le dernier article contient une lettre de Mr. *Henri*.

Le Doct. *Percival* eſſaya de diſſoudre du plomb dans de l'eau imprégnée d'air fixe, mais il ne put y parvenir: Mr. *Henri* eſſaya de diſſoudre le même métal dans de l'eau imprégnée d'air nitreux, & il y réuſſit.

Mr. *Achard* eſt parvenu a diſſoudre tous les métaux dans l'eau impregnée d'air fixe, à l'exception de l'or, de la platine, & du régule d'arſénic. Voyez le Volume XVIII. de ce Journal, p. 184. & ſuivantes.

Mr. *Henri* ne décide pas ſi cette ſolution du plomb ſe fait par un acide, ou ſi elle eſt ſemblable à la diſſolution de différentes ſubſtances par l'air fixe.

Mr.

Mr. *Henri* semble penser que l'air fixe n'est point acide, ou que sa vertu dissolvante ne vient pas de son acidité: le Volume XV. de notre Journal, pag. 218. & suivantes contient un mémoire de Mr. *Achard* où l'on prouve le contraire.

L'Auteur essaya de dissoudre du mercure de la même maniere; mais il ne put y réussir.

Pendant que nous travaillions à ces extraits, nous avons reçu la traduction Françoise des expériences & observations sur différentes especes d'air &c., qui, à ce que porte le titre, a été imprimée à Berlin, & se trouve à Paris, chez *Saillant* & *Nion*, Libraires, rue St. *Jean* de Beauvais.

Mr. *Gebelin* Docteur en Médecine, & Membre de la Société Médicale de Londres, Auteur de cette traduction, y donne des preuves de son intelligence & de son exactitude. La traduction est fidelle; nous pouvons l'assurer, l'ayant comparée avec l'original ligne à ligne.

Mr.

Mr. *Gebelin* ne trouvera pas mauvais que, pour prouver que nous avons fait cette comparaison, nous l'avertissions de quelques fautes qui lui sont échappées, & que nous avons apperçues.

Pag. 45. après la ligne 15; le texte porte. „Une limace traitée de la même „maniere mourut sur le champ", ce qui ne se trouve pas dans la traduction.

Pag. 94, lisez; „c'est pourquoi les ex„périences faites avec les souris, &, par „le même raison, *sans doute*," &c.

Pag. 104, ligne 3 depuis la fin: „un „autre vaisseau de verre de la même gran„deur." L'Anglois ajoute; *& de la même figure*.

Pag. 126. lig. 11: „une souris étoit „morte." *Des souris* (mice) *étoient mortes*.

Pag. 129. lig. 4 depuis la fin: „afin „que l'air fixe fût absorbé." Lisez afin que l'air fixe *superflu* &c.

Pag.

Pag. 150 lig. 6. „Après que plusieurs „personnes.„ Il faut, *un petit nombre de personnes* (few.)

Pag. 335. Dans la Section VIII, Mr. *Priestley* donne, comme nous l'avons dit, ses conjectures & ses vues. Il reconnoît modestement que cette section contient des *pensées hazardées*, & pour *diminuer son tort*; il observe que „les physiciens les plus hardis & les plus originaux „dans leurs expériences sont ceux qui, „donnant un libre cours à leur imagina„tion, admettent la combinaison des idées „les plus disparates; & que, quoique „plusieurs de ces associations d'idées „soient extravagantes & chimériques, il „y en aura d'autres qui auront le bon„heur de donner naissance aux plus gran„des découvertes, auxquelles les person„nes *avisées*, timides, & lentes dans leurs „idées, ne sauroient jamais atteindre.„ *Avisées* ne nous semble pas le mot propre; il falloit *circonspectes*, ou, peut-être, *réservées*. Au reste nous avons transcrit ce morceau dans la vue principalement de

donner un petit échantillon du style clair & naturel de Mr. *Gebelin.*

Les méprises que nous avons relevées, sont en si petit nombre & si légeres qu'elles font l'éloge le plus complet de la capacité & de l'exactitude de ce Traducteur.

MON-

MONDE PRIMITIF ANALYSÉ ET COMPARÉ AVEC LE MONDE MODERNE, &c.

SECOND EXTRAIT. (*)

A la fin de notre premier extrait nous avons annoncé que Mr. de *Gibelin* avoit promis un abrégé de sa Grammaire Universelle, & nous avons dit que nous profiterions de cet abrégé pour rendre compte de cette partie de l'ouvrage dont nous donnions l'esquisse. Nous avons attendu cet abrégé; & c'est cette attente qui nous a fait différer l'accomplissement de notre promesse. Malgré nos sollicitations, nous n'avons pas encore reçu l'ouvrage promis par Mr. de *Gibelin*: nous

(*) Voyez le premier dans le Volume XIX. de ce Journal, pag. 236 & suivantes.

nous allons donc en faire un nous-mêmes; car nos Lecteurs savent que notre méthode constante est de donner plutôt des abrégés que des extraits des livres que nous analysons. Avec le secours que nous attendions, nous nous serions sans doute mieux acquittés de cette tâche.

LIVRE I.

Définitions & autres préliminaires.

Le mot *Grammaire* vient du Grec *gramma*, qui signifie un trait, une lettre, une peinture; & le mot Grec vient d'un mot primitif, qui est une onomatopée, une imitation du bruit qu'on fait en déchirant, en fendant. Ce mot nous est resté dans *crac*, qui a chez nous la même force. Les Hébreux, les Arabes, les Celtes, ont leur *Gra*, *Krah*, *Krha*, *Crast*, *Grabh*, *Grab*, qui signifient également incision. Les Grecs en ont fait *Graptys*, incision, *gramma*, trait, *graphein*, écrire, d'où nous avons tiré *graver*, grammaire, orthographe, greffer &c., &

& même écrire; car les Latin de *graph-ein*, firent *scraib*-ere, *screib*-ere, & enfin *scrib*-ere. Cette étymologie nous paroît aussi bonne que neuve.

„La Grammaire est le développement „des regles que l'homme est obligé de „suivre pour peindre ses idées.„ Ce tableau doit être conforme à son original, & intelligible à nos semblables.

La Grammaire *universelle* montre ce qui rend la peinture de nos idées conforme à son modele; & la Grammaire *particuliere* ce qui rend cette peinture intelligible à ceux qui doivent la comprendre.

Toutes les Grammaires particulieres ont un fond par lequel elles se ressemblent, parce qu'elles ne sont que des modifications de la Grammaire universelle, comme les loix des différents peuples ne sont que des modifications du Droit naturel.

Tout ce que nous concevons, a ses propriétés qui nous affectent de différentes manieres, & des rapports qui les lient de diverses façons. Les mots doi-

vent donc exprimer les objets qui nous frappent, les effets que ces objets produisent sur nous, & les rapports mutuels de ces objets & des perceptions qui en résultent.

Nous occupons-nous de l'expression des idées? Il en nait la *Grammaire*. Examinons-nous leur vérité? Il en vient la *Logique*. Tâchons-nous de les revêtir des couleurs les plus propres à réveiller l'attention, à émouvoir, à persuader? Il en résulte la *Rhétorique*. Nous croyons ces différences très-bien vues. Il est superflu d'avertir qu'elles sont beaucoup plus détaillées dans le texte; où pourtant on auroit pu avertir que, sous le nom de Rhétorique, l'on comprenoit aussi la Poétique, qui ne differe pas essentiellement de ce qu'on entend proprement par Rhétorique.

Nous peignons nos idées par des sons & par des gestes. Ces signes sont passagers; on en a trouvé de permanents. Il est des signes que la Nature fournit immédiatement & que tout le monde entend,

tend, comme les cris naturels, les gestes ordinaires, la peinture des objets. Il est d'autres signes plus approfondis, comme le langage, les gestes dont on se sert avec les muets, les caracteres alphabétiques. La Grammaire universelle dirige les trois especes de signes approfondis, puisqu'ils sont d'autant meilleurs qu'ils expriment plus vivement les objets, & qu'ils sont plus généralement entendus.

La Grammaire universelle nous montre comment se fait la peinture des idées; elle nous met en état de sentir les beautés de cette peinture, & de la perfectionner; elle facilite l'étude des langues étrangeres; & elle donne à l'esprit une grande étendue, en l'accoutumant à analyser, à observer, & à comparer.

Elle doit considérer 1°. les mots ou les *parties du discours;* 2°. les formes qu'ils prennent pour se lier les uns aux autres, ou les *déclinaisons & conjugaisons;* 3°. l'arrangement qu'ils doivent avoir pour indiquer sans équivoque les différentes parties du tableau, ou la *syn-*

taxe; 4°. comment la Grammaire universelle se modifie pour former les Grammaires particulieres, considération qui fait naître la *Grammaire comparative*.

Le principal mérite d'un abrégé consiste dans l'ordre & dans la précision. Pour conserver ce mérite, autant que nous le pouvons, nous avons omis l'étymologie du mot idée. Nous allons la rapporter, parce que nous la croyons digne de la curiosité de nos Lecteurs. Le mot *idée* est Grec; il vient d'*Id* qui signifie image, & qui est la source des termes Grecs *eidō*, *ideo*, je vois, *eideo*, je fais, & de plusieurs autres de la même famille, aussi bien que des mots Latins *video*, *visus* &c.

Cette famille tient au mot primitif *Id*, *Eid*, *Aid*, *Ad* qui signifie la main, & qui a donné des dérivés à beaucoup de langues. En effet, dans le sens physique, ce qui nous est le mieux connu, est ce que nous avons sous la main.

LIVRE II.

Des parties du discours.

Partie I. *Des parties du discours en général.* Toutes nos connoissances se réduisent à celles des rapports; nous ne faisons que comparer les objets, & voir les relations qu'ils ont entr'eux & avec nous. La parole doit donc avoir deux sortes très-distinctes de mots; une pour désigner les objets que nous comparons; & l'autre pour indiquer la comparaison que nous en faisons, & ses résultats. Ces deux especes de mots se subdivisent en parties dont il faut fixer le nombre. Il ne faut pas ici avoir recours aux Grammairiens, „dont les uns en comptent „plus, les autres moins, & chacun se „fonde sur des motifs qui paroissent si „frappants, qu'on ne sait pour *quels* (li„sez lesquels) se décider.„ Voyons donc à quels caracteres nous pourrons distinguer ces parties les unes des autres.

Il y a manifestement une différence réelle entre les choses, 1°. lorsqu'on ne

 peut

peut pas dire de l'une ce qu'on dit de l'autre; 2°. lorſqu'elles ont des fonctions différentes; 3°. lorſqu'elles produiſent des effets différents.

A ces marques on connoîtra quelles ſont les différentes parties du diſcours; mais pour en faire l'énumération exacte, on n'en doit point admettre de ſuperflues, ni en omettre de néceſſaires. Il faut que toutes les parties du diſcours ſoient indiſpenſables pour compléter le tableau; & il en faut reconnoître autant de parties différentes qu'il y a d'eſpeces de mots diſtingués par la réunion de ces caracteres.

A notre avis, ce dénombrement contient une marque de trop; car, ſi deux choſes font des fonctions différentes, & ſi elles produiſent des effets différents, certainement on ne peut pas dire de l'une ce que l'on dit de l'autre; & ſi l'on ne peut pas dire de l'une ce que l'on dit de l'autre, elles different, au moins dans quelque fonction, ou dans quelque effet. Revenons.

Il eſt, nous l'avons déjà inſinué, des mots qui changent de forme pour ſe lier enſemble, il en eſt d'autres qui n'en changent pas. Voilà deux claſſes générales, ſous lesquelles ſont rangés tous les mots.

Puiſque l'on compare deux objets afin de trouver leur rapport, un tableau, pour être complet, aura au moins trois mots; un qui exprime la choſe comparée; un qui marque la choſe à laquelle on compare la premiere; & un qui déſigne leur rapport. Quand on dit *Cicéron eſt éloquent*, on compare *Cicéron*, qui eſt le *ſujet*, avec l'éloquence, qui eſt la *qualité*; & le mot *eſt* fait voir le rapport qu'il y a entre les deux termes de la comparaiſon, qu'il lie ou réunit. Le premier mot de cette phraſe s'appelle *nom*, parce qu'il nomme le ſujet; le troiſieme ſe nomme *adjectif*, parce qu'il ajoute au nom du ſujet la connoiſſance de ſa qualité; & le ſecond s'appelle *verbe*, du Latin *verb*-um (comme qui diroit mot par excellence), parce qu'il renferme toute la force du tableau.

Ici l'Auteur s'appuie ſur l'Abbé *Girard*, & Mrs. *Harris*, & *Beauſée*, qui diſtinguent le nom de l'adjectif, & releve l'inexactitude des anciens Grammairiens qui les ont confondus. Nous ne les trouvons pas ſi blâmables: eſt-ce préjugé? eſt-ce raiſon? Nous en laiſſons la déciſion aux lecteurs. Voici comment nous raiſonnons.

Pour exprimer un rapport il eſt néceſſaire d'indiquer les deux objets que l'on compare, & le réſultat de la comparaiſon. Les mots qui indiquent les objets comparés, s'appellent *noms*; & le mot qui marque le réſultat de la comparaiſon, qui en lie les deux termes, ſe nomme *verbe*. Mais la comparaiſon exige deux objets. L'un eſt, pour ainſi dire, la baſe de la comparaiſon; l'autre eſt ce que l'on compare au premier. L'un s'appelle *nom*; l'autre s'appelle *adjectif*.

Les caracteres qui, ſelon Mr. de *Gibelin*, différencient les parties du diſcours, nous ſemblent équivoques dans ce cas. L'un eſt la différence des fonctions, l'au-

tre,

tre, celle des effets. Mr. de *Gibelin* dit; les fonctions de ces mots sont différentes; „l'un désigne le sujet du tableau; l'autre une qualité de ce sujet.„ Ils produisent des effets différents. „L'un „réveille l'idée d'un tel homme; l'autre „*celui* (il faut celle) d'un homme peint „sous tel caractere.„ Nous disons: les fonctions sont les mêmes; l'un & l'autre désigne les deux termes de la comparaison. Ils produisent le même effet; chacun réveille l'idée qu'il exprime. Si la différence des idées suffisoit pour ranger sous des classes différentes les mots qui les réveillent, il faudroit faire autant de classes qu'il y a de noms, ou au moins que les anciens comptoient de prédicaments. Si, parce qu'une substance n'est pas une qualité, il faut distinguer le nom de l'adjectif; une qualité n'est pas une quantité; ni l'une ni l'autre ne sont pas une relation &c.; il faut donc distinguer le mots qui marquent la qualité de ceux qui marquent la quantité, & les uns & les autres de ceux qui marquent la relation &c.

Après tout la différence se réduit à peu de chose: il s'agit de savoir si l'on fera de l'adjectif & du substantif une division principale, ou une subdivision. Il n'y avoit pas lieu de s'écrier: „le croira-„t-on? L'on suivoit à l'égard des lan-„gues des méthodes si fausses, si téné-„breuses, si peu raisonnées, que pendant „une longue suite de siecles on a confon-„du les deux parties du discours les plus „distinctes, les plus fortement caractéri-„sées, celles qui formoient les deux bran-„ches du même rapport; le *nom* & „l'*adjectif*. L'on n'en faisoit qu'une seu-„le classe:„ que l'on subdivisoit.

Ne se rappelle-t-on pas ici l'exclamation que rapporte *Cicéron* (De nat. Deor. Lib. 1, cap. 6.)

Pro Deum, popularium omnium adolescentium
Clamo, postulo, obsecro, oro, ploro, atque
imploro fidem.

Et pourquoi? Qu'est-il donc arrivé de si terrible?

Ab amico amante argentum accipere meretrix
non vult.

L'esti-

L'estimable Auteur du monde primitif nous pardonnera si nous l'exhortons ici à être moins emphatique, &, puisque nous avons commencé à donner des avis, à parler moins de lui-même, de ce qu'il va faire, de ce qu'il a fait. Qu'il continue à donner de bonnes choses; que, quand il répete ce que d'autres ont dit, répétition inévitable, il cite exactement les Auteurs qu'il a suivis, & qu'il laisse à ses Lecteurs le soin de louer ce qu'il avance de neuf; les plus ignorants s'en appercevront bien, voyant qu'il ne cite personne. Nous ne parlons ainsi que parce que nous connoissons des personnes de mérite que l'égoïsme qu'on trouve dans cet ouvrage a rebutées. Reprenons les traces de notre Auteur.

Plusieurs mots conviennent à tous les objets de la même espece. Pour les tirer de cette généralité, il faut un mot qui fasse connoître précisément l'objet déterminé dont on parle: ce mot est l'*article;* tels sont dans notre langue *le* & *ce.*

Ce

Ce ſentiment eſt celui des plus habiles Grammairiens. Nous ne ſommes pas aſſez préſomptueux pour nous oppoſer à leur déciſion: mais nous ſouhaiterions qu'on éclaircit quelques difficultés que nous avons à ce ſujet.

1°. Si l'article eſt deſtiné à tirer de ſa généralité un mot qui convient à nombre d'individus, on doit le mettre devant tous les mots de cette eſpece. *Cicéron* eſt un nom qui convient à tous les membres d'une branche de famille *Tullia*: pourquoi donc ne diſons-nous pas *le Cicéron?*

2°. Nous mettons l'article devant les noms d'eſpece pris dans toute leur généralité: nous diſons; *l'*homme eſt un animal raiſonnable; *le* lion eſt fier & généreux; *les* fleurs ſont de courte durée. Le Dictionnaire portatif des regles de la Langue Françoiſe s'efforce de réſoudre cette difficulté; mais, à notre avis, il n'y réuſſit pas. „Qu'eſt-ce qu'un *individu?*„ dit-il au mot *article.* „Un être dont tou„tes les parties concourent tellement à ne

for-

„former qu'un ſeul tout, qu'en retran-„cher une ſeule, c'eſt le détruire, en fai-„re autre choſe, le faire ceſſer, en un „mot, d'être ce qu'il eſt. Par *parties*, „nous entendons ici, dans les êtres cor-„porels, les différentes portions de ma-„tiere qui les compoſent; & dans les „êtres ſpirituels, les facultés qui les ca-„ractériſent; dans les uns & les autres, „les différentes propriétés, dont la réunion „eſt dans notre eſprit le fondement de „l'idée totale & unique que nous nous en „ſommes formée. Qu'eſt-ce donc qu'*in-„dividualiſer* ou *faire prendre indivi-„duellement?* Ce n'eſt pas fixer une idée „à un ſeul objet, à un ſeul individu, com-„me on pourroit le croire; mais c'eſt dé-„terminer l'eſprit à voir dans l'idée qu'on „va lui fournir, de vrais individus, ſoit „qu'on n'en veuille indiquer qu'un ou „quelques-uns, ou enfin qu'on veuille „parler de tous ceux que le nom repré-„ſente.„

Ainſi les mots *individu* & *eſpece*, & même *genre* dans ſa plus grande étendue, ſigni-

signifient la même chose; & dans la phrase: le *possible est ce qui ne renferme point de contradiction*, le mot *possible* exprime un individu. Donc dans la définition de l'article, *c'est un mot destiné à faire prendre individuellement le mot qui le suit*, & c'est la définition que l'Auteur adopte, on doit mettre, pour s'expliquer clairement & sans équivoque: *c'est un mot destiné à faire prendre le mot qui le suit, pour le nom d'un individu, d'une espece, ou d'un genre;* c'est à dire, *à faire prendre le mot qui le suit pour ce qu'il est*: définition lumineuse!

Pour faire mieux comprendre sa pensée, l'Auteur du Dictionnaire observe que, dans le sens grammatical, on dit, *homme est de deux syllabes;* que dans le sens qualificatif on dit, *ils sont hommes, je les soulage;* & qu'enfin, quand on veut que ce mot signifie, non un son ni une qualité, mais un être, on dit, *l'homme n'est jamais content*. On pourroit, peut-être, dire avec raison que les deux premieres phrases sont des expressions abrégées;

gées; que dans leur entier elles sont, *le mot homme est de deux syllabes; ce sont des hommes, je les soulage*, où l'article paroît, & le sens n'est point changé; nous nous bornons à remarquer qu'on met l'article devant des mots qui ne servent qu'à qualifier. On dit *les* Cicéron *&* *les* Virgile *seront toujours rares;* ici les mots *Cicéron* & *Virgile* indiquent une qualité, & signifient, *les orateurs & les poëtes qui ont les qualités qu'avoient* Cicéron ou Virgile, comme en disant *ils sont hommes* &c., on veut dire, ils ont toutes les qualités qu'ont les hommes. *S*i ces réflexions sont justes, il en résulte que la bonne définition de l'*article* en général est encore à trouver; celle qu'on vient d'examiner, ne convient proprement qu'à l'article *ce*. Finissons cette digression.

Dans un discours il est essentiel „que „celui qui parle, se désigne comme l'être „qui parle, & qu'il désigne d'une maniere „distincte, entre tous les autres, ceux „auxquels il s'adresse, & ceux dont il

„par-

„parle." C'eſt ce que marquent les mots qu'on nomme *pronoms* ou *perſonnes*.

Mr. de *Gibelin* adopte ici l'inexactitude des grammariens modernes. Les anciens, *Gaza*, *Apollonius*, *Priſcien* &c. s'expliquoient mieux. „La premiere per„ſonne, dit le dernier, eſt lorſque celui „qui parle, parle de lui-même. La ſe„conde, lorſqu'il parle de celui à qui il „adreſſe la parole; & la troiſieme quand „il parle de quelque autre choſe, de quel„que choſe qui n'eſt, ni celui qui parle, ni „celui à qui il adreſſe la parole."

Les qualités, ou ſe trouvent dans les objets conſidérés en eux-mêmes, ou ſont relatives à d'autres objets; ainſi une boule eſt ronde en elle-même; un homme eſt aimé ou aimant relativement à l'être qui l'aime, ou qu'il aime. Les mots qui indiquent les qualités de la premiere eſpece, conſervent le nom d'adjectifs; ceux qui déſignent les qualités de la ſeconde eſpece, s'appellent *participes*. Il en eſt d'actifs & de paſſifs. Les participes *actifs* expriment l'action

que

que le sujet de la propofition fait; & les participes *passifs* dénotent l'impression qu'il reçoit.

Nouvelle difficulté. Le participe, dit-on, „désigne un rapport de qualité entre „deux objets, produite par l'influence de „l'un sur l'autre. Le même rapport pré„sentera ainsi l'un de ces deux objets „comme actif, & l'autre comme passif.„ D'où vient donc que dans la phrase: *Tircis* aimant (*) une femme coquette, ne peut pas être heureux, *aimant* est un participe; & dans cette autre: *Tircis* amoureux d'une femme coquette &c. *amoureux* est un adjectif? Ces deux mots désignent également un rapport de qualité entre deux objets, produite par l'influence de l'un sur l'autre; & le même rapport présente un de ces deux objets comme

(*) Je prends ici le mot *aimant* pour participe, comme Mr. de *Gibelin* prend *craignant* pour participe dans son exemple, *les hommes craignant Dieu*.

Note du Journaliste.

me actif, (c'est *Tircis*), & l'autre comme passif (c'est la femme coquette).

Ayant ainsi dénombré les six parties du discours qui changent de forme, l'Auteur fait des *observations* à ce sujet. Il observe que ces six parties différent essentiellement par l'idée principale; que si on les réduisoit à un plus petit nombre, il faudroit venir à des subdivisions qui nous rameneroient au même point; qu'en mettant l'article, l'adjectif, & le participe au rang des parties du discours, on se fraye un chemin plus commode: que ces parties doivent changer de formes, parce qu'elles sont destinées à ne représenter qu'un seul rapport, & qu'il faut qu'elles puissent prendre toutes à la fois des formes analogues; autrement elles ne formeroient pas un tout.

Ces remarques sont judicieuses; nous trouvons seulement que la forme des mots doit entrer pour quelque chose dans leur division; & que, puisque l'Auteur a adopté la division des mots en deux classes, en mots qui changent de formes, & en

mots

mots qui n'en changent point, il auroit été plus conséquent de suivre toutes les subdivisions intermédiaires que de passer tout d'un coup à la derniere. Les mots qui changent de formes, expriment les deux termes d'un rapport, ou les lient. Les mots de la premiere sorte sont les *noms ;* & ceux de la seconde les *verbes.* La différence de fonctions de ces deux sortes de mots exigent qu'ils different dans leurs changements de formes. Il convient donc de ranger sous la classe des noms tous les mots qui subissent les changements que souffre une sorte de noms.

Les termes d'un rapport sont, 1°. des substances, où des choses qu'on regarde comme des substances, & 2°. des qualités. Les noms de la premiere espece sont *substantifs ;* ceux de la seconde, *adjectifs.* Les objets ont entr'eux une relation importante; car ils parlent, ou d'eux-mêmes, ou de ceux qui les écoutent, ou d'autres choses. Les *pronoms* ou *personnes* marquent cette relation. Parmi les adjectifs, les uns n'ont que la signi-

signification & les propriétés des noms, & ils conservent le nom d'adjectifs: les autres joignent à la forme des noms quelques propriétés des verbes, & on les appelle *participes*. Nous classerons l'article, quand nous en aurons une bonne définition.

Passons avec Mr. de *Gibelin* aux *parties du discours qui ne changent point de formes*.

Les êtres ont mutuellement une infinité de rapports, & souvent il faut exprimer plus d'un de ces rapports, si l'on veut bien faire comprendre sa pensée. Il faut donc des mots qui unissent ces différents tableaux; & ces mots ne changeront point de forme „parce que, faits „pour lier deux objets, ils ne peuvent „prendre la livrée d'aucun des deux.„ En effet il arrive souvent que l'expression d'un tableau a une forme, tandis que celle d'un second tableau a une autre forme. Laquelle des deux formes prendra le mot qui lie ces deux tableaux?

De ces mots, les uns sont destinés à lier les objets que l'on compare, & les autres à réunir des tableaux. Mais chaque nuance de qualités, d'actions &c. forme dans le fond un tableau différent de tout autre; il y aura donc aussi des mots faits pour marquer ces nuances: considérons d'abord ces derniers.

De cette espece sont *bien*, *mal*, *supérieurement*, *parfaitement* &c.; on les nomme *adverbes*: leur fonction, nous l'avons dit, est de marquer les nuances, de qualifier le verbe, dit l'Auteur; mais il admet (p. 526.) des adverbes de temps, de lieu, d'affirmation, d'interrogation, qui ne marquent ni nuance ni qualification.

„Les objets existants sont liés entr'eux „par divers rapports... de place, de situa„tion, de motif &c.; ou, pour mieux „dire, tout rapport suppose deux objets „en liaison ... Il faudra donc des mots „qui lient ces objets aux rapports.„ Ces mots sont appellés *prépositions*, parce qu'on les met avant le mot qui complete le rapport.

Voici comment, à notre avis, il faut entendre cette origine. Chaque rapport suppose deux termes, (ou deux objets que l'on compare, ou le sujet & l'attribut,) & le verbe qui les lie. Ces trois choses, le sujet, le verbe, & l'attribut, forment un rapport complet, une proposition. Souvent on a besoin de comparer l'idée complexe, qui résulte de cette proposition, avec un autre objet, de donner à cette idée complexe le rôle de sujet, & de la joindre avec un attribut. Les mots qui forment cette liaison, sont les prépositions, ainsi nommées parce qu'on les met avant le second terme de ce dernier rapport. Disons en passant qu'on pouvoit également les nommer *postpositions*, parce qu'on les place après les premier terme du même rapport.

Tâchons d'expliquer cette doctrine par un exemple. *Cicéron* fut éloquent contre *Catilina*. On a d'abord la proposition, *Cicéron* fut éloquent, qui marque le rapport qui étoit entre *Cicéron* & l'éloquence. On demande à présent quel rap-

rapport il y avoit entre *Cicéron*, en tant qu'éloquent, & *Catilina?* Ce rapport est exprimé par la préposition *contre*. *Cicéron* fit usage de son éloquence pour nuire à *Catilina*.

A présent changeons la phrase sans changer le sens: *Cicéron* fut éloquent quand il parla contre *Catilina*. Ici la proposition qui sert de sujet dans le nouveau rapport, est précisément la même qu'auparavant; le nouvel attribut est, *parla*, ou si l'on veut, *parla contre* Catilina; le mot qui joint ces deux termes de comparaison, est *quand;* donc, selon la description rapportée, *quand* est une préposition; ce qu'on n'accordera pas. C'est pourquoi nous croyons que la description qu'on donne de la préposition, ne la détermine pas suffisamment.

Mr. de *Gibelin* nous fait ensuite observer qu'une idée principale en amene souvent à sa suite plusieurs qui se succedent & s'unissent. Il faut des mots pour marquer cette union. On les appelle *conjonctions*.

Enfin notre ame eſt quelquefois émue ſi fortement qu'elle marque ſon état par des cris qu'on nomme *interjections.*

Nous avons donc dix parties du diſcours; le *nom;* l'*article;* l'*adjectif;* le *participe;* le *pronom;* le *verbe;* la *prépoſition;* l'*adverbe;* la *conjonction;* l'*interjection.* Les ſix premieres appartiennent à la premiere claſſe, à celle des mots qui changent de forme; & les quatre dernieres à la ſeconde claſſe, à celle des mots qui ne changent point de forme.

Ces dix parties ſont „communes, de „droit ou de fait, à tous les peuples; „toutes indiſpenſables; toutes rempliſ„ſant dans la parole des fonctions diffé„rentes...; toutes ſe reconnoiſſant à des „définitions qui leur ſont propres.„ Oui, chaque partie devroit avoir ſa définition propre, „qui ne ſauroit convenir à au„cune autre;" mais l'a-t-elle réellement? Quand l'Auteur dit que ces dix parties ſont communes à tous les peuples *de droit ou de fait*, il veut, ſans doute,

dire

dire que, si quelque peuple manque de quelqu'une de ces parties, il en a l'équivalent.

De ces parties du discours résultent des tableaux qui different par *leur simplicité*; par la *nature des qualités de leurs objets*; & par l'*expression de leurs différentes parties*.

Au premier égard, les tableaux de nos idées sont 1°. *simples*, & ne renferment qu'un sujet & un attribut, comme, *le temps est orageux*; 2°. *complexes*, & contiennent plusieurs attributs, comme, *Cicéron étoit savant, bon philosophe, & zélé républicain*; ou plusieurs sujets, comme, *Alexandre, César, Attila, & Gengiskan furent les fléaux du genre humain*. Ou enfin plusieurs sujets & plusieurs attributs. 3°. Ces tableaux sont *composés*, lorsqu'ils sont formés par la réunion de plusieurs tableaux simples qui concourent à former un tout.

Au second égard, „les qualités d'un „objet quelconque, sur-tout de l'objet „principal du tableau, peuvent désigner,

„ou sa maniere d'exister, ou ses actions, „ou ce qu'il éprouve de la part des autres „êtres.„ Il en résulte trois sortes de tableaux, qu'on peut appeller *énonciatifs*, *actifs*, & *passifs*.

„Les premiers énoncent la simple „existence, avec telle ou telle qualité;" par exemple, *la terre est ronde.*

„Les seconds présentent les objets „comme agissants:" tel est celui-ci, *Colomb découvrit le nouveau monde.*

Les troisiemes au contraire peignent les êtres comme les objets de quelque action; comme *le nouveau monde fut découvert par Colomb.*

Ces tableaux different également par les qualités qu'ils représentent, & par la nature des mots qui expriment ces qualités. „Il falloit qu'il en fût ainsi, „afin que la peinture fût plus conforme „à son modele, & que le contraste de „ces tableaux fût plus sensible.„ Dans les tableaux de la premiere sorte, les attributs ne sont exprimés que par des *adjectifs*, mots qui, comme nous l'avons re-

remarqué, ne peignent que les qualités d'un être, & qui par conséquent, cesseroient d'être des adjectifs, s'ils représentoient une action ou son opposé. Dans les tableaux de la seconde & de la troisieme sorte, l'expression des attributs doit renfermer des *participes* qui dénotent les qualités relatives aux actions des hommes, & par conséquent aux impressions qu'ils reçoivent. Effectivement on trouve dans le troisieme exemple, *le nouveau monde fut* découvert *par Colomb,* le participe passif *découvert.* Mais où est-il, ce participe, dans le second exemple? C'est ce qui fait passer Mr. de *Gibelin* de sa belle division des tableaux à une autre considération importante.

Pour bien représenter la pensée, le discours devroit être aussi rapide qu'elle. Ne pouvant pas atteindre à cette rapidité, il s'en approche autant qu'il peut. Pour cet effet il supprime tous les mots qui ne sont pas nécessaires, & souvent il en fond plusieurs en un. „L'on a encore recours à ces formules abrégées pour

„éviter la monotonie.... Il en est *dans* „*les* (des) langues, comme *dans le* (du) „Physique; la variété y plait, autant que „l'uniformité paroît insipide.... De là „ces mots amphibies, comme *mon*, qui, „n'appartenant à aucune partie du dis- „cours en particulier, semblent hors de „toute regle: de là ces phrases singulie- „res qu'on ne peut (pas) soumettre à „la même analyse que les autres, & qui „paroissent l'effet d'un usage capricieux „& fantasque, mais *dont* (d'où) dépen- „dent en grande partie la finesse & l'éner- „gie des langues....»

„C'est ainsi que nous abrégeons les ta- „bleaux actifs, en disant, *il lit*, au lieu „de dire, *il est lisant*.... La Gram- „maire doit donc s'occuper essentielle- „ment de ces objets; elle en doit déve- „lopper les causes & les effets. Elle don- „ne à ces formules abrégées le nom d'*El-* „*lipses*, d'un mot Grec qui signifie *omis-* „*sion, action de laisser*.... Nous ver- „rons deux sortes d'ellipses, d'où résulte- „ront des *noms elliptiques*, & des *phra-*

„*ses*

„*ses elliptiques*. Les mots elliptiques „seront ceux qui tiennent lieu de plusieurs „parties du discours, tels que *y*, *en*, „*mon*, &c. Les phrases elliptiques seront „celles *dont* (dans lesquelles) on aura „supprimé quelque partie du discours, „quelque mot, parce que cette omission „les rendoit plus concises, sans nuire à „leur clarté.„

Voilà l'abrégé du premier livre, & de la premiere partie du second. Cet abrégé est un peu long, parce que le desir de voir la Grammaire générale éclaircie & mise à l'abri de tout doute & de toute objection, nous a jeté dans des discussions qui à l'avenir n'auront lieu que rarement.

La suite dans le Journal prochain.

K.

De l'action de l'acide marin sur les huiles et les corps combustibles.

Par Mr. Achard.

La combinaison de l'acide marin & des substances huileuses & combustibles est un sujet qui n'a pas encore occupé les chymistes. L'action de cet acide sur les huiles est moins sensible que celle des autres acides minéraux; la plupart des chymistes sont même dans l'idée que cette action est nulle, & qu'elle ne deviendroit sensible, qu'en appliquant cet acide aux huiles, dans un très-haut degré de concentration, & par des procédés particuliers.

Je me propose dans ce mémoire d'éclaircir ce sujet par des expériences, au moyen desquelles j'espere prouver que l'acide marin concentré au point d'être fu-

fumant, agit à froid sur les huiles; qu'au moyen de la chaleur il en dissout plusieurs especes, comme les huiles essentielles, & les huiles empireumatiques animales & végétales; qu'il n'a que très-peu d'action sur les huiles douces ou grasses; & qu'il y a de certaines huiles avec lesquelles il forme de véritables composés savonneux.

Je commencerai par exposer les expériences que j'ai faites avec l'acide marin & les huiles essentielles; ensuite je parlerai de la combinaison de cet acide avec les huiles empireumatiques végétales & animales; après quoi je rapporterai les expériences qui regardent les combinaisons de l'acide marin avec les huiles douces ou grasses; & je finirai par quelques expériences faites en distillant de l'acide marin sur du soufre, & sur de la poudre de charbon.

Expérience I.

Je versai une once & demie d'esprit de sel fumant sur une demi-once d'hui-

le essentielle de sassafras; je laissai ce mélange en repos au froid pendant quelques heures; l'acide devint jaune & perdit entiérement sa transparence; l'huile ne paroissoit pas changée, si ce n'est qu'elle avoit perdu un peu de sa transparence.

Je mis ce mélange en digestion pendant douze heures, l'échauffant assez vers la fin de l'opération, pour le faire bouillir; l'acide devint brun & opaque; mais il se trouva transparent quand il eut passé par le filtre; l'huile étoit devenue noire & s'étoit épaissie.

D'une portion de cet acide saturée avec de l'huile de tartre par défaillance, il se précipita d'abord un sel formé par l'union de l'alkali avec l'acide.

J'ajoutai de l'eau à ce mélange afin de redissoudre le précipité; ensuite je fis évaporer doucement une partie du fluide; par le réfroidissement il se forma des crystaux d'une figure très-différente; il y en avoit de cubiques, qui ressembloient aux crystaux du sel commun,

&

& qui en avoient aussi le goût; d'autres par la figure & par le goût ressembloient parfaitement aux crystaux de nitre.

Pendant la digestion, où je tins ce mélange pour le faire évaporer, il s'en sépara une matiere huileuse, dont les parties se rassemblerent par la chaleur, & formerent une peau mince qui couvroit toute la surface du fluide.

Cette huile étoit celle que l'acide marin avoit dissoute lorsqu'il étoit en digestion avec l'huile de sassafras.

J'ai trouvé qu'une once d'esprit de sel dissout entiérement & parfaitement quatre gouttes d'huile de sassafras.

Cette proportion doit nécessairement varier suivant le degré de concentration de l'acide marin. Celui dont j'ai fait usage dans cette expérience & dans les suivantes, étoit concentré au point qu'il répandoit des vapeurs blanches.

L'huile de sassafras qui avoit été traitée comme nous venons de dire, ne s'unissoit pas plus facilement avec l'alkali

qu'avant d'avoir été épaissie par l'acide marin.

Expérience II.

Je versai deux onces d'acide marin sur une demi-once d'huile essentielle d'anis; ce mêlange resta pendant quatre heures en repos; l'acide se congela comme il a coutume de faire; il devint jaune & perdit sa transparence. Par une digestion continuée pendant seize heures, & poussée sur la fin au point de faire bouillir l'acide, l'huile devint entiérement noire, elle s'étoit beaucoup épaissie, & ne se congeloit plus au froid, comme cela arrive ordinairement à l'huile d'anis. Je filtrai l'acide, qui paroissoit opaque, & il redevint transparent en passant par le filtre; il avoit alors une couleur brune.

J'affoiblis une portion de cet acide avec de l'eau distillée, & ensuite j'y ajoutai de l'alkali en liqueur jusqu'à saturation; le mêlange devint un peu trouble; mais un repos de quelques jours lui rendit sa transparence; il se forma un précipité

en

en flocons bruns; ce précipité n'étoit que l'huile dissoute par l'acide marin, qui s'en étoit de nouveau séparée par l'intermede de l'alkali; car ayant mis ce mêlange en digestion, le précipité disparut, & il se forma une pellicule grasse qui couvroit toute la surface du fluide. Je laissai ce mêlange en digestion jusqu'à ce qu'une partie du fluide fût évaporée; je le laissai réfroidir; il s'y forma des crystaux d'une figure très-différente; il y en avoit de cubiques, comme ceux du sel commun, de prismatiques comme les crystaux de nitre; d'autres étoient ronds comme des têtes d'épingles, & soutenus par une petite tige; enfin il y avoit de petits crystaux triangulaires, qui avoient la forme d'un chapeau, & que je ne peux comparer à aucun sel connu.

Expérience III.

Je versai deux onces d'acide nitreux, sur une once d'huile de térébenthine: tant que ce mêlange resta au froid, l'huile ne parut altérée en aucune maniere; l'aci-

l'acide devint brun & opaque, ce qui fut encore plus ſenſible après une digeſtion de quatorze heures; la chaleur étant augmentée vers la fin de l'opération au point de faire bouillir l'acide, l'huile de térébenthine devint brune & preſque noire, perdit entiérement ſa tranſparence, & s'épaiſſit conſidérablement.

Après avoir filtré cet acide & l'avoir affoibli avec de l'eau diſtillée, je le ſaturai avec une ſolution d'alkali fixe bien chargée; le mêlange ſe troubla un peu, & par le repos il ſe forma un précipité en flocons bruns; ayant alors chauffé ce mêlange, dans la vue de faire évaporer une partie du fluide, ce précipité diſparut, & les parties huileuſes ſéparées de l'acide ſe réunirent & formerent une pellicule qui couvroit la ſurface du fluide. L'huile ainſi ſéparée de l'acide étoit noire, & avoit la conſiſtance de la térébenthine.

Après qu'une partie du fluide fut évaporée, je mis au froid ce qui reſtoit, afin

afin de faciliter la cryſtalliſation, il s'y forma des cryſtaux de la même figure; cette figure étoit cependant fort différente de celle des cryſtaux du ſel commun.

Expérience IV.

Je verſai deux onces d'acide marin ſur une demi-once d'huile eſſentielle de fenouil; tant que ce mêlange reſta au froid, l'acide & l'huile ne parurent pas agir ſenſiblement l'un ſur l'autre; l'acide devint ſeulement un peu louche, ſans cependant prendre aucune couleur. Le même changement arriva à l'acide marin. Ce mêlange ayant été en digeſtion pendant dix heures, & chauffé vers la fin juſqu'à le faire bouillir, l'acide prit une couleur jaune; il parut opaque; mais il ſe trouva tranſparent après avoir été filtré. L'huile étoit devenue très-noire & s'étoit au peu épaiſſie.

Cet acide, affoibli avec de l'eau diſtillée, devint un peu louche par l'addition de l'huile de tartre par défaillance; le repos lui rendit ſa tranſparence, & il

il se forma un précipité en flocons bruns; ce précipité n'étoit autre chose que l'huile de fenouil dissoute par l'acide marin: cette huile rassemblée d'une maniere convenable, étoit noire, & avoit une consistance approchante de celle de la térébenthine.

Je fis évaporer fort doucement une partie du mêlange d'huile de tartre avec l'acide marin qui avoit été traité avec l'huile de fenouil; par le réfroidissement, il s'y forma des crystaux cubiques, semblables à ceux du sel commun, & d'autres crystaux prismatiques, parfaitement ressemblants à ceux du nitre.

Expérience V.

Je versai deux onces d'acide marin, sur une demi-once d'huile animale rectifiée à la maniere de *Dippel;* il s'exhala d'abord beaucoup de vapeurs blanches de ce mêlange; l'acide prit une couleur fort brune, mais il resta transparent, & au bout de quelques heures il avoit dissous une bonne portion d'huile. Je mis alors

alors ce mêlange en digeſtion, & je l'échauffai juſqu'à le faire bouillir; l'huile ſe diſſout entiérement dans l'acide; la ſolution étoit d'un brun ſi foncé qu'elle paroiſſoit opaque, quoiqu'elle ne le fût effectivement pas; l'eau diſtillée ajoutée à cette ſolution n'y produiſit aucun changement remarquable; mais quand j'y eus ajouté autant d'huile de tartre qu'il en falloit pour ſaturer l'acide, l'huile animale s'en ſépara d'abord & ſe raſſembla à la ſurface du fluide, où elle forma une peau aſſez épaiſſe; cette huile ſéparée de l'acide étoit noire & épaiſſe. L'eſprit de ſel ammoniac aqueux produiſit le même effet que l'huile de tartre.

Ayant enſuite ajouté à de l'acide marin chargé d'huile animale rectifiée de *Dippel*, une plus grande quantité d'huile de tartre qu'il n'en falloit pour ſaturer l'acide, il ſe forma auſſi d'abord une pellicule brune à la ſurface du fluide; cette pellicule provenoit de l'huile ſéparée de l'acide; mais ce mêlange ne devint pas tranſparent; il avoit une couleur jaune,

&

& étoit entiérement opaque; au bout de quelque temps l'huile qui s'étoit séparée, se redissout même à froid, de sorte qu'après avoir abandonné l'acide, elle s'unit à l'alkali surabondant, & entra avec lui en une véritable combinaison savonneuse.

Il suffit de chauffer un peu ce mêlange pour faciliter & accélerer la combinaison de l'alkali fixe végétal avec l'huile animale rectifiée, dissoute par l'acide marin, & séparée ensuite de cet acide.

L'esprit de sel ammoniac aqueux ajouté à la solution d'huile rectifiée de *Dippel*, en plus grande quantité qu'il n'étoit nécessaire pour saturer l'acide, forma aussi avec cette huile un véritable composé savonneux.

J'ajoutai de l'huile de vitriol à l'huile animale rectifiée & dissoute dans l'acide marin; le mêlange écuma très-fort; il se gonfla, perdit sa transparence, & il s'en exhala beaucoup de vapeurs blanches, qui avoient l'odeur d'acide marin, & aussi d'acide sulfureux. En examinant

nant plus particuliérement ce mêlange, je trouvai que les parties huileuſes étoient encore parfaitement diſſoutes; mais qu'au lieu d'être unies à l'acide marin, elles étoient unies à l'acide vitriolique avec lequel elles formoient un véritable ſavon.

J'ajoutai de l'acide nitreux non fumant, mais bien concentré, à la ſolution d'huile de *Dippel* dans l'acide marin; le mêlange ne gonfla pas, comme par l'addition de l'acide vitriolique concentré; mais il ſe forma un précipité en petits morceaux noirs. Ayant examiné ce précipité, je trouvai que c'étoit une matiere formée par l'union de l'acide nitreux avec l'huile de *Dippel;* elle avoit auſſi tous les caracteres d'une véritable réſine, ce qui eſt ordinaire aux combinaiſons de l'acide nitreux avec les huiles eſſentielles.

Enfin je mis dans une cornue de verre une portion d'acide marin chargée d'huile animale rectifiée; je plaçai cette cornue dans un bain de ſable; & je procédai à la diſtillation. Il vint d'abord quelques gouttes d'acide marin, enſuite quelques

ques gouttes d'huile, qui sûrement n'avoit pas encore été exactement combinée avec l'acide; ensuite il vint de nouveau de l'acide marin pur; lorsque les deux tiers de ce que j'avois mis dans la cornue, furent passés, j'interrompis la distillation, en tirant la cornue du sable fort doucement pour empêcher qu'elle ne se cassât par un réfroidissement trop prompt.

Le fluide qui étoit dans le récipient, avoit une couleur brunâtre: ce n'étoit que de l'acide marin qui avoit dissous la portion d'huile passée dans la distillation, & qui lui donnoit la couleur brune; j'ajoutai de l'huile de tartre par défaillance à l'acide qui avoit passé dans la distillation, jusqu'à ce qu'il fût bien saturé, & même un peu supersaturé d'alkali; ce mélange perdit d'abord sa transparence, & devint jaune & opaque; par le repos l'huile se sépara, & forma une peau qui couvroit la surface du fluide.

Ce qui étoit resté dans la cornue, étoit un fluide noir & visqueux; ce n'étoit

que

que de l'acide marin fort chargé d'huile animale de *Dippel*.

Expérience IV.

Je verſai deux onces d'acide marin, ſur une demi-once d'huile de ſuccin blanche, & je laiſſai ce mêlange en repos au froid pendant pluſieurs heures; l'acide devint blanc, & laiteux; il perdit ſa tranſparence; l'huile paroiſſoit cependant n'avoir ſubi aucun changement; elle étoit encore de la même couleur, tranſparente, & limpide.

Je mis ce mêlange en digeſtion, & je le chauffai juſqu'à le faire bouillir; l'acide devint jaune clair, & reprit ſa tranſparence; l'huile la perdit & devint noire & opaque; elle perdit auſſi un peu de ſa limpidité & s'épaiſſit.

L'acide après avoir été filtré pour le ſéparer de l'huile, étoit d'une couleur jaune reſſemblante à celle d'une ſolution d'or dans l'eau régale.

J'y ajoutai de l'huile de tartre par défaillance; elle n'altera ni la couleur ni la

la transparence de l'acide jusqu'à ce qu'il fut entiérement saturé; mais ayant alors ajouté une plus grande quantité d'alkali, ce mélange devint opaque, & perdit sa transparence; il la reprit par le repos, & par la précipitation d'une portion d'huile que l'acide avoit dissoute, & qui se précipita en flocons bruns.

Dès les premieres gouttes d'huile de tartre ajoutées à cet acide, il s'en sépara une portion d'huile: cette huile étoit brune; elle avoit la consistance de la térébenthine, & formoit une peau qui couvroit la surface du fluide.

Expérience VII.

J'ajoutai deux parties d'acide marin à une partie d'éther vitriolique, & je secouai ce mêlange; il devint laiteux comme lorsqu'on agite ensemble de l'huile & de l'eau. Au bout de quelques heures que ce mêlange étoit resté en repos au froid, l'acide marin avoit entiérement & parfaitement dissous l'éther; ce mêlange étoit

étoit blanc & tranſparent, & avoit une odeur très-forte d'éther.

J'y ajoutai de l'eau diſtillée; il devint un peu louche; mais l'ayant enſuite bien ſecoué pour rendre le mêlange plus intime, il reprit entiérement ſa tranſparence, & l'éther reſta diſſous.

J'ajoutai à l'acide marin qui avoit diſſous de l'éther vitriolique, autant d'alkali fixe en liqueur qu'il en falloit pour ſaturer l'acide; il ſe précipita d'abord des petits cryſtaux de ſel; le mêlange ſe troubla un peu; mais quelques inſtants après il reprit ſa tranſparence, & l'éther ſe ſépara entiérement, & vint nager à la ſurface du fluide; il ne paroiſſoit avoir été altéré en aucune maniere.

Expérience VIII.

Je verſai une once & demie d'eſprit de ſel ſur une demi-once d'huile de cire, & je laiſſai ce mêlange en repos pendant quelques jours; l'eſprit de ſel devint d'un jaune foncé & opaque; l'huile garda ſa couleur, mais elle perdit ſa tranſparence.

Enſuite je mis ce mêlange en digeſtion pendant quinze heures, en l'échauffant vers la fin de l'opération juſqu'à le faire bouillir; l'acide prit une couleur brune; il étoit tranſparent après avoir été filtré; l'huile devint entiérement noire, & avoit pris une conſiſtance approchante de celle de la cire. J'ajoutai de l'huile de tartre par défaillance à l'acide; il ſe troubla d'abord, & reſta trouble pendant quelque temps; enſuite il redevint tranſparent, & l'huile qu'il avoit diſſoute, ſe précipita en flocons jaunes.

Il ſuit des expériences ſur la combinaiſon des huiles eſſentielles avec l'acide marin que je viens de rapporter;

1) Que cet acide a une action très-marquée ſur les huiles eſſentielles en général, & qu'il les diſſout toutes. Cependant la quantité d'acide néceſſaire pour diſſoudre une certaine portion d'huile eſſentielle, n'eſt pas la même pour toutes les huiles eſſentielles. Il y en a qui ſe

ſe diſſolvent dans une moindre quantité d'acide, & d'autres qui en demandent une plus grande quantité.

2) Que l'huile animale rectifiée de *Dippel* (qu'on peut très-bien ranger dans la claſſe des huiles eſſentielles, puiſqu'elle en a toutes les propriétés,) ſe diſſout dans l'acide marin plus promptement, plus facilement, & en plus grande quantité que toutes les autres huiles eſſentielles.

3) Que l'acide marin paroît être en partie dénaturé par ſa combinaiſon avec les huiles, puiſque cet acide forme avec l'alkali fixe végétal des ſels différents de celui que le même acide pur forme avec le même alkali. Ce phénomene mériteroit d'être examiné avec la plus grande attention; & je crois qu'il donneroit beaucoup de lumieres ſur la tranſmutation des acides. Selon le ſyſtême de l'illuſtre *Stahl*, l'aci-

de marin ne differe de l'acide nitreux que parce que ce dernier eſt intimément uni à une portion de phlogiſtique. Ce ſavant Chymiſte dit même avoir changé l'acide marin en acide nitreux, en le combinant avec le phlogiſtique. Cette expérience, dont il a plu à l'Auteur de ſe réſerver les détails & les manipulations, jointe à l'obſervation que je viens de rapporter ſur le changement de l'acide marin par ſa combinaiſon avec les huiles, peut faire eſpérer, qu'en combinant à pluſieurs repriſes, &, peut-être, par des procédés particuliers, l'acide marin avec les huiles eſſentielles, on parviendroit à le dénaturer entiérement, & à le changer en acide nitreux bien caractériſé.

4) Que l'acide marin a plus d'affinité avec les ſels alkalis fixes & volatils qu'avec les huiles; puiſque ces ſels décompoſent toutes les ſolutions des huiles eſſentielles dans cet acide.

5) Que

5) Que l'acide marin forme à froid une combinaison savonneuse avec l'huile blanche de succin; mais que par la chaleur, l'union de ces deux substances devient plus intime, & qu'elles se dissolvent alors parfaitement.

6) Que l'acide marin épaissit, plus ou moins, toutes les huiles essentielles; soit qu'il les ait déjà dissoutes, & qu'elles en aient été séparées par les sels alkalis, soit que ces huiles aient seulement été pendant un temps suffisant en digestion avec de l'acide marin.

7) Que l'acide marin ne dispose pas, comme l'acide nitreux, les huiles essentielles à se combiner plus aisément & plus facilement avec les sels alkalis, à l'exception seulement de l'huile animale rectifiée de *Dippel*, qui, lorsqu'elle a premiérement été dissoute dans l'acide marin, se combine ensuite fort aisément avec les alkalis, quoique cette huile dans

ſon état naturel, paroiſſe ſe refuſer à toute union avec les alkalis ſalins.

8) Que l'acide marin diſſout complétement l'éther vitriolique, ſans le changer, mais que l'éther peut être ſéparé de l'acide ſans altération, par l'intermede de l'alkali fixe végétal.

Je paſſe aux expériences que j'ai faites avec l'acide marin & les huiles empireumatiques animales & végétales.

Elles ſe trouveront dans le Journal ſuivant.

UN-

URSACHEN DES GESUNKNEN GESCHMACKS BEY DEN VERSCHIEDENEN VÖLKERN DA ER GEBLÜHET. Eine Abhandlung, welche den von der Königl. Academie der Wissenschaften für das Jahr 1773. gesetzten Preis erhalten hat, von Herrn HERDER auf Befehl der Academie herausgegeben: *Multa renascentur quæ jam cecidere.* Berlin, bey CHRISTIAN FRIEDRICH VOSS 1775.

C'est à dire:

DISSERTATION qui a remporté le prix proposé par la classe des Belles-Lettres de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse sur la question: *Quelles sont les causes de la décadence & de la corruption du goût.* Par Mr. HERDER. A Berlin, chez VOSS 1775.

Il est des sujets qui se refusent à toute discussion. Ce sont, à notre avis, les premiers principes de nos connoissances, ces notions primitives que nous tirons

de nos ſens extérieurs & de notre ſens intime. A force de diſcuter ces matieres on les embrouille, parce que les efforts qu'on fait pour approfondir un ſujet l'obſcurciſſent quand ils ne peuvent pas l'éclaircir; & l'on ne peut pas éclaircir les principes dont nous parlons. Pour rendre viſibles les particules qui compoſent la lumiere, il faudroit une autre lumiere encore plus ſubtile & plus vive: de même, pour éclaircir les premiers principes de nos connoiſſances, il faudroit des principes encore plus clairs & plus évidents; & ſi nous avions ces derniers, les premiers ne ſeroient pas ce qu'ils ſont, des premiers principes.

Mais les notions compoſées, toutes celles qui réſultent de la combinaiſon des notions primitives, doivent être diſcutées ſoigneuſement. A la vérité ceux qui ſe livrent à leur imagination, qui veulent raffiner ſur-tout, & qui par conſéquent voient tout ſous un faux jour, ſe repréſentent le même objet ſous des points de vue différents, & prêtent le flanc aux

pyr-

pyrrhoniens très-attentifs à profiter des variations des dogmatiques. Ce n'eſt pas que les partiſans du doute univerſel puiſſent ſe prévaloir de ces variations au point de renverſer la vérité. Sans éprouver la moindre ſecouſſe, elle voit tomber les opinions qu'on voudroit mettre à ſa place.

Ipſa manens immota, cadentia ſidera cernit, dit *Manile* de l'étoile polaire. Mais ceux des philoſophes qui font profeſſion de tout ignorer, emploient habilement les variations de ceux qui prétendent ſavoir quelque choſe, pour relever la foibleſſe de leurs antagoniſtes. Ce n'eſt pas un mal: peu à peu les dogmatiques deviennent plus réſervés dans leurs déciſions, & ſe rapprochent de cette ſimplicité qui eſt le caractere du vrai.

Au nombre des idées qu'il convient d'examiner, on doit ranger le *goût*, cette faculté qui eſt affectée par la beauté des ouvrages de l'art & de la nature, & qui en eſt le juge. Ce n'eſt pas un pur ſentiment; ce n'eſt pas une notion vague

& confuse. Ce mot désigne la cause d'un effet connu & bien déterminé. Dire que les raisonnements employés pour expliquer le goût se ressentent de la confusion qui regne dans son idée, c'est avouer qu'on n'a pas lu, ou qu'on n'a pas entendu ce qu'ont écrit sur ce sujet *Montesquieu*, *Formey*, le Pere *André*, *Burke*, *Sulzer*, *de Cat*, &, sans doute, d'autres auteurs que nous ne nous rappellons pas. Si donc l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse avoit demandé qu'on expliquât le mot *goût*, qu'on fit l'analyse de l'idée composée qui y est attachée, le lecteur pourroit lui reprocher d'avoir proposé une question déjà résolue; mais on auroit tort de dire qu'elle auroit dû prévoir l'inutilité des tentatives qu'on feroit à cet égard. Celles qu'on avoit déjà faites, n'ont été rien moins que vaines; & quand elles l'auroient été, on n'en pourroit pas inférer que de nouveaux efforts seroient également infructueux.

Mais

Mais l'Académie, sans doute contente des analyses qu'on nous a données du goût, & qui le présentent toutes sous un même point de vue, s'est bornée à demander *quelles sont les causes de la décadence du goût chez les différents peuples* (*); „en avertissant qu'il s'agissoit „de bien observer la diversité de ces cau„ses, & celle de leur influence dans les „différents siecles où le goût a dégé„néré (**).„

Quand même la notion du goût seroit confuse, l'Académie auroit pu, sans mériter aucun reproche, proposer la question qu'elle a proposée. Blâmeroit-on avec raison une Société économique qui demanderoit quelles sont les causes qui ont presque anéanti la fertilité de la Sicile & de l'Égypte, autrefois les greniers de Rome? Cependant l'idée de végéta-

 tion

(*) Voyez les nouveaux Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres pour l'année 1773, pag. 11. de l'Histoire.

(**) Dans le même endroit.

tion eſt très-confuſe; & la queſtion ſe réduiroit à chercher les cauſes de la décadence de la végétation en Sicile & en Égypte.

Il eſt manifeſte que l'Académie demandoit

1°. Un détail raiſonné des différentes cauſes de la décadence du goût.

2°. L'évaluation des effets de chacune de ces cauſes.

3°. L'application de ces deux points aux différents peuples chez leſquels le goût a fleuri & dégénéré.

Elle a donc bien expreſſément dit de quelle décadence & de quelle corruption de goût elle entendoit parler; c'eſt de l'altération quelconque du goût, relativement à diverſes époques & à différents lieux. On peut légitimement préſumer qu'elle y comprenoit les circonſtances actuelles; &, ſi réellement elle a donné cette étendue à ſa queſtion, elle n'a point ſuppoſé ce qu'elle auroit dû préalablement établir. Ou l'on tombe d'accord que nos poëtes, nos orateurs, nos ſculpteurs n'ont

n'ont pas autant de goût que les *Homere*, les *Virgile*, les *Pindare*, les *Horace*, les *Démosthene*, les *Cicéron*, les *Phidias*, disons même hardiment, que les grands hommes qui ont honoré le siecle des *Médicis* & celui de *Louis* XIV ; ou l'on soutient que les modernes égalent les anciens. Dans le premier cas on avoue que nous n'avons pas autant de goût qu'en avoient les Grecs, les Romains, & nos ancêtres ; c'est à dire, que le goût a déchu chez nous. Dans le second cas, la proposition même qu'on soutiendroit, prouveroit combien nous manquons de goût. On en pourroit donner des preuves convainquantes ; mais les Lecteurs judicieux n'en ont pas besoin, & les autres n'en sentiroient pas la force. Enfin, si la conservation du goût le plus pur parmi nous étoit aussi certaine, qu'à notre avis, l'est sa décadence, l'Académie auroit exclu les circonstances actuelles, puisque sa question n'embrasse que *les différents siecles où le goût a dégénéré.* Ces préliminaires nous ont paru né-

néceſſaires, ou du moins convenables, avant d'en venir au diſcours que nous avons annoncé.

Ce diſcours couronné par l'Académie eſt de Mr. *Herder*, conſeiller du conſiſtoire à Buckebourg; Auteur qui avoit déjà remporté le prix deſtiné à celui qui donneroit l'explication la plus ſatisfaiſante de la formation du langage & de l'origine des langues.

L'uſage n'étant pas dans cette Académie de lire la piece couronnée, il n'eſt pas rare que, pour ſatisfaire la juſte curioſité des aſſiſtants, un Académicien liſe le jour de l'Aſſemblée publique dans laquelle on adjuge un prix, le précis de la piece qui l'a remporté, & qui n'eſt pas encore imprimée. Mr. *Weguelin* trouva bon de ſe conformer à cet uſage pour la piece dont il s'agit, & même d'acquieſcer aux ſouhaits du Libraire en livrant ſon précis à l'impreſſion. Le but de Mr. *Weguelin* étant de faire connoître le fort & le foible du diſcours dont il s'agiſſoit, il ne s'eſt pas écarté du ſtyle de Mr. *Her-*

der

der, qui n'eſt pas toujours conforme au bon goût.

Voyons ſi l'Auteur a répondu à la queſtion propoſée. Nous nous ſervirons ſouvent des termes du précis, & nous les diſtinguerons par des guillemets à l'ordinaire. Commençons par l'analyſe & la définition du goût.

Le goût eſt le réſultat du génie, de l'intelligence, & de la raiſon, accompagné du ſentiment: c'eſt une faculté qui, par le ſentiment exquis du beau, découvre ou met dans l'exercice des autres facultés, l'ordre, l'harmonie, & les proportions convenables.

„Le génie eſt l'aſſemblage des facultés „& des forces de l'eſprit, entant que par „leur intenſité elles ſont propres à pro„duire le plus grand & le plus prompt ef„fet.... Il doit précéder le goût, ou „l'art de ſoumettre l'exercice & l'uſage „de ces forces aux regles des plus belles „proportions....

„Si le goût doit ſon exiſtence au gé„nie...., le génie n'eſt pas moins rede-

„vable

„vable au goût par le soin que prend ce-„lui-ci de limer les productions de l'es-„prit brut.... On voit le défaut de leur „influence réciproque dans les produc-„tions foibles & monotones de ces hom-„mes de goût dont l'ame n'est pas échauf-„fée par la chaleur du génie.„ D'un autre côté, les hommes de génie sont sujets à se laisser „entraîner par la fougue „& l'impétuosité de leurs idées, sans se „mettre en peine des agréments de la „diction & du goût.„ On voit donc „que le goût n'est que l'usage réglé & „méthodique des forces du génie...., & „le ravissement du goût est l'ouvrage de „l'intelligence & de la raison.„

„A quoi faut-il attribuer les étonnants „succès du drame des Grecs?... Au gé-„nie accompagné de lumieres, de senti-„ment, & de raison. Le goût, entant „qu'il est le résumé & le produit de ces „facultés, mit à ces ouvrages immortels „le sceau invariable du beau.„

Ainsi, en derniere analyse, le goût est, selon notre Auteur, un composé de sen-

ſentiment & de connoiſſances. Selon Mr. *Burke* (*), c'eſt un compoſé de ſenſibilité & de jugement. Écoutons Mrs. *Sulzer* & *Formey*. „Le goût," dit le premier, „eſt la faculté de ſentir le beau... „il ne ſe montre dans toute ſa perfection „que lorſqu'il eſt accompagné d'un génie „pénétrant, d'un eſprit délicat, & de „ſentiments élevés.... Le goût ne ſert „de rien, s'il n'eſt accompagné d'eſprit „& de génie.... Le goût, pris dans „toute ſon étendue, a pour fondement „une ſenſibilité délicate de toutes les fi„bres de l'ame; ou, pour parler ſans fi„gure, *cette ſenſibilité à laquelle contri„bue chaque faculté de l'ame, ſoit qu'el„le appartienne à l'entendement, ou à „l'imagination, ou au cœur* (**). Le goût,

(*) Diſſertation ſur le goût, à la tête des Recherches philoſophiques ſur l'origine des idées que nous avons du beau & du ſublime.

(**) Dictionnaire des Beaux-Arts, article *Goût*. Voyez le Volume VII. de ce Journal, pag. 123 & ſuivantes.

„goût," dit le ſecond, „eſt en général, la „connoiſſance des beautés quelconques „qui ſont répandues dans les ouvrages de „la nature & de l'art, *entant que cette „connoiſſance eſt accompagnée de ſenti„ment....* L'entrepriſe de ſéparer les „deux principes conſtituants du goût, *la „connoiſſance & le ſentiment*, eſt vaine „& impoſſible (*)."

Suivant Mr. *de Cat*, „la perception „du beau excite en nous un ſentiment dif„férent de tout autre (**)." Voilà la ſeuſibilité. „Il y a, ſoit dans les objets „mêmes, ſoit dans les circonſtances qui „les accompagnent, quelque choſe qui les „rend beaux ou laids (***);" & pour l'appercevoir il faut des lumieres.

Ces

(*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe, pour l'année 1760, pag. 289 & 300.

(**) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe, pour l'année 1767, pag. 444.

(***) Ibid. pag. 445.

Ces citations sont plus que suffisantes pour justifier les trois assertions que nous avons avancées au commencement de cet extrait; que le goût n'est pas un pur sentiment; que sa notion n'est ni vague ni confuse; & que de grands philosophes s'accordent dans l'analyse qu'ils en font. Il est temps de passer aux causes de la décadence du goût.

Les faits „nous apprennent que les cau„ses qui ont fait baisser le génie, l'intel„ligence, & les sentiments, concourent „à la décadence du goût.„ Il déchoit „dans un siecle où le concours des senti„ments, des mœurs, & des usages„ ne favorise „en aucune maniere ses progrès „& sa perfection.„ Il „ne se maintient „que lorsqu'il est fondé sur l'intérêt de la „nation, sur ses besoins, & sur le ton „caractéristique de ses mœurs.„

La corruption des mœurs énerve l'ame, la jette dans l'engourdissement, obscurcit l'entendement, affoiblit le génie, étouffe ou pervertit le sentiment. Ainsi, „la corruption du goût est toujours pro-

„por-

„ractere; le penchant qui les entraînoit „au plaisir; leurs manieres aisées & dé-„centes; le beau feu qui animoit leur „conversation; la gaieté de leurs jeux & „de leurs divertissements; l'amour de la „magnificence dans les cérémonies & „dans les édifices publics, la délicatesse „de leurs notions sur-tout ce qui concer-„noit l'honneur & la gloire..., concou-„roient à entretenir la chaleur du génie „des Grecs, qui enfanta des chefs-d'œu-„vre, parce que ce peuple suivoit les „meilleures maximes de l'éducation tant „publique que particuliere.„ La beauté du pays, la douceur du climat, la constitution des états libres de la Grece, où il falloit être éloquent pour s'élever, les sujets intéressants pour la nation que les orateurs & les poëtes avoient à lui présenter, les occasions fréquentes de se montrer & d'être applaudi, les avantages de la figure & de la physionomie, tout contribuoit à former & à conserver ce bon goût qui a fleuri chez eux pendant si long-temps.

„De

„De tout ce que nous venons de dire, „on peut tirer cette conclusion claire & „évidente, que le goût des Grecs a été „tellement propre à cette nation, qu'on „doit le considérer comme le résultat de „son caractere public, & l'effet du genre „de vie, du gouvernement, & du local. „Tant que la combinaison des causes pu„bliques & nationales du goût des Grecs „lui donna de l'autorité & de l'efficace, „de la force & de la vigueur, il produisit „une infinité de beaux ouvrages, & de „chefs-d'œuvre de l'art. Mais avec l'ex„tinction de la liberté & de la constitu„tion, des sentiments & des mœurs, le „goût, qui en avoit été le plus bel effet, „s'évanouit pour quelque temps, reparut „de nouveau, & se perdit à la fin." Voilà les causes, de la décadence du goût chez les Grecs.

Pour déterminer l'influence de chaque cause en particulier, l'Auteur compare les circonstances où se sont trouvés les poëtes, les orateurs, & les artistes des différents temps. C'est un dé-

détail où nous ne pouvons pas le suivre.

Le goût des Romains ne tint „pas im„médiatement au caractere & aux usages „de la nation. Les Romains s'aggrandi„rent dans un temps où ils n'avoient au„cune idée du goût.„ On le regardoit à Rome comme étranger à l'intérêt de la nation. „Destitué de la finesse des orga„nes & du tact qui caractérisoit les Grecs, „le Romain ne se piqua jamais d'avoir un „goût délicat, ni d'être connoisseur né „& formé par la nature.„ Peu à peu le patriotisme fit place à l'intérêt particulier, & l'éloquence perdit sa vigueur: *Auguste* & *Mécene* cesserent d'exister; le goût de la poésie „s'abatardit, ce qui „ne seroit jamais arrivé, si les Romains „s'y fussent attachés indépendamment de „toute considération extérieure... L'his„toire, obligée de plier sous le fer des „tyrans, fut réduite à déguiser la vérité, „ou à garder le silence...„ L'éducation „étoit confiée aux esclaves; l'adulateur „travestissoit les faits; le soin du bien „pu-

„public étoit abandonné aux fantaiſies du „tyran, & aux caprices de ſon favori.„ Quelques Empereurs favoriſerent la culture des lettres; mais le goût n'y gagna rien „parce que rien ne peut jamais être „produit ſans le concours des cauſes in„ternes & externes, ou des ſentiments „& du local. Or les ſentiments, auſſi „bien que le local, répugnoient alors à „la production du goût, qui préſuppoſe „l'enthouſiaſme de la liberté, du patrio„tiſme, de la décence, & de la vertu „qui manquoit alors aux Romains.„ Les efforts de pluſieurs hommes de génie pour atteindre au beau furent vains „parce „qu'ils vivoient dans un ſiecle où le con„cours des ſentiments, des mœurs, & „des uſages ne favoriſoit en aucune ma„niere les progrès & la perfection du „goût....„

„Le génie rendit la langue Italien„ne propre à la poéſie & à la proſe.... „Le retour du goût fut l'effet des „temps.... antérieurs au ſeizieme ſie„cle. Ce furent le *Dante*, *Bocca-*

„*ce* (*), *Cimabue*, & *Giotto* qui appla-
„nirent les routes. A considérer les cho-
„ses de près, il faut dire que le goût n'a
„jamais été tout à fait banni de l'Italie.
„Défiguré & abâtardi par mille traits de
„la barbarie du siecle, il conserva de
„beaux restes de son caractere original:„
mais il reprit son éclat lorsque les *Médicis* lui tendirent leur main bienfaisante.

Pour ne pas s'écarter du bon goût, les Italiens s'attacherent à imiter les anciens; mais l'imitation & le desir d'obtenir des récompenses ne produisent pas d'aussi grands effets que la constitution, les

(*) Mr. *Weguelin* a très-bien fait de dire *le Dante* avec l'article, & *Boccace* sans article, parce que c'est l'usage chez nous; mais cet usage est contraire à celui des Italiens, qui ne mettent l'article que devant les noms de famille. *Dante* est le nom de baptême de ce pere de la poésie Italienne; *Boccace* est le nom de famille de ce maitre de la prose. Les Italiens disent donc *Dante* sans article, & *il Boccaccio* avec un article, comme, pour nommer le même artiste, ils disent *Michel-Angelo* & *il Buonarroti*.

Note du Journaliste.

les ſentiments & les mœurs. „Le génie „fin, curieux, & réfléchi de la nation, „eſt encore le dépoſitaire des germes du „goût, dont les notions épurées ne pro„duiſent pas tous les effets auxquels elles „ſont deſtinées, parce qu'elles ſont em„barraſſées d'une foule de notions étran„geres, & que les ſentiments du beau „ne ſont pas aſſez favoriſés par la con„ſtitution, les mœurs, & le local.„ Mais, „à force d'imiter, de copier, & „de repréſenter les idées des anciens ſous „une infinité de faces différentes, les Ita„liens devinrent les maîtres de toutes les „nations Européennes.....„

„La ſucceſſion des événements amena „encore une époque du goût ſous le re„gne de *Louis* XIV; & l'on peut y ap„pliquer ce qu'on a dit des circonſtances „qui amenerent celle des *Médicis.* Des „génies, qui ne prétendoient à aucune ré„compenſe de la cour, préparerent la ré„volution du goût François.... Le pu„blic ayant goûté divers ouvrages d'agré„ment qui parurent dans ce beau ſiecle,

 „la

„la renommée réveilla le goût de *Louis*, „qui les ſcella de ſon approbation, après „que le génie de quelques grands hom„mes l'eût mis en état d'agir. La lan„gue enrichie de mille expreſſions & de „mille tours, s'embellit.... Les divers „genres de ſtyle prirent l'empreinte de la „décence, de la dignité, de l'éclat, & „de l'activité du regne de *Louis*. Cha„cun s'attachant à imiter dans ſa ſphere „ce qui pouvoit être de ſon reſſort, le „goût ſe répandit univerſellement.„

Mais ce goût, tendant „plutôt à po„lir les mœurs, & à les rendre plus ſo„ciables, qu'à embraſſer tous les intérêts „de la nation, & à porter les ſentiments „au plus haut degré d'élévation & de „force, ſon époque fut auſſi peu ſtable „que le ton de la cour qui l'avoit auto„riſé. Le public qui varie dans tout ce „qui ſe rapporte à l'agrément & au goût, „ne fit aucune difficulté d'approuver ceux „qui, pour s'ouvrir une nouvelle route, „corrompirent le langage par des antithe„ſes & des pointes.„

Nous

Nous avons donné un extrait fidele de la piece de Mr. *Herder:* sans adopter toutes ses idées, nous ne les trouvons pas fort singulieres. Nous avons copié ses expressions autant que nous l'avons pu, pour mettre le Lecteur en état de juger si le style de cet Auteur est aussi singulier & aussi inintelligible qu'il l'a paru à quelques écrivains, & si la piece couronnée contient une réponse satisfaisante à la demande de l'Académie. Nous avons employé les termes du précis pour faire voir que nous n'avons pas fait dire à Mr. *Herder* ce qu'il n'a pas dit; & nous avons trouvé cette précaution d'autant plus nécessaire que nous avons cru devoir changer l'ordre de cette piece, puisque celui qu'a suivi l'Auteur, n'a pas mis ses pensées dans un jour assez vif pour les faire comprendre à tout le monde; & il y a des personnes qui se hâtent de juger les ouvrages qu'ils n'ont pas entendus.

I.

HISTOIRE UNIVERSELLE ET DIPLOMATIQUE CONTENANT LES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES DEPUIS LE PARTAGE DE L'EMPIRE JUSQU'A PEPIN LE BREF. Par Mr. WEGUELIN, Professeur d'Histoire à l'Académie Royale des Gentilshommes. Tome I. à Berlin, chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi. 1776. in 4to & in 8vo.

PREMIER EXTRAIT.

Dans un des Volumes de ce Journal (*) nous avons rapporté l'*Avertissement sur la publication de l'Histoire Universelle & Diplomatique de Mr.* Weguelin, *de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.* Le premier Tome, qui sert d'Introduction à cet-

(*) Vol. XIV. pag. 337.

cette importante Hiſtoire, vient de paroître, & nous nous empreſſons d'en rendre compte.

L'Auteur débute par les difficultés qui ſe préſentent à quiconque entreprend d'écrire l'Hiſtoire du moyen âge. Ces difficultés naiſſent 1°. du peu de réflexion & d'intelligence des Écrivains de cet âge: 2°. de la monotonie des événements, qui conſiſtent pour la plupart en des révolutions à peu près ſemblables: 3°. de la maniere ſeche, ſuperficielle, & guindée, & des préjugés ſans nombre des Moines, qui, durant cet âge, ont été les ſeuls Hiſtoriens. Après ce préambule, & après avoir proteſté que le but direct de cette Hiſtoire „eſt de rapporter l'ordre hiſtorique des événements, & l'ordre „politique de leurs cauſes, à la continuité „& à la généralité des impreſſions morales," l'Auteur entre en matiere.

L'Empire Romain, qui, depuis l'extinction de la famille des *Antonins*, étoit devenu le partage de ceux qui pouvoient l'acheter des légions, fut perpétuellement

agité par des guerres civiles & étrangeres; & ces guerres s'accrurent, lorsque l'Empire fut partagé en deux par *Théodose* le Grand. La nécessité d'augmenter les forces militaires, & la mollesse où étoient tombés les Romains, obligerent les Empereurs à avoir recours aux troupes étrangeres. Bientôt les armées de l'Empire en furent remplies; & les charges les plus importantes, dans le militaire & dans le politique, furent confiées à des Barbares. Les Barbares se souvinrent que leurs ancêtres avoient été considérés par les Romains comme des misérables esclaves, & se vangerent d'un pareil mépris par une hauteur insupportable, qui d'abord révolta les Romains, & ensuite les humilia en leur faisant sentir l'impuissance où ils se trouvoient de secouer un joug si honteux. Delà vint cette discorde qui régna dans toutes les parties du gouvernement, discorde que la diversité de religion, & la haine que cette diversité fit naître, augmenta infiniment. Judicieux détail de ces inconvénients;

niens; tableau fidele & animé de l'administration de la justice, de la puissance énorme des Préfets du Prétoire, & de l'abus criant qu'ils en firent, comme aussi des impôts publics, de la maniere dure & insensée de les lever, & d'autres usages très-ruineux pour les peuples, qui, accablés par un si mauvais gouvernement, ne furent pas en état de s'opposer aux nations qui détruisirent l'Empire, ou même ne voulurent pas s'y opposer. Nous renvoyons pour ces articles à l'ouvrage même: comme dans l'*Avertissement*, dont nous avons parlé, nous avons rapporté quelques morceaux de cet examen intéressant, nous n'osons nous y arrêter, quelque envie que nous en ayons.

Nous ferons la même chose par rapport aux causes extérieures de la ruine de l'Empire d'Occident, parce qu'elles sont fort connues; l'Auteur les présente dans un nouveau jour, & les suit pas à pas, quoique avec rapidité.

C'étoit ici le lieu de peindre les nations Barbares qui détruisirent l'Empire,

en relevant leur caractere, leurs mœurs, & leurs exploits. Mr. *Weguelin* n'a pas oublié cette tâche, d'autant plus qu'un pareil examen conduit à la connoissance des loix, des usages, & de la constitution que ces conquérants introduisirent en Europe. Il n'est pas possible de faire un extrait satisfaisant de ce détail, parce qu'il est tout tiré de la métaphysique de l'esprit humain lorsqu'il est, pour ainsi dire, en friche chez un peuple brut & féroce, qui n'a ni besoins ni desirs, & à qui on présente tout à coup l'appas séducteur de la puissance & des richesses.

Les principales parmi ces nations brutes qui partagerent les dépouilles de l'Empire Romain, furent, les *Hérules* qui anéantirent l'Empire en Italie; les *Ostrogoths* qui succéderent en Italie aux Hérules; les *Visigoths* qui s'étendirent dans la Gaule Narbonnoise & en Espagne; les *Francs* qui soumirent les Gaules & la Germanie; les *Bourguignons* qui concoururent avec les Francs à chasser les Romains de toutes les Gaules; les *Lombards*

bards qui, après avoir envahi des portions de la Pannonie, arracherent l'Italie aux Grecs qui venoient à peine de la conquérir sur les Ostrogoths; les *Anglo-Saxons*, devenus maîtres de la Grande-Bretagne; les *Huns* fléaux de l'Orient & de l'Occident sous *Attila*, & établis dans les Pannonies; enfin les *Slaves*, les *Avares*, les *Bulgares* & les *Hongrois*, dont l'Illyrie, les Pannonies, la Dace, & d'autres portions des deux Empires furent le partage. L'Histoire des conquêtes de ces nations, de leurs révolutions, & de leurs revers, occupe une partie de cette Introduction, depuis la page 38 jusqu'à la page 226. Nous n'en donnerons pas l'extrait, premiérement parce que elle roule sur des faits assez connus; secondement parce que il nous faudroit copier l'Auteur, qui les narre d'une maniere si précise & si rapide, & qui lie si bien tous les faits, qu'il est impossible de l'abréger.

L'Auteur ne se contente pas d'être Historien: il examine les faits, il les présente dans leur véritable jour; & ne se

bornant pas aux caufes extérieures & immédiates qui les ont produits, il en cherche & découvre les caufes intérieures, qui feroient cachées à des yeux moins pénétrants que les fiens. Ces caufes confiftent dans les vertus ou les vices des Princes & des peuples, dans leur conftitution & dans leurs rapports, comme auffi dans plufieurs événements éloignés, qui amenerent peu à peu chaque nation au comble de la puiffance, ou à fa ruine.

Pour donner à nos Lecteurs une idée du travail de Mr. *Weguelin* dans ce genre, il fuffira de rapporter quelques-unes de fes réflexions fur la chûte de différents peuples.

Les Hérules n'avoient pas eu de la peine à faire tomber la tête de ce vafte coloffe, déjà ébranlé & chancelant. *Odoacre*, homme hardi & heureux, conquit l'Italie fur un Empereur enfant, & un Patrice foible & détefté. Mais avec la même facilité qu'il fit cette importante conquête, il la perdit, & il devoit la perdre. „Ce Prince, dit l'Auteur (p. 42)

„en

„en effet n'étoit originairement qu'un „homme de fortune que diverſes nations „avoient choiſi pour leur chef militai„re (*), mais ſans vouloir ſe ſoumettre „à ſes ordres abſolus. *Odoacre* étoit Roi „d'Italie, & ſon autorité royale s'éten„doit ſur les Italiens qui avoient été aſ„ſujettis par toutes les nations qu'il avoit „réunies. N'ayant aucune autorité hé„réditaire ſur des peuples libres, qui ne „lui étoient attachés que par les liens de „l'eſtime & de la reconnoiſſance, il de„voit auſſi les regarder ſur le pied de „promoteurs de ſa fortune. Une auto„rité qui n'eſt point fondée ſur la puiſſan„ce & ſur le droit, mais qui s'appuie ſeu„lement ſur l'opinion & les ſentiments, „n'a d'autre efficace que celle que lui „prête une combinaiſon de circonſtances „où la réciprocité du ſecours doit avoir

 „lieu.

(*) Sous le nom d'Hérules, *Odoacre* ſe fit ſuivre à la conquête d'Italie par les Hérules propres, par les Turcilinges, par les Rugiens, & par les Sirelles.

Note du Journaliſte.

„lieu. Après ce temps de crise, il n'y „a plus de frein qui puisse retenir des „hommes libres & féroces: de sorte que „si *Odoacre* n'avoit pas été attaqué par „le Roi des Ostrogoths, l'empire des „Hérules se seroit probablement éteint „avec le conquérant de l'Italie.„

A propos de la destruction de l'Empire des Ostrogoths, Mr. *Weguelin* fait les réflexions suivantes (p. 53.) „Les „principales causes de la destruction de „cet état furent le gouvernement électif, „& l'impossibilité de s'attacher entiére„ment les natifs, à cause de la diversité „de religion, de mœurs, d'usages, & „de privileges.' Un état environné d'en„nemis puissants & accrédités, ne peut „se maintenir qu'en resserrant les liens de „la nation, ou en l'unissant intimément „avec le chef. Car le gouvernement élec„tif présuppose toujours un pouvoir pré„caire dans celui qui est élu, & un pou„voir réel dans ceux qui l'élisent, ce qui „met de la *discordance* dans l'état, & „affoiblit les liens publics. Si la succes„sion

„ſion avoit continué dans les deſcendants „du grand *Théodoric*, il eſt fort proba„ble que la maiſon des Amales, à laquel„le les Goths portoient un profond re„ſpect, eût conſervé en entier l'eſprit du „gouvernement de *Théodoric*. Cette „unité de deſſeins & de vues étoit d'au„tant plus néceſſaire, qu'il y avoit moins „d'uniformité entre le peuple conquérant „& le peuple conquis. A moins de trai„ter les natifs avec une douceur infinie, „on ne pouvoit compter ſur eux. Le „fort de la guerre tomboit donc unique„ment ſur les Goths, qui, obligés de „défendre un grand pays, tant contre les „Grecs que contre les Regnicoles, étoient „dans le cas d'une armée, laquelle, ayant à „couvrir de vaſtes provinces, eſt obligée „de partager ſes forces, & dont il eſt „aiſé d'enlever ſucceſſivement les quar„tiers. Ces vices inhérants au gouver„nement des Oſtrogoths, & qui ne pou„voient être corrigés que par une valeur „& une vertu ſoutenues, devoient enfin „produire l'anéantiſſement de cet état,

„pour

„pour peu que le souverain & les sujets „vinssent à se relâcher. Tel fut le sort „du royaume des Ostrogoths &c.„

On prétend que la cause de la ruine des Visigoths en Espagne fut l'attentat du Roi *Roderic* contre l'honneur de la fille du Comte *Julien*, Gouverneur de la Mauritanie Tingitane. Voici comme notre Auteur raisonne sur cet événement (p. 75.) „Ce n'est pas connoître „l'analogie que doivent avoir les effets „avec les causes qui en déterminent l'exis- „tence, que d'attribuer la chûte d'une „Monarchie à une intrigue d'amour.... „Si la Monarchie des Goths eût été bien „réglée, le ressentiment d'un Seigneur „tel que le Comte *Julien*, n'auroit abouti „qu'à le faire cabaler en secret contre les „entremetteurs des intrigues amoureuses „du Prince; & l'on se seroit mocqué „d'un homme qui eût voulu porter plus „loin sa vengeance. Mais un Seigneur „Visigoth, qui étoit électeur né de son „Souverain, & Sénateur du royaume, ré- „clamoit les droits de l'égalité dans tous

„les cas où le Prince lui paroiſſoit avoir „violé les devoirs de ſon office. Il ne „s'en prenoit pas aux Miniſtres des vo-„lontés du Prince, mais au Prince mê-„me, qui étoit reſponſable de ſes actions „à la Nobleſſe en général, & à chaque „Seigneur en particulier.... Un Roi Vi-„ſigoth étoit un ſimple particulier, à le „conſidérer dans l'intérieur de ſon palais „& dans ſa conduite privée. S'il offen-„ſoit quelqu'un, la conſtitution autoriſoit „l'offenſé à préſenter ſes griefs dans l'aſ-„ſemblée de la nation, ou à ſe confédé-„rer. Sans cet uſage, qui étoit devenu „l'abus le plus criant, la paſſion de *Ro-„deric* n'auroit jamais produit un effet „auſſi funeſte: mais dans une combinai-„ſon de circonſtances & d'intérêts fort „préjudiciable au Monarque, *Roderic* ſe „trouva dans le cas de *Paris*, qui par „l'enlévement d'*Hélene* occaſionna la rui-„ne de Troye. L'incendie s'accrut avec „tant de rapidité & s'étendit ſur tout le „royaume, à cauſe de la condition ſervile „dans laquelle la fierté & la défiance des

„Vi-

„Visigoths avoient jeté les Romains & les „Sueves, les Espagnols & les Juifs. Tous „les habitants des villes & de la campa„gne, qui n'étoient pas de la même ori„gine que leurs maîtres, désarmés & abat„tus par une longue servitude, se trou„voient hors d'état de se défendre. Voyant „fuir les Goths, qui étoient la seule mi„lice du pays, ils se laissoient entraîner, „& ne mettoient aucune opposition aux „desseins du conquérant..... Nous ne „saurions nous former une idée plus juste „des suites de la bataille de Xeres de „Frontera (*), qu'en comparant l'Espagne „à un camp abandonné où il n'y a plus „que des vivandiers & des valets, des „femmes & des enfants, qui tombent „d'abord sous le pouvoir de l'ennemi. „Les Visigoths, plus attentifs à conserver „leur liberté personnelle, qu'à mettre les „pla-

(*) Lieu auprès duquel se fit la bataille décisive entre les Visigoths & les Arabes ou Maures, l'an 712.

Note du Journaliste.

„places du royaume en état de défense, „fuyoient d'une place peu tenable dans „une autre qui n'étoit pas mieux fortifiée. „Le soin de fortifier les places, tant sur „les frontieres que dans l'intérieur du „pays, est ordinairement un objet que „l'on néglige dans les monarchies où le „pouvoir des Nobles & des Grands est „excessif. Les revenus de l'état se trou- „vant entre les mains des principaux de „la nation, le Prince peut rarement les „employer à des usages nationaux: on „ne lui permet pas même d'en disposer, „de crainte qu'il ne s'en serve pour se „rendre plus redoutable à la Noblesse, & „que sous le spécieux prétexte d'entrete- „nir des garnisons dans les places fortes, „il n'ait des troupes sur pied, qui dans „une collision d'intérêts prennent le parti „du Souverain.... L'exemple des Visi- „goths fait voir qu'une nation qui veut „être plus libre que ne le comporte l'es- „prit de sa constitution, est souvent la vic- „time des précautions trop scrupuleuses „qu'elle prend contre le Monarque &c.„

Quant

Quant aux Vandales, dont le regne en Afrique fut détruit par *Bélisaire* Général de *Justinien*, l'Auteur observe que la premiere & principale cause de ce revers „fut la négligence des successeurs de „*Genseric* à maintenir la marine telle „qu'elle avoit été sous ce conquérant. „Tant que la valeur des Vandales fut ex„citée & entretenue par l'espoir du butin, „leurs flottes furent nombreuses & en bon „état. Mais depuis la paix perpétuelle „conclue avec les Grecs, l'ardeur des „Vandales se rallentit, parce qu'ils ne „pouvoient plus exercer le métier de pi„rates. Les forces navales de la nation, „que constituoient autrefois les arma„teurs, diminuerent de beaucoup depuis „qu'on ne freta plus de vaisseaux pour al„ler en course.... Une nation qui perd „de vue ses premieres maximes, s'appro„che du terme de sa ruine; & on ne peut „pas suppléer à ce qui forme la base des „forces nationales, par des arrangements „tout à fait opposés à l'esprit primitif de „la constitution.... A cette raison de la „dé-

„décadence des Vandales, il faut en join„dre une autre tirée des ennemis que ce „peuple eut dans le pays même. La reli„gion & la politique des Rois Vandales „irritoient les peuples d'Afrique. Perſé„cuteurs & tyrans, ces Princes ſe firent „haïr des catholiques & des natifs: c'eſt „pourquoi ils ne purent pas compter ſur „la fidelité de leurs ſujets, & furent af„foiblis par les guerres continuelles qu'ils „eurent à ſoutenir contre les Maures &c." (p. 85. 86.)

„La principale cauſe de la deſtruction „du royaume des Lombards„ (dit Mr. *Weguelin* p. 197) „fut la réunion de „toutes les parties de la Monarchie Fran„çoiſe ſous un ſeul Roi. Les temps d'*Au„taris*, qui n'avoit contre lui que les forces „d'Auſtraſie, n'étoient plus: les Francs ani„més d'un nouvel eſprit de conquête, réu„nirent leurs efforts contre un pays, dont „la ſeule place forte étoit la capitale. Ils „avoient plus d'une fois paſſé par les dé„filés où les Lombards étoient en état de „ſe battre avec avantage, & l'ancienne

„va-

„valeur de ce dernier peuple avoit souf„fert tant d'échecs sous les regnes des „derniers Rois, qu'à moins d'avoir un „héros à leur tête, ils ne pouvoient gue„re s'attendre à de meilleurs succès. Or „*Didier* paroissoit plutôt propre à for„mer une intrigue, qu'à exécuter une en„treprise militaire. Les Ducs Lombards „d'ailleurs n'étoient pas attachés à un „Roi électif, au point de se dévouer sans „reserve à son service &c.„

Finissons cet extrait par ce que l'Auteur dit touchant la ruine de l'empire des Huns fondé par *Attila*. „1°. Les Huns „n'avoient point de constitution propre„ment dite, ou qui fût conforme à l'état „d'un peuple établi dans les limites d'un „certain district. Or les états ne se main„tiennent qu'autant qu'ils sont des états, „c'est à dire, qu'ils ont des liens sociales „fondés ou dans la nature, ou dans la „prudence législatrice & civile. On ne „dut donc point s'attendre à la durée „d'un état où régnoient le désordre & la „désunion. 2°. *Attila* n'eut point l'art

„d'unir

„d'unir aux intérêts des Huns tant de na-„tions qui le ſervoient à regret, ſoit en „fondant les coutumes des uns dans les „uſages des autres; ſoit en adaptant au „caractere & à la conſtitution des Huns „ce que les nations ſoumiſes avoient de „bon & de louable. Car ce n'eſt que „par l'uniformité des réglements publics „qu'un grand corps d'état ſe maintient; „& à raiſon de ſa grandeur & de ſa puiſ-„ſance, il doit avoir auſſi plus d'uni-„formité, à fin que la promtitude de „l'exécution ne ſoit pas gênée & arrêtée „par la lenteur & la complication des dé-„marches & des conſultations. Les Huns „étoient fort éloignés de jouir de cet „avantage, puiſque tous les Rois confé-„dérés de ce peuple eurent leurs conſtitu-„tions particulieres, & firent autant de „corps d'état ſéparés. Leur attachement „n'étant fondé que ſur la force, la pru-„dence, & la fortune d'*Attila*, ils re-„prirent leurs premiers deſſeins d'indé-„pendance & de conquêtes, dès que les „qualités perſonnelles & les forces des „ſuc-

„ſucceſſeurs d'*Attila* ne leur en impoſe„rent plus.... 3°. La poſition des Huns „étoit extrêmement critique, puiſqu'ils „avoient contr'eux le Kan des Turcs, les „deux empires d'Orient & d'Occident, & „les peuples établis ſur les terres de l'Em„pire, qui n'auroient jamais changé un „ſort ſtable & ſûr contre une vie incer„taine & précaire de vagabonds & de bri„gands. A ces ennemis puiſſants & nom„breux ils ne pouvoient oppoſer que des „peuples alliés ou aſſujettis par la for„ce &c.„ (p. 223.)

Nous ſommes forcés de nous arrêter ici, afin de ne pas donner une tróp grande étendue à cet extrait que nous continuerons dans le Journal ſuivant.

EX-

EXTRAIT
DES
OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
FAITES A BERLIN
pendant le mois d'Avril 1776.

I. *Le Barometre.*

Au plus haut 28″. 4‴. Le 3. & le 22. Avril.

Au plus bas 27″. 5‴. Le 8. Avril.

La différence = 11″.

Le milieu = 27″. $10\frac{1}{2}$‴.

La hauteur moyenne pendant le mois = 28″. 0,3‴.

Il a été.

1 Jour entre 27'', 5 à 7'''.
Le 8.

2 - - - 7 à 9.
Les 7. 13.

1 - - - 9 à 10.
Le 9.

8 - - - 10 à 12.
Les 4. 12. 15. 25. 26. 27. 29. 30.

13 - - 28'', 0 à 2.
Les 1. 5. 6. 10. 11. 14. 16. 17. 18. 19. 20. 24. 28.

5 - - - 2 à 4.
Les 2. 3. 21. 22. 23.

II. *Le Thermometre de Réaumur.*

A 2 heures Après MIDI.

Au plus haut 18^d. Le 19. Avril.

Au plus bas $3\frac{1}{4}$. Le 5. Avril.

La différence = $14\frac{3}{4}^d$.

Le milieu = $10\frac{1}{2}$.

La chaleur moyenne du midi pendant le mois = $9,26^d$.

Il a été:

5 Jours entre 3^{d}. & 5^{d}.

Les . 4. 5. 8. 9. 10.

4 - - 5^{d}. & 6^{d}.

Les 6. 7. 11. 14.

9 - - 6^{d}. & 8^{d}.

Les 1. 2. 3. 12. 13. 22. 27. 29. 30.

3 - - 8^{d}. & 10^{d}.

Les 21. 26. 28.

2 - - 10^{d}. & 12^{d}.

Les 15. 16.

1 - - 12^{d}. & 14^{d}.

Le 23.

3 - - 14^{d}. & 16^{d}.

Les 17. 24. 25.

3 - - 16^{d}. & 18^{d}.

Les 18. 19. 20.

MATIN ET SOIR.

Au plus haut 12^{d}. Le 18. & 19. au soir.

Au plus bas 0^{d}. Le 5. au soir.

La différence = 12^{d}.

Le milieu = 6^{d}.

La chaleur moyenne de la nuit = 4,8^{d}.

Variation totale du thermometre = 18^{d}.

III. *Les vents.*

3 Jours	*N.*	Les 1. 2. 3.
1 -	*N. E.*	Le 10.
6 -	*E.*	Les 4. 5. 9. 16. 17. 18.
2 -	*S.* E.	Les 23. 24.
2 -	*S.*	Les 15. 25.
2 -	*S. O.*	Les 6. 11.
10 -	*O.*	Les 7. 12. 13. 14. 19. 21. 22. 26. 29. 30.
4 -	*N. O.*	Les 8. 20. 27. 28.

Vent médiocrement fort. Les 2. 3. 7. 8. 12. 14. 18. - - VII. j.

Vent fort & très-fort. Les 1. 7. 26. 27. - - - - IV. j.

IV.

IV. *État de l'Athmosphere.*

9 Jours sereins. Les 4. 5. 6. 14. 16. 17. 18. 24. 25.

14 - à moitié couverts. Les 1. 3. 8. 9. 10. 11. 12. 15. 19. 20. 23. 28. 29. 30.

7 - couverts. Les 2. 4. 7. 13. 21. 22. 26.

Jours nébuleux. Les 2. 9. 16. - III. j.

Pluie. Les 8. 13. 21. 22. 27. 29. 30. VII. j.

Beaucoup de pluie. Les 3. 7. - II. j.

Grêle, & gresil. Les 7. 8. - II. j.

Gelée de nuit Le 14. - - I. j.

Éclairs au loin. S. E. Le 14. - I. j.

EXTRAIT

DES

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A BERLIN

pendant le Mois de Mai 1776.

I. *Le Barometre.*

Au plus haut $28''.\ 5\frac{1}{4}'''$. Le 12. & le 13. Mai.

Au plus bas $27.\ 4\frac{1}{2}$. Le 5. Mai.

La différence $= 1''.\ 0{,}75'''$.

Le milieu $= 27''.\ 11'''$.

La hauteur moyenne pendant le mois $= 28''.\ 0{,}17'''$.

Il a été:

1 Jour entre 27″, 4 à 6‴.
Le 5.
3 - - - 6 à 8.
Les 3. 4. 6.
3 - - - 8 à 10.
Les 7. 8. 23.
2 - - - 10 à 12.
Les 9. 22.
12 - - 28″, 0 à 2‴.
Les 10. 11. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 24. 26. 27.
8 - - - 2 à 4.
Les 1. 2. 14. 25. 28. 29. 30. 31.
2 - - - 4 à 6.
Les 12. 13.

II. *Le Thermometre de Réaumur.*

A 2 heures Après MIDI.

Au plus haut $18\frac{1}{2}^{d}$. Le 30. Mai.
Au plus bas $6\frac{1}{2}^{d}$. Le 3. Mai.

La différence = 12^{d}.
Le milieu = $12\frac{1}{2}^{d}$.

La chaleur moyenne du midi dans le mois = $11,63^{d}$.

Il a été:

3 Jours entre 6ᵈ. & 8ᵈ.
Les 3. 23. 24.

7 - - 8ᵈ. & 10ᵈ.
Les 1. 4. 5. 6. 8. 25. 27.

9 - - 10ᵈ. & 12ᵈ.
Les 2. 7. 11. 15. 16. 21. 22. 26. 28.

6 - - 12ᵈ. & 14ᵈ.
Les 9. 12. 13. 14. 17. 18.

2 - - 14ᵈ. & 16ᵈ.
Les 10. 29.

4 - - 16ᵈ. & $18\frac{1}{2}$ᵈ.
Les 19. 20. 30. 31.

MATIN ET SOIR.

Au plus haut + $12\frac{1}{2}$ᵈ. Le 30. & 31. Mai.
Au plus bas 4ᵈ. Le 4. & 23. Mai.

La différence = $8\frac{1}{2}$ᵈ.
Le milieu = $8\frac{1}{4}$ᵈ.

La chaleur moyenne de la nuit = 7,4ᵈ.
Variation totale du thermometre = $16\frac{1}{2}$ᵈ.

III.

III. *Les vents.*

2 Jours *N.* Les 1. 24.

1 - *N.E.* Le 14.

7 - *E.* Les 11. 13. 17. 19. 30. 31.

2 - *S.E.* Les 9. 10.

2 - *S.* Les 2. 25.

5 - *S.O.* Les 5. 6. 7. 12. 27.

8 - *O.* Les 3. 15. 16. 20. 22. 26. 28. 29.

4 - *N.O.* Les 4. 8. 21. 23.

Vent un peu fort. Les 6. 7. 20. - III. j.

Vent bien fort. Les 3. 4. 8. 19. 21. 22. - - - VI. j.

IV. *État de l'Athmosphere.*

6 Jours sereins. Les 2. 7. 10. 20. 29. 30.

19 - à moitié couverts. Les 1. 4. 6. 9. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 21. 23. 25. 26. 28.

6 - couverts. Les 3. 5. 8. 22. 24. 27.

Un peu de pluie. Les 1. 6. 13. 26. IV. j.

Beaucoup de pluie. Les 3. 4. 5. 9. 11. 22. 23. 24. 27. - IX. j.

Éclairs & tonnerre. Les 9. & 11. - II. j.

Un peu de grêle. Les 4. 6. 26. - III. j.

NOU-

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HOLLANDE.

Programme de la Société Hollandoise des Sciences, établie à Harlem. Pour l'année 1776.

La Société des Sciences, établie à Harlem, a, dans son Assemblée du 21. Mai 1776

I. Examiné les *Réponses*, qui lui sont parvenues sur ses *Questions*.

A. La premiere de ces Questions, proposée pour la *premiere* fois en 1771, &, parce que les Réponses, qui y avoient été faites avant 1773, n'avoient pas satisfait la Société, pour la *seconde* en 1773, pour y répondre avant le commencement de la présente, étoit concue dans les termes suivants: *Puisque l'expérience donne à connoître que la con-*

ſtitution naturelle, & les autres circonſtances des rivieres de notre pays, principalement du Rhin inférieur, ou Lek, occaſionnent néceſſairement un de ces deux inconvénients, ou que d'un côté, leurs diverſes branches, renfermées par les mêmes digues, ou du moins par des ſemblables, ne ſoient dans le cas de devenir quelque jour incapables d'évacuer la même quantité d'eau, ſans danger d'inonder les terres adjacentes; ou bien, que d'un autre côté les digues, ſoit par la preſſion des eaux arrêtées par des monceaux de glace, ſoit par d'autres cauſes extraordinaires, ne riſquent de ſe rompre; — l'on demande: — *Peut-on remédier à ces inconvenients, ou du moins à leurs ſuites, par quelqu'autre moyen que par des ſaignées? S'il en eſt, quels ſont ces moyens? — Mais, ſi une ou pluſieurs ſaignées ſont les ſeuls moyens pour atteindre ce but d'une maniere durable, la ſituation du pays aux environs les rend-elles poſſibles? dans ce cas, où & de quelle façon ces ſai-*

saignées doivent & peuvent-elles s'exécuter, sans rendre les rivieres moins navigables? On avoit supposé dans cette Question, qu'on proposeroit de fermer les diverses ouvertures faites aux digues qui bordent le Rhin supérieur, comme le moyen le plus simple, & le plus naturel, pour atteindre au but proposé; qu'alors le partie supérieure des rivieres resteroit toujours également navigable, & qu'on tâcheroit en même temps de partager l'eau d'une maniere égale dans leurs diverses branches, de sorte qu'on n'eût pas besoin de faire attention à cette quantité d'eau extraordinaire amenée par ces ouvertures dans le Rhin inférieur & l'Yssel, comme on l'a vu depuis quelques années.

La Société a jugé que parmi les Mémoires qui lui sont parvenus, il y en a *deux* qui méritent principalement son attention; desquels cependant le premier, qui a pour devise: *Zyt wys en voorzichtig* &c. s'arrête trop à prouver ce que la Société avoit desiré qu'on ne feroit que

 sup-

ſuppoſer, & ſe promet *de trop grands ſuccès* quand on boucheroit ces ouvertures, allant même plus loin qu'on ne peut ſe l'être propoſé en les faiſant, &c. — Le ſecond Mémoire, qui a pour deviſe: *Uit liefde voor het Vaderland*, quoiqu'il contienne beaucoup de bonnes choſes & d'utiles obſervations, ne propoſe *pas aſſez diſtinctement* (non plus que le premier, *a*) le *moyen* qu'il veut ſubſtituer aux ſaignées, eu égard à l'exécution de ce moyen, & ſes ſuites pour les pays qui bordent les rivieres. — *b*) L'Auteur ne rend pas ce moyen, ou quelqu'autre, aſſez *général* pour remédier aux inconvénients de nos rivieres, non ſeulement dans quelque *partie de riviere*, mais *généralement*, ou du moins pour en arrêter les ſuites. — *c*) Et enfin, l'Auteur ne propoſe aucun moyen, pour prévenir les ſuites des inconvénients *extraordinaires*.

Vu pourtant qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces défauts eſſentiels fuſſent corrigés, & que la Société ſe flatte que les Auteurs

teurs de ces Mémoires auront assez de capacité & de bonne volonté pour satisfaire à ce qu'on requiert d'eux, elle a résolu de leur en accorder la liberté aux conditions usitées, auxquelles elle ajoute cette derniere, que les *Suppléments*, dans lesquels ils ajouteront ce qui a paru manquer à leurs Mémoires, soient envoyés *avant* le 1. Janvier 1777. au *Secretaire* de la Société, avec la même devise, & les billets scellés du même cachet dont ils se sont servis pour leur Mémoires. La Société, dans son Assemblée de Mai 1777, prononcera son jugement sur ces Mémoires & leurs Suppléments, concernant le prix.

B. La *seconde* Question, proposée en 1773, pour y répondre *avant* le 1. Janv. 1776, étoit: *Quels sont les meilleurs moyens de se procurer de la maniere la moins dispendieuse un terrein avancé* (Voorland), *pour la conservation des dignes situées le long du* Zuider-Zee, *ou de conserver ce terrein par tout où il se trouve déjà?*

La

La Société a reçu plusieurs *Réponses* à cette Question; parmi lesquelles il s'en trouve une, de laquelle l'Auteur paroit avoir très-bien compris le véritable sens de la Question, & à plusieurs égards avoir satisfait à son but; mais elle ne peut se résoudre à regarder les moyens qu'il propose pour se procurer un terrein avancé dans la mer comme *les moins dispendieux.* Pour cette raison elle propose la même Question encore une fois, pour y répondre *avant* 1778; afin que non seulement cet Auteur, mais aussi d'autres, aient l'occasion de communiquer à la Société leurs idées touchant la maniere la *moins coûteuse* d'acquérir le long du Zuider-Zee un terrein avancé, quand même l'effet de ces moyens ne se pourroit faire sentir immédiatement.

C. La *troisieme* Question, proposée en 1774, pour envoyer les Mémoires *avant* 1776, étoit: *Est-il, outre le café, le sucre, le cacao, & le coton, quelques autres plantes, arbres, ou végétaux, qui puissent être cultivés dans nos*

*nos Colonies des Indes Occidentales, & qui ſoient propres à ſervir d'aliment, ou d'un uſage utile pour les Manufactures & les Fabriques de ce pays? Les eſſais qu'on a fait, avant quelques années ſur l'*Indigo, *ont prouvé que ſa culture eſt nuiſible à la ſanté des Negres; mais en a-t-on fait, ou en pourroit-on faire ſur d'autres végétaux, & quels ſont-ils?*

La Société n'a reçu aucun Mémoire concernant cette Queſtion; apparemment parce que le temps, pendant lequel on étoit obligé de les envoyer, étoit trop court. C'eſt pour cette raiſon que la Société le propoſe de nouveau, pour y répondre *avant* le commencement de l'année 1784. aux conditions ordinaires.

II. En ſecond lieu, la Société a réſolu de propoſer cette année *deux nouvelles Queſtions.* 1. La premiere, pour qu'on y réponde *avant* le commencement de 1779, *l'explication des inégalités des Satellites de Jupiter par leurs attractions réciproques; — la détermina-*

nation des masses de ces Satellites par les dérangements observés ; — les quantités & les périodes des inégalités qui en résultent ?

2. La seconde, provenant d'un fonds particulier (suivant l'annonce faite dans le *Programme* de 1773) fondé par un des *Directeurs* de la Société, pour qu'on y réponde *avant* le 1. Janvier 1778: *L'histoire fournit-elle des preuves authentiques & constatées du temps précis & de l'origine des anses de mer du Texel* (Texelsche Zeegaten)? *Quels sont les principaux changements qu'elles ont subis ? Et quelles en ont été les suites par rapport au Zuider-Zee & l'Y, comme aussi aux côtes & digues situées le long de ces eaux ?*

Les Questions que la Société avoit proposées dans ses *Programmes* précédents, & sur lesquelles elle continue d'inviter les Auteurs à lui envoyer leurs Mémoires, sont:

A. *Quels sont les arbres & plantes, reconnus infaillibles par l'expérience*

dans

dans la guérison des maladies, que la Providence a données & fait croître dans l'étendue des Sept Provinces Unies, & des pays associés?

Proposée en 1774. pour y répondre *avant* le commencement de 1777.

B. *Quels sont les arbres, graines, racines, légumes, (ou fruits en cosse,) & herbes, non cultivées jusqu'ici dans nos provinces, qu'on y pourroit introduire avec succès? & quels de ceux-ci, ou de ceux que nous possédons déjà, peuvent, suivant la nature du climat & des terreins, y être cultivées avec le plus de profit, pour la nourriture des hommes & des animaux?*

Cette Question a été proposée l'année précédente pour la *seconde* fois, pour y répondre *avant* 1777. La Société prie les Auteurs d'observer, que la Question concerne principalement les végétaux qui peuvent servir de *nourriture* pour les hommes & les animaux.

C. *Quels sont les arbres, arbustes ou plantes, outre le helm* (arundo arena-

naria) *& le ſleedoorn* (prunus ſilveſtris) *qu'on pourroit planter ſur nos dunes, pour empêcher, autant qu'il eſt poſſible, que le ſable ſoit emporté par le vent? Y-a-t-il d'autres plantes, dont on pourroit ſe ſervir avec ſuccès pour la conſervation de nos côtes le long de la mer? En a-t-on fait quelqu'eſſai dans ce pays, & quel en a été le réſultat?*

La Société ayant jugé l'année précédente, que les Mémoires qui avoient concouru pour le prix de cette Queſtion n'étoient pas ſatisfaiſants, l'a propoſée alors de nouveau pour y repondre *avant* le 1. Janvier 1777.

D. *Quelle eſt la raiſon de la diminution de nos pêches dans la mer, près de nos côtes? Et d'où vient-il que les poiſſons s'en éloignent toujours davantage, & ſe retirent plus avant dans la mer?*

Cette Queſtion a été propoſée en 1775 pour y répondre *avant* 1777.

E. La Queſtion: *Quelle eſt l'utilité de la Science Pſychologique dans l'éducation & la direction de l'homme, & relati-*

lativement au bonheur des Sociétés? Et quelle seroit la meilleure maniere de perfectionner cette belle science & d'accroître ses progrès? a été proposée l'année précédente, pour qu'on y réponde *avant* le commencement de 1778.

Le prix destiné à celui qui sera jugé avoir satisfait à quelqu'une de ces Questions, est une médaille d'or, frappée au coin ordinaire de la Société, sur le rebord de laquelle se verra, avec le nom de l'Auteur, l'année de son couronnement: à condition, qu'il ne sera permis à ceux qui l'auront remportée de faire imprimer leurs Dissertations couronnées, soit en entier, soit en partie, soit à part, soit dans quelqu'autre ouvrage, que lorsqu'ils en auront obtenu l'aveu de la Société, qui, sans rien déterminer sur la longueur de leurs réponses, pour ne pas leur ôter les moyens de détailler convenablement leurs raisons, les avertit cependant qu'elle verra avec plaisir, qu'ils auront supprimé avec soin tout ce qui n'appartient pas essentiellement à la Question.

Les

Les Auteurs marqueront, comme de coutume, leurs réponses par une simple devise, & mettront leur nom & leur adresse dans un billet cacheté, dont le dessus portera la même devise: & ces pieces, écrites d'un caractere lisible & distinct en *Hollandois*, en *François*, ou en *Latin*, seront envoyées Franc de port, à Mr. C. C. H. VAN DER AA, *Secretaire de la Société.*

FRANCE.

Voyage à la nouvelle Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux avec des observations physiques & morales, & des détails relatifs à l'Histoire Naturelle dans le regne animal & le regne végétal: par Mr. *Sonnerat*, Sous-Commissaire de la Marine, Naturaliste Pensionnaire du Roi, Correspondant de son Cabinet, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, 9 Vol. in 4to enrichi de 120 figures en taille-douce. A Paris, chez *Ruault*, Libraire, rue de la Harpe, 1776. Prix 24 liv. relié.

La

La plus grande partie de cet ouvrage roule ſur l'Hiſtoire naturelle. On y trouve la deſcription de plus de quatre-vingts oiſeaux nouveaux gravés par un excellent artiſte. Mr. *Sonnerat* rapporte avoir vu à deux lieues de *Calamba*, dans un village peu étendu, un ruiſſeau dont l'eau eſt chaude ou bouillante. La liqueur du thèrmometre de *Reaumur* y monte à 69 dégrés, quoique plongé à une lieue de la ſource. „J'imaginois, dit-il, en voyant „un pareil dégré de chaleur, que toute „production de la nature devoit être éteinte ſur les bords de ce ruiſſeau, & je fus „très-ſurpris de voir trois arbriſſeaux très-„vigoureux, dont les racines trempoient „dans cette eau bouillante, & dont les „branches étoient environnées de ſa va-„peur; elle étoit ſi conſidérable que les „hirondelles qui oſoient traverſer le ruiſ-„ſeau à la hauteur de ſept à huit pieds, y „tomboient ſans mouvement. L'un de ces „trois arbriſſeaux étoit un *agnus-caſtus* & „les deux autres des *aſpalatus*. Pendant „mon ſéjour dans ce village," continue Mr.

Son-

Sonnerat, „je ne bus d'autre eau que cel-„le de ce ruiſſeau, que je faiſois refroidir. „Le Gouverneur Eſpagnol a cru apperce-„voir de grandes propriétés dans cette „eau; il a en conſéquence fait conſtruire „différents bains dont le degré de chaleur „eſt proportionné à l'éloignement du ruiſ-„ſeau. Ma ſurpriſe redoubla lorſque je „viſitai le premier bain. Des êtres vi-„vants, des poiſſons nageoient dans cette „eau dont la chaleur étoit ſi active que je „ne put y plonger la main.„ L'Auteur ajoute qu'il ne lui fut pas poſſible de ſe procurer aucun de ces poiſſons; leur agi-lité & la mal adreſſe des ſauvages ne lui permirent pas d'en prendre un ſeul pour en déterminer l'eſpece.

Mr. *Sonnerat* connoiſſant le proverbe qui a lieu pour les faits rapportés par les voyageurs, & craignant que ce phénome-ne, qui mérite la plus grande attention, ne fût pas cru ſur ſon récit, a voulu don-ner à celui-ci la plus grande authenticité par le témoignage de Mr. *Provoſt*, Com-miſſaire de la Marine, qui a parcouru avec lui

lui, l'intérieur de l'île de Luçon. On trouve aussi dans cet ouvrage des détails curieux sur les mœurs, les usages, & les différents établissements des Espagnols dans les contrées que l'Auteur a parcourues &c.

Les Rêveries d'un amateur du Colisée, ou les femmes sans dot; à Londres, & se trouve à Paris, chez Ruault, *Libraire, rue de la Harpe, in 8vo de 160 pages.* Prix 1 liv. 10 s. 1776.

Ce petit ouvrage, écrit sans prétention, expose les avantages nombreux qui résulteroient pour le bonheur public, si l'on publioit une loi qui ordonnât que les femmes n'apporteroient desormais aucune dot à leurs maris. L'Auteur propose ensuite des amusements du genre le plus intéressant & le plus noble qu'on pourroit donner à la nation dans le Colisée.

Vanbrock, *ou le petit* Roland, *Poëme Héroi-comique en huit chants, in 8vo de 93 pages, à Birmingham, & se trouve à Bruxelles, chez* Em. Flon, *Libraire, 1776.*

Le ſujet de ce poëme eſt tout entier de l'imagination de l'Auteur; c'eſt le délire d'un homme qui tire de l'arquebuſe, ou plutôt la peinture de ceux qui mettent la plus grande importance aux plus petites choſes. La ſcene ſe paſſe à Bruxelles & dans les environs. On trouve quelques exemplaires de ce poëme chez *Ruault* Libraire, rue de la Harpe à Paris.

On trouve auſſi chez le même Libraire: *Traité ſur la meilleure maniere de cultiver la navette & le colſat, & d'en extraire une huile dépouillée de ſon mauvais goût & de ſon odeur déſagréable; par Mr. l'Abbé* Rozier, *Auteur du Journal de Phyſique &c. in 8vo de 140 pages.* Prix 2 liv. 8 ſ.

Mémoire ſur la meilleure maniere de faire & de gouverner les vins, ſoit pour l'uſage, ſoit pour leur faire paſſer les mers &c. ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie de Marſeille en 1770. par le même Auteur. Prix 3 liv. 12 ſ. avec figures, in 8vo de 350 pages.

Nou-

Nouvelle table des articles contenus dans les Volumes de l'Académie Royale des Sciences de Paris depuis 1666. jusqu'en 1770, dans ceux des arts & métiers publiés par cette Académie, & dans la collection Académique; par Mr. l'Abbé Rozier. 4 Volumes in 4to broché en carton, prix 48 liv. A Paris, chez *Ruault* Libraire, rue de la Harpe.

En publiant une *table* aussi étendue, aussi facilement composée, Mr. l'Abbé *Rozier* a rendu aux savants un service très-essentiel. Il a fallu compulser 115 Volumes pour un nombre infini d'articles que l'on trouve sous quelque dénomination que ce soit. A livre ouvert on a le renseignement le plus clair & le plus précis: c'est un ouvrage d'une acquisition indispensable à tous ceux qui consultent les mémoires de l'Académie; & c'est un modele à suivre pour les autres Volumes des Académies de l'Europe. La distribution des matieres est faite de façon que l'on peut continuer soi-même la table à mesure que l'Académie publiera de nou-

veaux Volumes; on a laiſſé une feuille blanche avec filets & la lettre alphabétique vis-à-vis de chaque page imprimée. On trouve de plus à la tête du premier Volume le tableau chronologique de l'*Académie* depuis ſon établiſſement en 1666 juſqu'en 1774, que l'on peut continuer à meſure qu'il y aura des changements. A la fin du quatrieme & dernier Volume, Mr. l'Abbé *Rozier* a inſéré tous les noms des Académiciens morts & vivants avec une notice hiſtorique de leurs perſonnes, le catalogue des ouvrages qu'ils ont fait imprimer, & la liſte de leurs mémoires ou obſervations qui ſont conſignés dans les Volumes de l'Académie.

* * *

Ouvrages nouveaux qui ſe trouvent chez la veuve Ducheſne, *Libraire, rue St.* Jacques, *au Temple du Goût.*

Chef-d'œuvres Dramatiques d'*Alexis Piron*, précédé de la Vie de l'Auteur, écrite par lui-même, avec figures en taille-

taille-douce, d'après les deſſins de Mr. *Cochin*, 2 vol. in 12mo 1776. rel. 6 liv.

Théatre de Mr. *Rochon de Chabannes*, in 8vo, 1776. rel. 5 liv.

Les *Arſacides*, tragédie en ſix actes. 1776. 1 liv. 10 ſ.

La Réduction de Paris, Drame lyrique en trois actes, ſuivi d'une diſſertation ſur le Drame lyrique; par Mr. *de Roſoy*: avec frontiſpice gravé. 1776. 1 liv. 16 ſ.

La Colonie, piece en deux actes. 1775. 1 liv. 4 ſ.

La même, avec la Muſique. 4 l. 16 ſ.

La Belle *Arſene*, comédie-féerie en quatre actes; par Mr. *Fayart*. 1775. 1 liv. 10 ſ.

L'amitié à l'épreuve, comédie en un acte. 1776. 1 liv. 4 ſ.

Nouveaux amuſements ſérieux & comiques, ou l'Art de ſuppléer à l'eſprit par la mémoire, pour ſervir de ſupplément à la Bibliotheque amuſante. 1 vol. in 12mo, 1776. broché. 2 liv.

Les rêves d'un homme de bien. 1 vol. 1775. rel. 3 liv.

Dictionnaire des théatres, ou anecdotes dramatiques. 3 vol. in 8vo, 1775. rel. 15 liv.

Londres, 4 vol. avec le plan de la ville de Londres, 1775. rél. 12 liv.

Les Confidences d'une jolie femme, quatre Parties, 1775. broché 6 liv.

Voyage d'Italie & d'Hollande; par M. l'Abbé *Coyer*, 2 vol. 1775. broché 4 liv.

Zéli, ou la difficulté d'être heureux. in 8vo, fig. 1775. 2 liv. 8 f.

Tout vient à point qui peut attendre; Conte par feu Mr. *de Caylus*. 1775. br. 1 liv. 4 f.

Frédégonde & *Brunehaut*, Roman historique; par Mr. *Montvel*, 1775. broch. fig. 3 liv.

Mémoires pour servir à l'Histoire du Maréchal de *Catinat*. 1 vol. in 12mo. 1775. rel. 3 liv.

Oeuvres de *Destouches*, 10 vol. 1775. rel. 20 liv.

Astu-

Aſtuces (les) de Paris, anecdotes Pariſiennes. 2 Part. 1776. broché 2 l. 8 ſ.

La Philoſophe par amour. 2 Part. in 12mo. 1776. 2 liv.

Éthymographie des termes d'uſage en chirurgie. in 12mo. 1 vol. 1776. broché 2 liv.

* * *

Éraſte, *ou l'Ami de la Jeuneſſe; entretiens familiers, dans leſquels on donne aux jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, des notions ſuffiſantes ſur la plûpart des connoiſſances humaines, & particuliérement ſur la Logique ou la ſcience du raiſonnement; la Doctrine, la Morale & l'Hiſtoire de la religion; la Mythologie; la Phyſique générale & particuliere; l'Aſtronomie; l'Hiſtoire naturelle; la Géographie; l'Hiſtoire de France, &c.; ouvrage qui doit intéreſſer les peres & meres, & généralement toutes les perſonnes chargées de l'éducation de la Jeuneſſe. Troiſieme édi-*

tion. Par Mr. l'Abbé Fillaſſier, *des Académies d'Arras, de Toulouſe, de Lyon, de Marſeille, &c. Un Volume* in 8vo *de près de mille pages, orné de cartes géographiques. A Paris, chez* Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de* Clugny. *Prix, relié, 5 liv.*

PROSPECTUS.

L'accueil dont tout le monde a honoré cet ouvrage, depuis ſa premiere publication en 1773, nous fait eſpérer qu'on recevra cette troiſieme édition avec la même indulgence. Nous n'avons rien négligé pour la rendre digne des regards du public, & du grand objet que nous nous ſommes propoſé. Nous avons ſcrupuleuſement corrigé les fautes qui nous étoient échappées; nous avons réformé, en pluſieurs points, le plan que nous nous étions tracé; nous avons donné plus d'étendue à quelques articles, préſentés d'abord avec trop de préciſion; nous

avons

avons pris un ſoin particulier du ſtyle; nous avons profité, avec la plus vive reconnoiſſance, des remarques nombreuſes qui nous ont été communiquées par des perſonnes remplies de zele, de lumieres, d'expérience, & que leur modeſtie nous a défendu de nommer; enfin, pour que l'*Ami de la Jeuneſſe* intéreſſât également les deux ſexes, nous avons introduit dans tous nos dialogues une interlocutrice, qui nous donne lieu d'expoſer plus directement aux jeunes Demoiſelles les devoirs ſacrés qu'elles doivent remplir.

Mais pour qu'on puiſſe mieux juger de notre travail, pour convaincre les Lecteurs qu'*Éraſte* remplit religieuſement tout ce qu'il promet dans ſon titre, il eſt à propos, ce ſemble, de tracer un léger tableau des matieres qui le compoſent. Cet expoſé, d'ailleurs, eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il importe beaucoup aux peres, aux meres, & à tous les ſages inſtituteurs, de connoître les livres qu'ils mettent entre les mains de leurs tendres éleves.

L'homme peut être considéré par rapport à la Religion & à la Morale, & par rapport à la culture de son esprit; & c'est sous ce double point de vue que nous l'avons envisagé dans les deux parties de ce volume.

Dans la premiere, après avoir montré à nos éleves quels sont les avantages de la bonne éducation, nous leur donnons les éléments de la Logique, science qui nous a paru indispensable pour former leur jugement & leur raison avant de les appliquer à l'étude de la Religion & de la Morale.

Ensuite nous commençons cette grande & sublime étude, la seule digne de l'homme, & toutefois la premiere qu'il néglige. Nous contemplons la nature & les perfections suprêmes du maître de l'univers; nous donnons une analyse exacte, nous exposons les caracteres vénérables, nous prouvons la divinité des livres saints qu'il a dictés lui-même aux Prophetes & aux Évangélistes: preuve d'autant plus nécessaire dans ce siecle d'incrédulité, que le libertinage & l'irréli-

gion

gion multiplient leurs efforts pour l'affoiblir. Nous fixons nos regards sur les plus parfaites d'entre les créatures: les anges & les hommes. Nous parlons de l'état d'innocence, du péché de nos premiers parents, & des malheurs qui en furent les tristes suites; ce qui amene naturellement un tableau historique de la religion depuis la prévarication d'*Adam* jusqu'à la venue du Messie. Afin de ne point fatiguer l'attention de nos jeunes disciples par un récit trop long, nous avons partagé ce morceau intéressant en cinq entretiens, dont chacun est terminé par deux colonnes aussi curieuses qu'instructives. Dans l'une, nous exposons les mœurs, les usages, les coutumes de ces anciens Israélites, qui sont nos peres dans la foi, & nous discutons quelques points de l'histoire sainte, dont les faux sages de nos jours essayent de se servir pour infirmer l'autorité des livres sacrés; dans l'autre, nous appliquons les figures de l'Ancien Testament à *Jesus-Christ* & à son église.

Le tableau de la vie de cet adorable Sauveur nous occupe ensuite, & nous le présentons aussi dans deux colonnes. L'une contient les principales actions de notre Rédempteur, telles qu'elles sont rapportées dans les Évangélistes; l'autre nous offre les prophéties qui ont annoncé chacune de ces actions: c'est, en quelque sorte, une double histoire du Messie, l'une composée après l'événement par des témoins oculaires, l'autre écrite longtemps avant par des hommes inspirés.

Après cet important article, nous expliquons la doctrine évangélique contenue dans le symbole des Apôtres; nous parlons des vertus chrétiennes & morales, des péchés qui leur sont contraires, & des deux moyens que le Tout-Puissant nous offre pour sanctifier les unes & pour expier les autres: les sacrements & la priere. Delà nous passons aux commandements de Dieu & de l'église, & nous terminons cette partie par un tableau historique de la religion, depuis la descente du Saint-Esprit jusqu'à nos jours.

Ce

Ce morceau d'histoire n'est pas moins intéressant que le premier, puisque son objet est de présenter sous un seul point de vue l'établissement miraculeux du Christianisme, la perpétuité de la foi, & les grands événements qui se sont passés dans l'église durant près de dix-huit siecles. Il est composé de six entretiens, dont chacun est suivi de deux colonnes. Dans l'une, nous exposons les mœurs, les usages, les coutumes des Chrétiens, & la discipline ancienne de l'église; dans l'autre, nous présentons la suite de ces hommes pervers qui ont semé l'ivraie dans le champ du Seigneur, & les conciles qui ont réprimé leurs dogmes corrompus.

Toutes ces matieres, quoique très-relevées par elles-mêmes, sont exposées avec simplicité, & sous la forme d'une conversation naïve, la plus propre à captiver l'attention de la jeunesse. Cependant nous nous sommes quelquefois permis, sur-tout dans nos récits historiques & dans plusieurs de nos preuves, un peu

de force & de chaleur, afin de produire, autant qu'il eſt en nous, ſur le cœur de ceux pour qui nous écrivons, quelque choſe de plus qu'une conviction ſtérile.

C'eſt par la connoiſſance de la fable que nous commençons notre ſeconde partie. Nous traitons premiérement de la Mythologie en général; nous en montrons l'origine & l'utilité; puis nous racontons les actions des dieux des différents ordres, & nous nous attachons à repréſenter chacun d'eux ſous le ſymbole qui le caractériſe, afin d'apprendre aux jeunes gens l'art de connoître, au premier coup d'œil, le ſujet des tableaux, des ſculptures, & des chefs-d'œuvre que les grands artiſtes ont exécutés d'après la théologie payenne. Cet article eſt préſenté d'une maniere nouvelle, qui paroîtra ſans doute fort amuſante, & nous eſpérons qu'on n'y trouvera rien à deſirer.

La grande étude de la nature ſuccede à la fable. Après avoir dit un mot de l'utilité de la Phyſique, nous parlons des

pro-

propriétés générales & particulieres des corps, de l'électricité, de la vertu magnétique, & de l'attraction que l'on croit remarquer dans le corps sublunaires.

Un magnifique spectacle nous occupe ensuite: nous promenons nos regards dans la vaste étendue des cieux, & nous y contemplons ces immenses luminaires que Dieu y a placés pour être comme les prédicateurs de sa gloire. Avant d'expliquer le cours des astres & les phénomenes qui en résultent, nous donnons un petit traité de la sphere; &, pour nous faire mieux entendre, nous avons adapté à nos préceptes une sphere céleste & une mappemonde.

De là, nous passons à l'examen des merveilles qui sont plus près de nous. Nous exposons les différentes propriétés de l'air; nous parlons des instruments qu'on a imaginés pour en connoître le poids ou l'élasticité, la sécheresse ou l'humidité; nous n'oublions pas de traiter du son & de ses especes, des vents & de leurs effets. L'article du feu & celui de

la lumiere sont présentés avec la même exactitude; & ce que nous disons des trois especes de météores, complete utilement tout ce qui appartient aux trois éléments qui les produisent.

Après ces notions si nécessaires pour bien connoître la nature, nous donnons une idée générale du globe terrestre & de tout ce qu'on y remarque. Nous commençons par examiner les eaux qui en couvrent la surface, & nous nous attachons particuliérement à ce qui concerne la mer. Nous parlons des poissons les plus utiles qu'elle nourrit dans son sein, & nous rapportons les sentiments de deux grands philosophes sur les causes de son flux & de son reflux. Ensuite nous jetons un coup d'œil sur les productions de la terre; & nous nous arrêtons un moment sur les principaux d'entre les êtres qui composent les trois regnes.

Une science bien importante, la *Géographie*, fait la matiere de nouvelles leçons. Nous en exposons les notions préliminaires; & la mappemonde qui nous a ser-

ſervi pour l'Aſtronomie, nous eſt ici bien néceſſaire pour la deſcription générale de l'Europe, & pour celle de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Amérique. Nous donnons à la deſcription de la France un article particulier; & comme, de toutes les parties de la Géographie, c'eſt celle qui doit nous attacher davantage, nous l'avons auſſi accompagnée d'une carte gravée d'après les meilleurs géographes. Ce petit traité eſt fait de maniere qu'avec une carte, des yeux, de l'attention, nos éleves pourront, en très-peu de temps, acquérir une connoiſſance ſuffiſante de notre globe.

Nous terminons cette ſeconde partie & notre ouvrage, par un morceau qui, ſans doute, intéreſſera tous nos lecteurs: c'eſt un tableau général de l'Hiſtoire de France, depuis l'origine de la monarchie juſqu'à la paix conclue en 1763. Nous avons ſuivi, pour cet article, le même plan que nous nous étions tracé pour l'hiſtoire ancienne & moderne de l'égliſe; c'eſt à dire que nous l'avons partagé en plu-

plusieurs entretiens, dont chacun est terminé par deux colonnes. Dans le récit, on remarquera les diverses révolutions de l'empire François, les exploits mémorables qui l'ont rendu célebre, les grands hommes qui l'ont illustré; les vertus, les vices, les fautes, le caractere des princes qui l'ont gouverné; & les deux colonnes offriront, l'une les usages, les coutumes, les établissements remarquables des principaux regnes; l'autre des anecdotes propres à caractériser les mœurs Françoises, sous les rois des différentes races.

Telle est la carriere que nous avons fournie, & ce simple exposé suffit pour montrer que notre ouvrage, & par la modicité de son prix, & par la multiplicité, par l'importance des matieres qui y sont traitées, convient aux jeunes gens de tous les ordres: à ceux que leur naissance destine aux dignités de l'état, ou à la défense de la patrie; à ceux qui se consacrent au ministere des autels, ou qui veulent servir Dieu dans le silence de la retraite; à

ceux enfin qui, placés dans une heureuse médiocrité, sont réservés aux diverses professions qui composent la société civile.

Quoique ce livre soit particuliérement destiné à la jeunesse, nous ne devons pas oublier de dire qu'il peut être fort utile à toutes les personnes qui, n'ayant pas eu le loisir de cultiver les lettres, ne sont pourtant pas dispensées de connoître une foule d'objets dont elles entendent parler tous les jours, & qu'il est honteux d'ignorer. *Éraste*, à cet égard, sera pour ces personnes un maître, ou plutôt un ami, qui ne pourra manquer de leur plaire par ses leçons naïves, mais dépouillées de ce jargon puéril que l'on trouve dans la plûpart des livres d'éducation.

Dans une Lettre écrite à MM. les Journalistes nous avons prévenu le public qu'on avoit fabriqué plusieurs contrefaçons de notre ouvrage. Comme ces éditions furtives, qui se multiplient de jour en jour, sont remplies de fautes grossieres, d'erreurs considérables, de transpo-

sitions

fictions ridicules, d'omissions importantes, &c. nous réitérons cet avertissement devenu de plus en plus nécessaire; & nous déclarons qu'actuellement nous ne reconnoissons pour bonne & légitime édition d'*Éraste*, que la troisieme imprimée en un volume in 8vo petit format, composé de deux parties, contenant en tout quarante-sept entretiens, formant 976 pages, sans le frontispice & la préface, du même caractere que ce Prospectus, & ayant au *verso* du frontispice cette reconnoissance écrite & signée de la main de l'Imprimeur même: *Je certifie que cette édition est la seule véritable.* Signé, VINCENT.

Dictionnaire historique d'éducation, où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'enrichir toutes les facultés de l'ame & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnements, la pratique à la théorie. In 8vo, *petit format, 2 vol. rel. 10 l.*

L'homme enfant est une machine qui demande toute l'attention des personnes

aux

aux ſoins desquelles elle eſt confiée. Pour en tirer tout le parti poſſible, il faut ſans doute employer les leçons, les conſeils, les préceptes, les remontrances; mais l'éducation n'eſt pas complete ſi l'on ſe borne aux inſtructions. Dites à votre jeune éleve qu'il eſt beau de ſecourir, d'aider les malheureux, que l'humanité l'exige, que la religion le commande; il approuve, il croit, il eſt perſuadé, mais il n'eſt que médiocrement touché. Offrez-lui des exemples de ſenſibilité, de générosité, de bienfaiſance, vous le verrez auſſitôt verſer des larmes d'attendriſſement, compatir aux miſeres de ſes ſemblables, & former la réſolution d'imiter les vertus dont il admire les modeles. Tel eſt l'objet du Dictionnaire d'éducation: il fait aimer la ſageſſe, en mettant ſous les yeux de la jeuneſſe les actions & la conduite des hommes ſages; il inſpire la juſtice, la tempérance, la valeur, en lui préſentant des traits ſans nombre d'équité, de ſobriété, de courage; il excite l'amour du travail & le deſir de l'inſtruc-

tion,

tion, en faisant voir à quel degré de gloire & d'estime sont parvenus ceux qui, dès leur enfance, ont cultivé les sciences, & se sont appliqués à l'étude; en un mot, il orne & polit l'esprit, il éleve & annoblit l'ame, & met en jeu tous les ressorts de leurs facultés. Quoi de plus propre à seconder les efforts des peres de familles & des instituteurs?

* * *

Livres de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. Qui se trouvent à Paris, chez Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de* Clugny, *avec leurs prix reliés. 1775.*

Journal de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, dédié à *Monsieur*, par M. A. *Roux*, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. In 8vo, petit format, prix 9 liv. 12 s. à Paris, & 12 liv. rendu franc de port dans tout le reste du Royaume.

Ce Journal, dont il paroît chaque mois un cahier de six feuilles, fut destiné d'abord

d'abord à recueillir les obſervations de Médecine & de Chirurgie qui, avant ſon inſtitution, étoient perdues pour le public, faute d'un dépôt où elles puſſent être conſervées. Peu de temps après ſon inſtitution on en étendit le plan, en y annonçant tous les livres nouveaux qui paroiſſent ſur l'art de guérir, & en donnant les extraits de ceux de ces livres dont la connoiſſance importe le plus aux miniſtres de l'art. Depuis cette époque ce Journal a toujours préſenté le tableau annuel des progrès de la Médecine, de la Chirurgie & de la Pharmacie; auſſi n'a-t-on ceſſé de le regarder comme l'ouvrage le plus utile & le plus indiſpenſablement néceſſaire à tous ceux qui exercent quelque branche de l'art de guérir. Et rien ne prouve mieux l'intérêt qu'ils daignent y prendre, que l'empreſſement avec lequel ils y conſignent leurs obſervations. Son utilité n'eſt pas bornée aux ſeuls Médecins & Chirurgiens; quiconque eſt jaloux de conſerver ſa ſanté, peut eſperer d'y trouver les avis les plus ſalutaires pour

la maintenir, & les secours les plus propres à la rétablir lorsqu'elle vient à s'altérer. Pour cet effet, on a l'attention d'y recueillir tous les médicaments nouveaux que l'expérience a démontré avoir quelque efficacité pour combattre les maux qui affligent l'humanité.

Dictionnaire portatif de santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies, des différents signes qui les caractérisent chacune en particulier, des moyens les plus sûrs pour s'en préserver, ou des remedes les plus efficaces pour se guérir, & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin; par M. L***, ancien médecin des armées du Roi, & M. D. B***, médecin des hôpitaux, quatrieme édition, revue, corrigée & considérablement augmentée. 2 vol. in 8vo, petit format, rel. 10 liv.

Annoncer la quatrieme édition d'un ouvrage, c'est en avoir fait suffisamment l'élo-

l'éloge. Nous croyons cependant devoir ajouter ici quelques remarques intéressantes. On s'est efforcé de rendre de plus en plus ce Dictionnaire digne de la confiance du public; &, pour y parvenir, on a eu soin, à chaque nouvelle édition, de consulter les habiles médecins, & l'on a profité de leurs avis & de leurs instructions. On a simplifié quantité de formules, en leur en substituant d'autres plus faciles à exécuter, sans néanmoins retrancher celles qui sont plus composées. Pour donner à cet ouvrage toute l'étendue dont il étoit susceptible, on a rapporté sous le nom *Maladies*, les maladies des gens de lettres, des vieillards, des enfants, des femmes grosses, des femmes en-couche, des filles, des artisans de toute espece; de sorte que, non seulement les habitants des villes & des campagnes, mais même les chirurgiens & les médecins trouveront dans cet ouvrage du profit & de l'instruction.

Dictionnaire de Chirurgie, ou Tome III du Dictionnaire de santé, contenant tou-

tes les connoissances tant théoriques que pratiques de la Chirurgie; le détail & les usages des meilleurs instruments, avec la figure des plus usités; le manuel des opérations chirurgicales, à l'usage, non seulement des étudiants en Chirurgie, mais même des personnes charitables qui voudront être utiles aux pauvres. Le tout traité d'après les préceptes des plus grands maîtres; par Mr. *Sue* le jeune, maître en Chirurgie, professeur en Anatomie, &c. In 8vo, petit format, rel. 5 liv.

Dans le Dictionnaire de santé, dont celui-ci fait nécessairement partie & suite, on a cru devoir retrancher les articles de Chirurgie qui n'y étoient traités que superficiellement; &, après leur avoir donné la juste étendue qu'ils demandoient, on en a fait un volume séparé, qui est celui que nous annonçons. Il est donc facile de juger de l'utilité de l'un par celle de l'autre. On a fait ensorte que l'usage du Dictionnaire de Chirurgie s'étendit à tout le monde, mais principalement à ceux qui, trop éloignés des villes, ne peu-

peuvent trouver chez eux les connoissances chirurgicales nécessaires pour le traitement des malades. Les ouvrages des plus grands maîtres anciens & modernes ont servi de base à celui-ci, & les talents connus de l'auteur n'ont pas peu contribué à sa perfection.

Préceptes de santé, ou introduction au Dictionnaire de santé, contenant les moyens de corriger les vices de son tempérament & de le fortifier, par le seul secours du régime & de l'exercice; ou l'Art de conserver sa santé & de prévenir les maladies. In 8vo, petit format, rel. 5 liv.

Le Dictionnaire de santé, cet ouvrage si nécessaire & si répandu, après avoir été récemment augmenté d'un troisieme volume concernant les opérations chirurgicales, sembloit ne devoir laisser rien à desirer au public; & en effet on est parvenu, après plusieurs éditions, à le compléter aussi parfaitement qu'il peut l'être. Mais, parmi le grand nombre de personnes qui se le procurent, il en est beau-

coup qui desireroient de n'être jamais obligées d'en faire usage; d'autres voudroient connoître les temps, les tempéraments, les circonstances propres à employer les recettes & les traitements qu'il indique pour chaque espece de maladies. On peut assurer que les *Préceptes de santé* donnent là-dessus toutes sortes d'éclaircissements, & perfectionnent la pratique de l'art des guérisons par une théorie sûre & précise. L'avantage le plus solide que présente cet ouvrage, est de mettre le lecteur à portée de prévenir & d'éloigner tous les accidents qui peuvent causer quelque dérangement dans l'économie animale, & cela par un régime sage & constant, & par les précautions convenables. En s'occupant des moyens les plus certains de se conserver en santé, l'auteur a suivi l'homme dans les différentes époques de sa vie, & dans les différents emplois auxquels il est plus particuliérement destiné par rang, par naissance, par goût, & par nécessité. Les deux sexes sont compris dans cette distribution. L'hom-

me

me],de cour & l'artiſan, le ſtudieux & l'oiſif, le voyageur & le ſédentaire, trouveront tous des conſeils ſalutaires ſur les moyens de ſatisfaire leur goût, leur inclination, & de pourvoir à leurs beſoins, ſans altérer leur ſanté, quoiqu'en rempliſſant les devoirs de leur état. Après donc être entré dans le plus grand détail ſur les maladies particulieres aux différents âges des hommes & des femmes de toutes les conditions, depuis la naiſſance juſqu'à l'extrême vieilleſſe, l'auteur traite des remedes généraux & de l'abus qu'on en fait, des bains, des eaux minérales, des habillements, & finit par démontrer les avantages du régime & de la ſobriété. N'ayant eu en vue que de donner des préceptes pour prévenir les maladies, il a renvoyé, pour leur traitement, au *Dictionnaire de ſanté*, dont ſon ouvrage devient néceſſairement l'introduction, dans laquelle on trouvera des détails très-étendus, & qui auroient fait perdre de vue le traitement des maladies, ſi on les eût inſérés dans le *Dictionnaire de ſanté*.

Principes de Médecine de Mr. *Home*, traduits du latin en françois par Mr. *Gastelier*, D. M., auxquels on a joint un extrait d'un autre ouvrage du même Auteur, intitulé *Expériences & Observations de Médecine*, traduits de l'Anglois. In 8vo, petit format, rel. 5 liv.

Ce livre est déjà connu de tous les gens de l'art. Plusieurs éditions latines épuisées sont un témoignage authentique de la réputation dont il jouit. L'auteur à eu pour but de rassembler les principaux & les plus utiles principes de Médecine, de les exposer d'une maniere claire & précise, de tracer le tableau fidele de chaque maladie, &, sans se perdre dans de vains raisonnements, qui le plus souvent égarent sans instruire, d'indiquer pour le traitement de chacune les moyens dont une longue expérience a confirmé l'efficacité. On peut assurer que son ouvrage répond parfaitement aux vues utiles qu'il s'est proposées. La traduction qu'on en donne aujourd'hui au public, est fidelle, exacte, & précise. Comme elle est attendue

due depuis long-temps, on n'a rien négligé pour mettre le lecteur en état d'en tirer tout le fruit qu'il en espere.

Précis de Médecine pratique, contenant l'histoire des maladies, & la maniere de les traiter, avec des observations & remarques critiques sur les points les plus intéressants; par Mr. *Lieutaud*, premier médecin de S. M., troisieme édition, revue & augmentée par l'auteur, in 8vo 2 vol. 10 liv.

La pratique de la Médecine est établie sur l'histoire d'un si grand nombre de faits, tant simples que combinés, qu'il n'est presque pas possible, avec la mémoire même la plus cultivée, de les avoir tous présents. Rien ne pouvoit donc être plus avantageux qu'un tableau qui rapprochât toutes ces connoissances éparses, & les présentât avec netteté & précision: tel est le précis de médecine pratique de Mr. *Lieutaud*. Il avoit recueilli, pour son usage, le résultat des observations qu'un long exercice auprès des malades, & l'ouverture d'un grand nombre

bre de cadavres, lui avoient fourni. Persuadé que cette masse de faits pourroit être utile au public, il a cru devoir l'enrichir de ceux que les meilleurs praticiens ont pu lui fournir. Mais il n'a adopté que les faits qui lui ont paru les mieux constatés, & bien dégagés des futiles productions de l'esprit; il les a sur-tout empruntés de ceux qui, en publiant leurs succès, n'avoient pas dissimulé leurs malheurs. On ne doit pas être surpris qu'un ouvrage aussi utile ait été accueilli du public comme il devoit l'être; trois éditions françoises & deux éditions latines, publiées en moins de dix ans, sont un garant assez sûr du succès qu'il a eu.

Précis de Chirurgie pratique, contenant l'histoire des maladies chirurgicales, & la maniere la plus en usage de les traiter; avec des observations & des remarques critiques sur différents points; avec figures en taille-douce; par Mr. *Portal*, médecin, in 8vo, 2 vol. 10 liv.

Le public ne doit pas confondre ce précis de Chirurgie avec un autre ouvrage qui

qui parut, il y a quelques années à Avignon, sous le même titre, en deux vol. in 12mo. Celui-ci n'étoit qu'un extrait médiocre des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, dans lequel, par conséquent, il s'en faut de beaucoup qu'on ne trouve un corps complet de Chirurgie. Il n'en est pas de même du précis que nous annonçons; il n'est point de maladie, du ressort de la Chirurgie, qui n'y soit traitée. L'auteur s'est moins attaché à dire des choses neuves, qu'à recueillir ce qu'il a trouvé de plus solide & de plus utile dans les auteurs les plus accrédités. C'est sur tout dans les écrits de Mrs. *Heister*, *Platner*, *Ludwic*, *Astruc*, *Lieutaud*, *Monro*, *Pouteau*, & dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, qu'il a puisé ses matériaux; de sorte que son ouvrage peut être regardé comme les meilleurs éléments de chirurgie qui aient paru jusqu'à présent, & les maîtres ainsi que les éleves pourront y trouver également à profiter.

Historia anatomico-medica, sistens numerosissima cadaverum extispicia, quibus in apricum venit genuina morborum sedes, horumque obviæ fiunt causæ, vel reserantur effectus; auctore Lieutaud, *cum observationibus* Portal, in 4to, 2 vol. 20 liv.

L'Anatomie, envisagée dans toute son étendue, se propose deux objets; le premier, de connoître la situation & la structure des parties, telles qu'elles sont dans l'état naturel, ce qui fait la base de la Médecine théorique; le second, de développer la nature des maladies, en mettant sous les yeux les désordres qu'elles produisent dans les organes; désordres que, sans son secours, on ne pourroit jamais connoître bien sûrement. Ce dernier objet, qui est cependant le plus important, paroît avoir été le plus négligé par les Anatomistes. On ne connoissoit encore que deux ou trois collections, où l'on se fût proposé de rassembler toutes les connoissances que la Médecine possédoit en ce genre: encore ces collections

étoient-

étoient-elles bien éloignées de ce degré de perfection qui eût été nécessaire pour qu'on put en retirer tous les avantages qu'on devroit s'en promettre. D'un côté, le peu de soin qu'on avoit apporté dans le choix des matériaux; de l'autre, les choses étrangeres dont on avoit surchargé chaque histoire, les rendoit d'un usage ou difficile ou peu sûr. Mr. *Lieutaud* a sçu éviter ces deux défauts également dangereux. Critique aussi éclairé que sévere, il n'a pris des auteurs que les faits les mieux constatés; & il les a dépouillés de tout ornement étranger, qui ne servoit qu'à en rendre l'application plus pénible & plus difficile. Mais ceux que la pratique la plus étendue lui a fournis, l'emportent de beaucoup sur les autres, par la précision avec laquelle il trace l'histoire des maladies, & expose les délabrements que l'ouverture des cadavres a fait appercevoir dans les organes qui en avoient été le siege.

Pathologie de *Gaubius*, traduite du latin en françois par Mr. *Sue* le jeune, maître en Chirurgie, in 12mo. 3 liv.

La théorie des maladies, qui est l'objet de cette branche de la Médecine qu'on désigne sous le nom de *Pathologie*, a toujours été regardée comme la base la plus solide de l'art de guérir. Mais, malheureusement, rien n'est plus obscur ni plus difficile que cette théorie; la plupart des auteurs qui ont entrepris de nous la transmettre, n'ont presque fait que des romans, que leur imagination s'est plu à arranger d'après des idées que l'observation & l'expérience démentent le plus souvent. C'est un reproche qu'on ne fera point à la Pathologie de Mr. *Gaubius*. Cet habile praticien n'avance rien qui ne soit fondé sur l'observation; il n'a pas cru qu'il lui fût permis de deviner la nature; il a mieux aimé s'arrêter toutes les fois qu'elle a refusé de l'éclairer, que de hasarder des conjectures que des observations ultérieures auroient pu démentir. Il n'est donc pas étonnant que son ou-

ouvrage ait été accueilli dans toute l'Europe, que les éditions s'en soient multipliées, & que les différentes nations se soient empressées de se l'approprier, en le traduisant dans leurs différentes langues.

Traité de l'expérience en général, & en particulier dans l'art de guérir; par Mr. *George Zimmermann* D. M. traduit de l'allemand par Mr. *Le Febvre de V.* 3 vol. in 12mo, prix rel. 9 liv.

Voici peut-être un des plus importants traités qu'on ait encore donné sur la Médecine. Non-seulement les principes de l'art y sont développés & méthodiquement analysés; il indique encore aux praticiens la marche, les progrès, les phénomenes, & les résultats de l'expérience. Rien de plus propre à former les jeunes Médecins, à les guider dans la carriere épineuse des maladies, & à les éclairer dans les routes obscures & difficiles où la nature ne s'égare que trop souvent. L'auteur a porté l'esprit d'obser-

vation sur les matieres les plus curieuses & les plus intéressantes. Son ouvrage est véritablement un présent précieux qu'il fait à l'humanité.

* * *

ALLEMAGNE.

Prix proposés par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. Pour l'année 1778.

L'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres, dans son Assemblée du 6 Juin 1776, a adjugé le prix de la classe de Belles-Lettres qui concernoit la Question suivante :

> *Quelle a été, relativement aux denrées, la valeur des monnoies depuis* Constantin *le Grand jusqu'au partage de l'Empire à la mort de* Théodose? *Et quelle a été l'influence réciproque entre les variations qu'a subies cette valeur, & les*

les changements arrivés dans l'état politique & économique de l'Empire?

Ce prix a été remporté par feu Mr. *Jules Fréderic de Keffenbrinck*, premier Préfident de la Régence de Stettin. Son Mémoire eft en Allemand & a pour devife: *Rector omnium vim quoque intelligendi, quam ipfe dedit, & regit & adjuvat.* La claffe des Belles-Lettres, en le couronnant, auroit fouhaité de voir la troifieme partie plus généralifée & plus développée.

La claffe de Philofophie fpéculative avoit différé jufqu'à l'année 1776 l'adjudication du prix *fur l'examen des deux facultés primitives de l'ame, celle de connoître & celle de fentir.* Le Mémoire Allemand, qui a remporté ce prix, a pour devife, *Nofce te ipfum;* & il eft de Mr. *Jean Augufte Eberhard*, Pafteur à Charlottenbourg.

L'*acceffit* a été accordé, 1°. à la piece Françoife, intitulée *Recherches fur la fa-*

faculté de sentir & sur celle de connoître, ayant pour devise: *Sin has ne possim Naturæ accedere partes:* Virg. Georg. 2°. A la dissertation Allemande qui a pour devise un passage Grec de Platon; οὐδὲ γὰρ &c. 3°. Au Mémoire Allemand, qui a pour devise: *Est quodam prodire tenus* &c.

La classe de Philosophie expérimentale a proposé pour l'année 1777 la Question suivante:

Il est connu que les angles sous lesquels les rameaux des arteres sortent de leurs troncs, sont différents, & que cette différence est relative à celle qui se trouve entre les visceres.

Cela posé, on demande:

Quelle est la grandeur déterminée de ces angles préférablement requise pour chaque espece de sécrétions? Comment on peut le mieux parvenir, au moyen des expériences, à fixer cette détermination?

Et

Et quelles font les modifications dans la vîteffe & dans la circulation du fang qui en réfultent?

On invite les favants de tout pays, excepté les Membres ordinaires de l'Académie, à travailler fur cette Queftion. Le prix, qui confifte en une Médaille d'or du poids de cinquante Ducats, fera donné à celui qui, au jugement de l'Académie, aura le mieux réuffi. Les pieces, écrites d'un caractere lifible, feront adreffées à Mr. le Confeiller privé *Formey*, Secretaire perpétuel de l'Académie.

Le terme pour les recevoir eft fixé jufqu'au 1. de Janvier 1777; après quoi on n'en recevra abfolument aucune, quelque raifon de retardement qui puiffe être alléguée en fa faveur.

On prie les Auteurs de ne point fe nommer, mais de mettre fimplement une devife, à laquelle ils joindront un billet cacheté, qui contiendra, avec la devife, leur nom & leur demeure.

Le

Le jugement de l'Académie sera déclaré dans l'Assemblée publique du 31. de Mai 1777.

L'Académie devoit adjuger, dans son Assemblée du 2. Juin 1774, le prix de Mathématique qui concernoit la Question suivante :

> Il s'agit *de perfectionner les méthodes qu'on emploie pour calculer les orbites des Cometes d'après les observations ; de donner surtout les formules générales & rigoureuses qui renferment la solution du probleme où il s'agit de déterminer l'orbite parabolique d'une Comete par le moyen de trois observations, & d'en faire voir l'usage pour résoudre ce probleme de la maniere la plus simple & la plus exacte.*

Quoique l'Académie ait trouvé dans quelques unes des pieces qui lui ont été envoyées, beaucoup de travail & des vues analytiques très-profondes ; cependant,

dant, comme il lui a paru que les Auteurs de ces pieces n'avoient pas rempli le but principal de la Question, lequel est de procurer aux Astronomes des moyens faciles & directs de calculer les orbites des Cometes d'après les observations, elle a jugé à propos de remettre ce prix & de le renvoyer même à l'année 1778, soit afin de donner par ce délai plus de temps aux savants qui voudront s'occuper de ces recherches, soit pour rendre le prix double, & en quelque maniere plus proportionné à l'importance & à la difficulté de la Question. Le droit de concourir demeurera toujours aux pieces qu'on a déjà reçues. Les pieces seront admises jusqu'au 1. Janvier 1778; & le prix consistera en une médaille de cent Ducats.

Feu Monsieur le Conseiller privé & Directeur de la Classe de Philosophie expérimentale *Eller*, ayant fondé un prix qui doit être principalement relatif aux matieres d'Agriculture & de Jardinage, on propose la Question suivante:

Les

Les plantes tirant principalement leur nourriture des racines, la maniere de les cultiver & de les élever dépend en grande partie des différences entre ces racines, c'eſt à dire, de leur groſſeur, de leur forme, de leur ſtructure, de leur nombre, & de la maniere dont leurs rameaux & leurs fibres s'étendent, comme auſſi de la conſtitution de l'écorce, plus ou moins épaiſſe & dure: ſur quoi l'on demande:

Comment l'on pourroit, d'une maniere circonſtanciée, réduire les plantes en claſſes relativement aux objets ſusdits? Et ce qui en réſulteroit de déterminé par rapport à la culture des plantes en général, & de celles de chacune de ces claſſes en particulier?

Les pieces ſeront admiſes au concours jusqu'au 1. Janvier 1777, & le prix ſera adjugé dans l'Aſſemblée publique du 31. Mai ſuivant.

* * *

Jour-

Journal d'un voyage qui contient différentes observations minéralogiques, particuliérement sur les agates & le basalte; avec un détail sur la maniere de travailler les agates. Par Mr. Collini, *Secretaire intime, Directeur des Cabinets d'Histoire naturelle, & membre de l'Académie des Sciences de S. A. E. Palatine. A Manheim, chez* C. F. Schwan, *Libraire de la cour 1776.* Petit 8vo d'environ 400 pages, avec 16 planches.

Mr. *Collini* est d'une fort bonne maison de Florence, dans laquelle l'esprit & les talents sont héréditaires. Son pere qui en avoit infiniment, a laissé une nombreuse famille qui ne dégénere pas. L'ouvrage que nous annonçons, montre que son Auteur possede bien l'Histoire naturelle, & a beaucoup d'érudition & de connoissances dans les arts. On sera content de son style; ce n'est pas qu'on puisse le comparer à celui de Mr. de *Buffon*, que même quelquefois il ne fasse voir que la langue Françoise est étrangere à l'Auteur:

teur: mais il eſt étonnant qu'un Italien ait appris en Allemagne cette langue auſſi bien que Mr. *Collini*. L'ouvrage eſt bien imprimé; & les planches ſont bien gravées.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

Hiſtoi-



